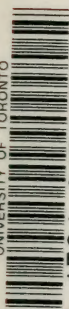
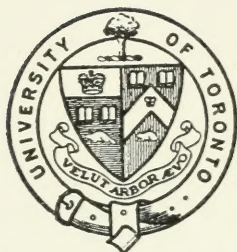


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01543548 0



Presented to  
The Library  
of the  
University of Toronto  
by  
Comité France-Canada  
Toronto









37

LES FABLES  
DE  
LA FONTAINE



*Ch. Lebrun Peint*

*H. Pauquet Del et Sc*

JEAN DE LA FONTAINE

(8 Juillet 1621 — 13 Avril 1695)

*Portrait gravé par H. Pauquet, d'après Charles Lebrun.*

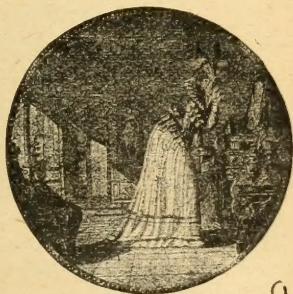
675  
LES FABLES

DE

LA FONTAINE

ILLUSTRÉES

*de 81 gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle tirées du « La Fontaine en Estampes »,  
de 31 fac-simile des dessins d'un manuscrit  
du XIV<sup>e</sup> siècle  
et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun.*



193935-  
3.2.25-

COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES  
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS  
26, RUE AMPÈRE, PARIS (XVII<sup>e</sup>)

Tous droits réservés.

PQ  
1808

A1  
1922



## AVERTISSEMENT

---

Nombreuses sont les éditions des Fables de La Fontaine, mais on ne se lassera pas d'en faire.

Tous les enfants de France s'abreuvent à cette source claire et saine. Tous les hommes de notre race y puisent depuis plus de deux siècles de fortifiantes leçons et il n'est point d'esprit cultivé qui n'apprécie à sa valeur le génie original du poète immortel.

En publiant après tant d'autres ces chefs-d'œuvre impérissables nous n'avons d'autre prétention que de les offrir au public sous une forme plus attrayante, plus moderne et pour un prix absolument inouï jusqu'alors.

Une simple constatation suffira à prouver la valeur de notre ouvrage.

En 1821 parut à Paris un grand in-quarto cartonné intitulé « *La Fontaine en estampes* », nouvelle édition de fables plus complète que les précédentes, ornée de 110 gravures en taille douce imprimées sur le texte... (*Prix : 25 francs*, dit la bibliographie de Brunet.)

Nous reproduisons 81 de ces remarquables dessins du dix-huitième siècle, n'en laissant de côté que quelques-uns moins soignés et moins intéressants que les autres. Nous en avons réduit le format, ce qui les rend plus nets et plus jolis.

Nous ne nous sommes pas contenté de ces gravures si nombreuses et ornant toutes les fables dont le sujet se prête à l'illustration, nous avons ajouté au livre un charme plus nouveau, lui donnant un aspect particulièrement attrayant.

Nous avons indiqué, à l'aide de quelques citations brèves et compréhensibles, les vieux fabliaux qui réjouissaient et instruisaient nos pères au moyen âge.

La Fontaine ne s'est jamais donné pour l'inventeur des fables qui portent son nom. Il les a intitulées : *Fables choisies mises en vers*.

Ce n'est pas vouloir lui ravir une part de sa gloire que de chercher les sources où il a puisé; c'est au contraire accroître son mérite que de le mettre en parallèle avec ce qu'il a imité, car c'est à ses fables qu'il doit ce surnom d'*Inimitable*.

L'apologue est de tous les temps et de tous les pays, a affirmé Saint-Marc Girardin; il ne date ni d'Ésope, ni de Crésus, ni de Lydie; mais les fables de La Fontaine sont à part de tout genre littéraire; le poète y est tout, le genre n'y est pour rien.

Au reste, il le faut reconnaître, le bonhomme a ignoré la plupart de ces sources.

Mais curieux et pleins d'une saveur rare sont les contes plus enfantins de nos fabulistes au moment où se formait la langue française.

Parmi les manuscrits anciens le plus remarquable est celui qui renferme les fables d'Ysopet. On nomme du nom général d'Ysopet I<sup>er</sup> et Ysopet-Avionnet les recueils de fables traduites du latin au xiv<sup>e</sup> siècle pour la Cour de France.

Le manuscrit d'Ysopet mérite une attention particulière, parce qu'il est le seul complet et que c'est celui-là même qui fut présenté à la reine de France, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois.

Il était, après cinq cents ans, dans un état de dépérissement complet, lorsque, au commencement de ce siècle, un conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, M. A. C. Robert, l'arracha à l'entière destruction dont le temps le menaçait et reproduisit avec toute l'exactitude possible les miniatures qu'il renferme.

Nous avons fait à notre tour un choix dans ces gravures qui sont en réalité des *fac-simile*.

Ces figures, si on les jugeait seules, paraîtraient curieuses seulement par l'aspect puéril de leur exécution; mais si on les compare aux miniatures des manuscrits du même temps on reconnaît aussitôt leur supériorité.

81 dessins, 31 fac-simile, cela fait au total 112 dessins auxquels nous avons ajouté encore une vue de la maison où est né La Fontaine, un autographe et un très beau portrait.

C'est Walkenaer, l'historien le plus complet, le plus enthousiaste du fabuliste, qui a trouvé, pour être mis en tête de son « Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine » (édition de 1820), ce portrait qui a été gravé par H. Fouquet, d'après Charles Lebrun.

M. Paul Lacroix, dans ses « Nouvelles Œuvres inédites de La Fontaine », dit que le libraire A. Nepveu possédait ce portrait de

Lebrun, qui ne nous est connu que par la gravure, mais qui certainement est l'œuvre du grand artiste.

Lebrun, en effet, dirigea les travaux d'art commandés par Fouquet pour la fameuse fête de Vaux et La Fontaine chanta le peintre; dans sa Relation de cette grande journée historique il le nomme :

*« Rival des Raphaëls, successeur des Appelles. »*

C'est donc vers l'époque de la fête de Vaux, vers 1661, qu'il faut placer notre portrait. La Fontaine était alors âgé d'environ quarante ans.

Selon les artistes, l'expression simple et vraie de la physiologie, le mélange si naturel et si caractéristique de douceur, de bonhomie, de naïveté et de finesse, décèlent dans ce portrait une ressemblance parfaite avec l'original vivant.

Notre autographe a été reproduit pour la première fois dans « l'Histoire de la vie de La Fontaine », par Walkenaer.

Le cul de lampe qui orne notre titre est la reproduction d'un dessin de Percier, illustrant la fable « La Jeune Veuve ».

Point n'est besoin d'autres faits; nous croyons avoir constitué de la sorte une œuvre vraiment originale par la combinaison des dessins qui l'embellissent et qui sont pour ainsi dire inconnus; nous y avons apporté tous nos soins et nous sommes certain que cette édition, à cause de son luxe et de son prix, sera considérée comme un événement dans l'histoire de l'édition moderne.

**L'Éditeur.**

---



*La maison où naquit La Fontaine, à Château-Thierry.*

# ÉLOGE DE LA FONTAINE

PAR CHAMFORT

*(Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille,  
en 1774.)*

---

Le plus modeste des écrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que :

Si l'apologue est un présent des hommes,  
Celui qui nous l'a fait mérite des autels.

C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; et c'est vous, messieurs, qui, dans ce concours solennel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnaissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poètes, ses deux poètes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les moments. Mais, s'il est doux de louer La Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale indulgente qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et nous mènerait à la vertu en nous rendant à la nature, comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons sans blesser l'unité. Comment parler de cet heureux instinct qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages, qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits et forma, d'une âme si naïve et d'un esprit si fin, un ensemble

si piquant et si original? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les grâces, et ennuyer nos lecteurs pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens? Pour moi, messieurs, avant de discuter ce qui doit être senti et de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse de son goût, sur l'accord singulier que l'un et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs; et dans ces différents points de vue je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.



L'apologue remonte à la plus haute antiquité; car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal : on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude et en fit un instrument de la morale. Lokman et Pilpay dans l'Orient, Esope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action, réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvrait trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentait. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence; Faërne, car j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier, Faërne qui, dans sa latinité du xvi<sup>e</sup> siècle, semblerait avoir imité Phèdre, s'il avait pu connaître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés, et leurs bonnes fables donneraient même l'idée de la perfection de ce genre, si la France n'eut produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devait porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme*. Oui, c'en est un, sans doute, mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existait à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerais-je ceux qu'on ne lit plus?) avait approfondi avec

agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devrait pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvait convenir à tous les âges, ni à tous les esprits, et son ouvrage précieux à tant d'égards semble plutôt une peinture fidèle des conséquences de l'esprit humain qu'un traité de philosophie pratique. Il nous fallait un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges et qui put remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

*Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences  
Du conseiller Mathieu....*

MOLIÈRE.

Car c'étaient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardait comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond, aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien; écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentiments universels, dans les idées généralement reçues, et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes qui, après tout, sont l'expérience de tous les siècles. C'était le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentiments nés avant nous, ne voit pas dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre.

*Une ample comédie à cent acteurs divers.*

C'est, en effet, comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer; et, s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre; s'ils ont pu se dire, comme lui,

*Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
Que ses sujets...*

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier

La Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous mêmes; différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poète. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale; et l'illusion où il nous amène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates; autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière était si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrais, messieurs, saisir une multitude de rapports en plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine, montrer entre eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain désir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnaître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue, et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués, tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son heure et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine, plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui les montre comme supérieurs aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabu-

liste semble s'attacher davantage aux vices et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin, le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui, celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant la société, l'autre comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier je crains l'opinion publique, après la lecture du second je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule; il serait raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux comme La Fontaine était philosophe sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant la vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort et que la même poussière couvre les écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paraît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortège effrayant qui l'accompagne d'ordinaire; rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice : il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paraître un bonheur. Mais s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'elles cesseraient d'être nécessaires et que la société n'en aurait plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même; et de ses leçons ou plutôt de ses conseils naîtrait le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paraissent n'avoir point écrit pour des hommes et qui *tailent*, comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont, en effet, la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendrait, en réa-

lisant les chimères de son orgueil, aussi méconnaissable à lui-même par sa sagesse qu'il l'est, en effet, par sa folie. Mais après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple mais lumineuse de La Fontaine. Un ancien osait dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action; c'est la morale de Montaigne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avait point de prise sur son âme, s'en écartait naturellement; et la facilité même de son caractère semblait l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poète de l'héroïsme; il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin que l'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite; voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit La Fontaine, il le montre comme une faiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent : pour La Fontaine, ce sont des passants incommodes dont il songe à se garantir; il rit et ne hait point. Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paraît

le plus révolter son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve et n'inspire point

..... *Ces haines vigoureuses*  
*Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,*

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée et, pour ainsi dire rafraîchie, comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi; enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui et même les siens; leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur de contes, grâce que ses derniers moments ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce héros dont il fut estimé, qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnait; et si le zèle d'une pieuse sévérité reprochait encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerais qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

*Fit sans être malin, ses plus grandes malices;*

BOILEAU.

je remarquerais que les écrits de ce genre ne passèrent longtemps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite, et publiquement avouée, des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterais que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond du moins par la forme, sans que la médisance permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son

goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Bocace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et, parmi ses successeurs, qui pourrait-on lui comparer? Serait-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la faiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublie que les Grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Sénecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de la *Métromanie*, dont l'originalité souvent heureuse paraît quelquefois trop bizarre? Non, sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poète de notre âge; exception glorieuse à La Fontaine lui-même et pour laquelle il désavouerait le sentiment que lui dicta l'un de ses plus jolis vers

L'or se peut partager mais non pas la louange.

Où existait avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidents; de généraliser des peintures locales; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie; d'animer ses récits par cette gaîté de style, qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparaît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec ses lecteurs, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances; talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine voulait sacrifier; et j'aurais essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiraient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étais forcé d'associer ses contes à ses apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

∴

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvaient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différents genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions; et, quoique la considération d'un mérite supé-

rieur puisse faire déroger à cette loi; quoiqu'un écrivain par fait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style; La Fontaine paraît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier; le *bonhomme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il était réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvements de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poème épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante y devient nécessaire et ne paraît, comme dans la fable du *Chêne et du Roseau*, dans celle du *Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poète des Grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le

décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois, en effet, n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneraient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présents au souvenir de tous ses lecteurs et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation comme le livre qui les a fait naître? Je suppose en effet que mes rivaux relèvent : l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures, d'autant plus étonnantes qu'elles paraissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentiments, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

*Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;*

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voir tour à tour, dans un renard, Patrocle, Ajax, Annibal, Alexandre dans un chat; rappelle dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'Île de la Conférence; que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et d'ailleurs, comment peindre un poète qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paraissent quelquefois une heureuse rencontre et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimait, *la grâce de la soudaineté*; qui s'est fait une langue et une poétique particulières; dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la maternité tardive d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me

contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poète les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; à donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables et le fait reconnaître partout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paraissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant, auprès du lion malade, l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du roi, son camarade absent.

Suis-je dans l'antre du lion? Suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importants de la morale et aux plus grands intérêts de la société! Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'une faisant valoir la raison du premier occupant et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon, ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété. Et La Fontaine faisant dire à la belette,

Et quand ce serait un royaume?

disant lui-même ailleurs,

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style? Voilà, sans doute, un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés : c'est qu'à propos du dernier insecte il se trouve, plus naturellement qu'on ne croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrais-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine si j'osais dire que le système abstrait *tout est bien* paraît peut-être plus vraisemblable et surtout plus clair, après le discours de Garo, dans la fable de *la Citrouille et du Gland*, qu'après la lecture de Liebnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus

compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits. Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe: il semble même avoir craint de le paraître. C'est, en effet, ce qu'un poète doit le plus dissimuler. C'est pour ainsi dire son secret, et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté :

Un philosophe, un marbre, une statue  
 Auraient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers qu'il se plaît à faire cause commune avec nous et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice : il raconte simplement ce que le vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement : c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve, qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvements de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentiments dans cette fable charmante où la peinture de deux pigeons attendrit son âme par degré, lui rappelle les souvenirs les plus chers et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste en le représentant comme un poète qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueillait nonchalamment des fleurs qu'il n'avait point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* était né pour porter des fables; mais par combien de soins ce arbre si précieux n'avait-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces

et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

*Il me faut du nouveau, ne fût-il plus au monde;*

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce que l'on croit qu'elle donne*? Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnaître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine, ta gloire en est plus grande : le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout à coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que La Fontaine les voyait à une trop grande distance; c'est qu'ils ne lui montraient pas, comme le poète français, quel usage on pouvait faire de cette langue qu'il devait lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devait, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle; mais bientôt revenu au ton qui lui appartenait il s'aperçut qu'une naïveté fixe et piquante était le vrai caractère de son esprit; caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, et quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau en avançaient le progrès par l'élevation et la noblesse de leur style; mais elle ne s'enrichissait pas moins dans les mains de La Fontaine qui lui rendait les biens qu'elle avait laissés perdre, et qui, comme certains curieux rassemblant avec soin des monnaies antiques, se composait un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul auteur n'a mieux senti le besoin de *rendre son âme visible* : c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique à laquelle il paraît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine était né poète et cette partie de ses talents ne pouvait se développer dans les ouvrages dont il s'était occupé jusqu'alors. Il la cultivait par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois pas dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poète de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens comme il convient le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue La Fontaine serait indigne d'admirer son critique s'il ne se permettait d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poète s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadre : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses poèmes où il représente cette jeune déesse qui, se balançant dans les airs,

La tête sur son bras et son bras sur la nue,  
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talents de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connaître les qualités différentes dont l'assemblage forme le vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux certaine ressemblance, et pour se montrer enfin tout entiers dans un genre propre à déployer la variété de leurs talents. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer tout entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connaissance du cœur humain et du système de la société exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens à mesure qu'il a lui-même, par sa propre expérience, étendu la sphère de ses idées; et c'est ce qui

nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière et à La Fontaine. Tels sont les principaux mérites de ces écrits

*Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,*

BOILEAU.

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs, étrangers ou Français; tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin; et, s'il eut la bêtise, suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception.

Lamotte, qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part; Lamotte fit des fables.... O La Fontaine! la révolution d'un siècle n'avait point encore appris à la France combien tu étais un homme rare; mais, après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel

Ni la grâce plus belle encor que sa beauté,

ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour*, dissertant sur son art et sur la morale, laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paraît se trouver naturellement à notre niveau, tâchant d'être naïf et prouvant qu'il a dû plaire, faible avec recherche, quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvait être le rival d'un poète simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire* celui de *n'y penser pas* et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La négligence, à mon gré, si requise,  
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affaibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations et pour tous les âges sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? Qui peut frapper les enfants, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation, c'est le jeu

presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées, c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages en les mettant sous leurs yeux : illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un singe ni un chat. Qui peut frapper tous les peuples? C'est ce fonds de raison universelle répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités, car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction; et, si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connaissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre; où le supérieur, voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessé nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément les finesses de la langue, les bienséances du style, et ces convenances générales dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société? S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets et si respectables, d'ailleurs, pourraient-ils?... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, est en elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère.

..

Un homme ordinaire, qui aurait dans le cœur les sentiments aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine, serait cher à tous ceux qui le connaîtraient; mais le fabuliste avait pour eux (et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous) un attrait encore plus piquant, c'est d'être l'homme tel qu'il paraît être sorti des mains de la

nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conservera jusqu'au dernier moment tous les goûts simples, qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme. Il a lui-même essayé de se peindre en partie, dans son roman de Psyché où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile, qui aime *les jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse*. On ne peut assez admirer ce fond de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivants.

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfants d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition ? lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtement des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard :

Les animaux périr ! car encor les humains,  
Tous devaient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non seulement par ses traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poète, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

Que de si doux ombrages  
Soient exposés à ces outrages.

Serait-il impossible qu'il ait senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès il l'eût soigneusement cultivée ? Non, sans doute ; car cet homme, qu'on a cru inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudiait sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très fine et très profonde, quoiqu'il ait

reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développements du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paraît trop sacrifiée à la prudence; de là quelques contractions sur différents objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécis les questions épineuses et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fonds de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre, qui sont absolument hors de lui, il se rapporte volontiers à Plutarque et à Platon et n'entre point dans les disputes des philosophes; mais, toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas, qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invecliver contre cet opprobre; La Fontaine ne prend point le change; il admire ce trait avec une bonne foi plaisante; il le juge digne de la postérité.

Selon lui *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnais celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même certitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite : toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même; mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'était vu tromper et, comme il dit, *enquinaudé*; car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus; le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien lui fit trouver dans *le peu qu'il avait de bile* de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais, après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui était celui d'un enfant, dont en effet il venait de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvements d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions; et, tandis que la plupart des moralistes les considéraient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devient même l'apologiste.

Cette idée que les philosophes ennemis des stoïciens avaient rendue familière à l'antiquité, paraissait de son temps une idée nouvelle; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle était pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étaient les instruments de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignait d'être entraîné par elles et les redoutait comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui, parmi nous, se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle; fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paraît que ce qu'il aimait le plus dans les femmes fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvait, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers :

    Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :  
    Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,  
    Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes dont il parle sans cesse comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduisit sans danger et avec tant de grâce dans ses fables mêmes et conduisit sa plume dans son roman de Psyché. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avait pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les faiblesses des femmes; et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité et le trop d'esprit; mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales; et dans cette Psyché même il place au Tartare

    Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon, qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poète des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressaient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et dans les illusions de l'amour même cet autre sentiment conservait des droits sur son cœur.

Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien aimée!

s'écriait-il dans le regret que lui laissaient les moments perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage; car, tout étonnant que paraît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poète sans vanité. Mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même devient intéressante et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve, qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croirait-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire contre sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettrait Anacréon chez soi?

Qui bannirait Valler et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions? La grandeur encourage, l'orgueil protège, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait

plaire; et les Chaulieu, les Lafare, avec lesquels il vivait familièrement, n'ignoraient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénelon, récompensèrent le mérite de La Fontaine et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savants du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller, dans sa caducité, chercher loin de sa patrie les secours nécessaires à la simple existence : c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnaissance et un courage qu'il devait estimer. Peut-être parmi les écrivains dont il présentait les noms à la bienfaisance du roi le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé; et la postérité ne reprocherait point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié un homme qui fut un des ornements de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage; et le mérite de La Fontaine n'était pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain, il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il semblait tenir de sa mère; Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvait point dans des fables. C'était un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique de former tous les héros de la tragédie sur le monarque français; et la description du passage du Rhin importait plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'Académie française; malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre) La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poètes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmen-

tèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres, ce qui paraît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur, et comme à son insu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétude sur son sort; possédant le repos, de douces rêveries, et le *vrai dormir*, dont il fait de grands éloges; ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvait bien partout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentiments, qu'il aime à la fois la ville, la campagne, que tout est pour lui le souverain bien :

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,  
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et le sentiment d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvements, d'y laisser lire même ses faiblesses, garants d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils: car il avait cédé aux désirs de sa famille et, un soir, il se trouva marié; l'autre lui donne un asile dans sa maison, il se croit parmi des frères; ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits; il en a le droit, car il rendrait tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il y a des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas plus doux du moins de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimait, c'était sa reconnaissance et ce fut celle qu'il fit

éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élogie sur cette fameuse disgrâce; mais si je le vois deux ans après la chute de son bienfaiteur pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avait été détenu; s'il s'arrête volontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnaissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur, j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine! essuie tes larmes, écris cette fable charmante des *Deux Amis* et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime du sentiment, je reconnais le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami*. Qui l'avait mieux reçu de la nature ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrages de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité! Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avait lui-même en eux? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques, qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouverait l'émotion la plus douce et même le transport de la joie, s'il en recevait cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue : *J'y allais!* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse, et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes faibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes plus encore que d'après une traduction récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature un homme qui en fut véritablement un prodige; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la

composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même, tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs; et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts même participent quelquefois des qualités aimables qui les avaient fait naître; c'est que l'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de *bon*, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera comme écrivain le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle et devenu pour ainsi dire inséparable de son nom.

---

## BIOGRAPHIE DU POÈTE

---

L'auteur des Fables est né à Château-Thierry le 8 juillet 1621. La maison où il vit le jour existe encore; nous en reproduisons la photographie.

Son père exerçait la charge de maître particulier des eaux et forêts. Il eut d'abord du penchant pour la vie religieuse et entra au séminaire à l'âge de vingt ans. Mais sa vocation fut de courte durée.

Il avait vingt-six ans lorsque son père lui transmit sa charge et lui fit épouser Marie Héricart.

Cette union ne fut pas heureuse et les deux époux vécurent presque toujours séparés. Le poète abandonna aussi sans tarder sa charge.

Sa première œuvre fut une comédie imitée de Térence, marquant de son désir de marcher sur les traces des anciens.

Intime fut sa liaison avec le surintendant Fouquet. Son éloge adressé aux nymphes de Vaux fut son premier chef-d'œuvre inspiré par l'amitié. L'histoire de ses ouvrages est celle de ses affections, des caprices de son imagination, de l'inconstance de ses goûts.

En 1684, il fut reçu à l'Académie française, où il succéda au grand Colbert, après l'avoir emporté sur Boileau, son concurrent.

Il fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps : Molière, Racine.

Les grands le recherchèrent et il se montra reconnaissant de leurs amitiés et de leurs bienfaits.

Quand sa santé s'altéra, il retourna à la religion et se repentit de ses irrégularités, de son peu de retenue dans quelques-uns de ses écrits.

Il mourut dans la maison de son ami d'Hervart, à Paris, le 16 avril 1655.

---

Le Renard et les mouches  
 Un Renard tombé dans la fange,  
 Et de mouches presque mangé,  
 Trouvoit Jupiter fort étrange  
 De souffrir qu'à ce point le sort veult outragé.  
 Un hérisson de voisinage,  
 Dans mes vers nouveau personnage  
 Vouloit le débarrasser de l'importun écaille.  
~~Non pas, dit de La Fontaine~~  
 Le Renard aime mieux les garder, et fut sage,  
 Vois-tu pas, dit-il, que la faim  
 Va rendre une autre troupe encor plus importune  
 Celle cy de je seule aura main d'aspic.  
 Trouver à cette fable une nouveauté,  
 Me semble chose assez commune,  
 On peut sans grand effort d'esprit  
 L'appliquer à un mâle ou à une femme,  
 que de mouches void on dans le <sup>femelle</sup> trou ou tout  
 Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

Cet autographe de La Fontaine a été reproduit par Walkenaer, son historien le plus complet. Les premiers manuscrits du fabuliste sont pleins de changements et de ratures, ce qui prouve que la simplicité qu'on admire en lui était le résultat du travail; les derniers sont plus nets et écrits avec beaucoup de soin.





## PRÉFACE DE LA FONTAINE

---

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence<sup>1</sup> n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasserait en beaucoup d'endroits, et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que

1. Patru, avocat au Parlement, membre de l'Académie française.

les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se laissaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme des étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles; mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes; moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les

dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait, que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme

le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard où à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes <sup>1</sup> ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plait : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration, et

1. La Fontaine est le premier qui ait employé le mot de *fabuliste*.

transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

« Et quæ

« Desperat tractata nitescere posse, relinquit. »

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne me reste plus qu'à parler de la *Vie d'Ésope*. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Ésope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

## LA VIE

# D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

---

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie : et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle :

car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot ! Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursit de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère

collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent à s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut, et en s'éveillant : « Qu'est ceci ? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison, que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas ; je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là dessus ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau

venu, et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise; mais dès la dinée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Ce bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. — « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien », puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, il lui donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa

femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci ailla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à

ma bonne amie ». Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ». Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier ».

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. — Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place et, voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi ». On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'ai jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan : je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien

répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière, et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci :

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis; s'il était heureux et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât pas d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître

était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant encore les premières lettres de ces mots : Ἀπόθας βήματα, etc., c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient

encore : « En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien et que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéit. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus

aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurerait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait les sauterelles. « Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. » Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycéus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux ques-

tions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le désia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant, et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre au malheur ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit,

dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. « Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope ; car, la nuit derrière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, répartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? — Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre ? »

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres : « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes ; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Esope, cette

question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo rassembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talens à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé ; celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite des trois, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une haine et un si violent désir de vengeance (outré qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils

cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments; on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent : « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle; laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer et en fit une punition rigoureuse.





## A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN <sup>1</sup>.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le sage des anciens <sup>2</sup> a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérlités servent d'enveloppes à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement <sup>3</sup> celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, où, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire

1. Fils de Louis XIV.

2. Socrate.

3. Le président de Périgni qui fut précepteur du dauphin avant Bossuet.

la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe<sup>1</sup> et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province<sup>2</sup> où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre<sup>3</sup> en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur ; vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

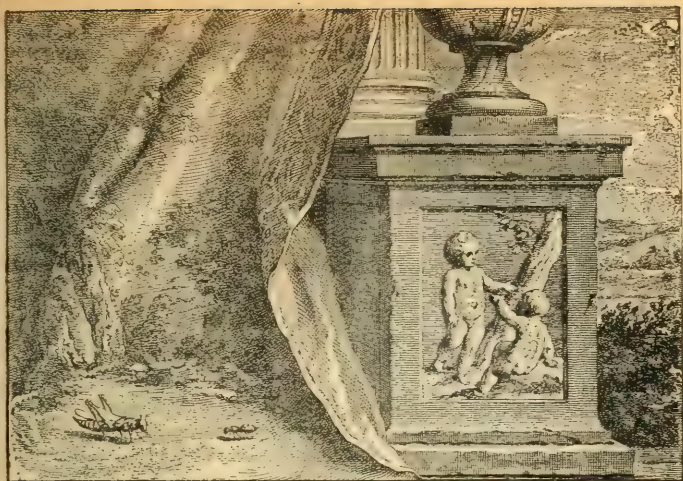
Votre très humble, très obéissant,  
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

<sup>1</sup> 1. Cette préface a été écrite dans un temps où l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande étaient liguées contre la France (1668).

<sup>2</sup> 2. La Flandre (campagne de 1667).

<sup>3</sup> 3. La Franche-Comté (campagne de 1668).



## LIVRE PREMIER

---

### FABLE I. — La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'òut, foi d'animal  
Intérêt et principal. »  
La fourmi n'est pas prêteuse  
C'est là son moindre défaut.

« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
 Dit-elle à cette emprunteuse.  
 — Nuit et jour à tout venant  
 Je chantais, ne vous déplaise.  
 — Vous chantiez ! j'en suis fort aise  
 Eh bien ! dansez maintenant. »



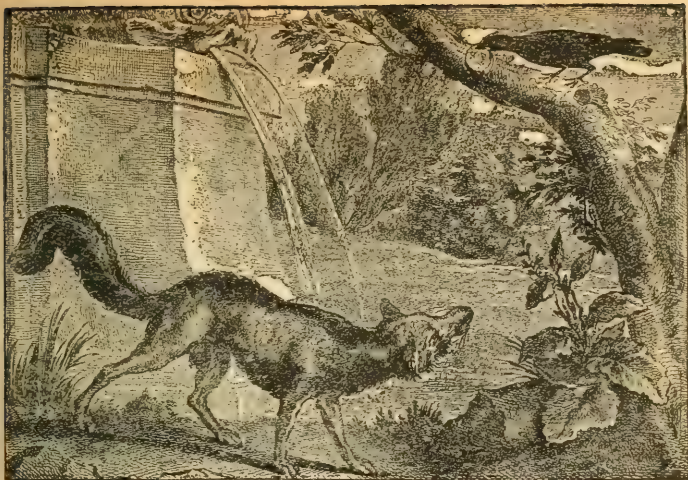
#### LA FABLE ANCIENNE

Un grand nombre d'auteurs, grecs, latins, français, italiens, ont traité ce sujet ; parmi les plus anciens il faut citer le poète persan Saadi, dont la fable est très belle, d'une poésie fraîche et riante. Au lieu d'une cigale, c'est un rossignol qui s'adresse à la fourmi après avoir chanté durant la belle saison sur le buisson fleuri au pied duquel l'insecte approvisionne pour les jours de disette.

La fourmi lui répond, quand il est épuisé par le jeûne :  
 « Jour et nuit le bosquet ne retentissait que de vos chants tandis que je donnais le même temps au travail. Sans cesse enivré de la fraîcheur de la rose ou séduit par les charmes trompeurs du printemps, vous n'avez pas réfléchi, jeune insensé, que le printemps est suivi de l'automne et qu'il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse au désert ».

On le voit, dans cet apologue la fourmi ne refuse pas formellement des secours au rossignol.





FABLE II. — Le Corbeau et le Renard.

Maitre corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maitre renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé! bonjour, monsieur du corbeau.  
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »  
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;  
Et, pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre une large bec, laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »  
Le corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

## LA FABLE ANCIENNE

La fable du Corbeau et du Renard, si souvent traitée par les anciens, si longuement étudiée dans le « Roman du Renart », a été traduite dans le recueil d'Ysopet au xiv<sup>e</sup> siècle. Voici quelques passages de cette vieille version :

Un corbel siestoit  
 En un arbre et mangeoit  
 Un petit de fromage.  
 Renart l'a avisé  
 Qui tost fu apensé  
 De faire li dommage.

Dist renart : Par ma foi  
 En tout le mon ne say  
 Nule si belle beste

.....  
 Si com son bec ouvri  
 Por esclarcir son cri  
 Li chay le fromage.

.....  
 Trop est de mensongiers  
 Et de faus losengiers (*flatteurs*)  
 Pour deçoivre la gent.



211

Du Renard et du Corbel.



FABLE III. — La Grenouille qui veut se faire  
aussi grosse que le Bœuf.

Une grenouille vit un bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur ;  
Disant : « Regardez bien, ma sœur,  
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?  
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?  
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore  
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;  
Tout petit prince a des ambassadeurs ;  
Tout marquis veut avoir des pages.



## LA FABLE ANCIENNE

## La Raine et le Bueff.

*(Recueil d'Ysopet.)*

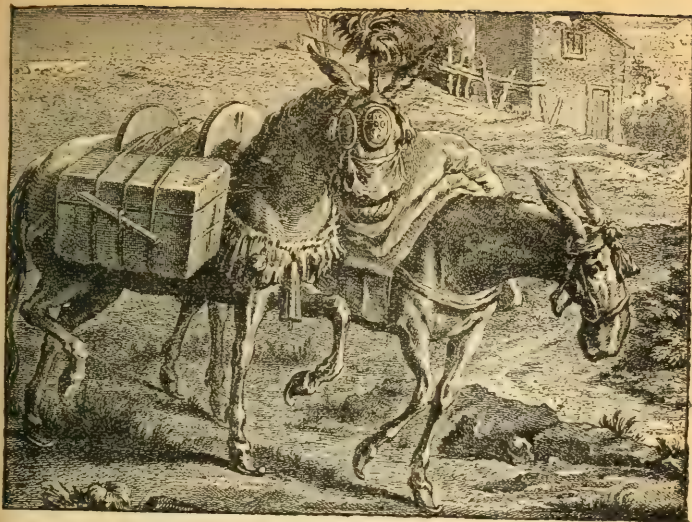
Au bueff n'aves vous pover,  
 Ce puet tout le monde véoir  
 Celle à qui la parole greve  
 S'enfle si fort qu'elle creve  
 Le ventre, les côtes et tous  
 D'ire, de ducil et de courrous.

Bien se doit garder le meneur (moindre)  
 Qui ne se praigne au greigneur (plus grand)  
 Ains doit bien penser et savoir  
 Quel force il peut en li avoir

.....



De la Raine et du Bueff.



FABLE IV. — Les deux Mulets.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,  
L'autre portant l'argent de la gabelle.  
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
Il marchait d'un pas relevé,  
Et faisait sonner sa sonnette ;  
Quand l'ennemi se présentant,  
Comme il en voulait à l'argent,  
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,  
Le saisit au frein, et l'arrête.  
Le mulet, en se défendant,  
Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.  
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?  
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;  
Et moi, j'y tombe, et je péris !  
— Ami, lui dit son camarade,  
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :  
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,  
Tu ne serais pas si malade. »

## LA FABLE ANCIENNE

C'est généralement entre un cheval et un âne que, dans l'antiquité, se passe la comédie; tels sont les deux personnages mis en scène par Ysopet, sous ce titre : *D'un biau cheval et d'un âne pel.*

Un cheval de luxe rencontre dans la rue un âne pelé et le raille; mais bientôt l'âge vient, on vend le beau coursier à un vacher, pour la charrue.

.....  
 Li asne en ot moult grant joye  
 Et en riant lui prent à dire :  
 Par amour, dites moy, biau sire,  
 Oū est ton frain? où est ta selle  
 Qui tant estoit mignote et belle?

.....  
 Qu'est vo grant orgueil devenu?  
 Comment vous est ce advenu?  
 Esté avez à mauvais change :  
 Votre meschance bien me vange.

.....



*D'un biau Cheval et l'Asne pel.*



FABLE V. — Le Loup et le Chien.

Un loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde :  
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire loup l'eût fait volontiers :  
Mais il fallait livrer bataille;  
Et le matin était de taille  
A se défendre hardiment.  
Le loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos et lui fait compliment  
Sur son embonpoint, qu'il admire.  
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim,  
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée !  
Tout à la pointe de l'épée !  
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »

Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?  
 — Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens  
 Portant bâtons, et mendiants ;  
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :  
 Moyennant quoi votre salaire  
 Sera force reliefs de toutes les façons,  
 Os de poulets, os de pigeons ;  
 Sans parler de mainte caresse. »  
 Le loup déjà se forge une félicité  
 Qui le fait pleurer de tendresse.  
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé,  
 « Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de chose.  
 — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché  
 De ce que vous voyez est peut-être la cause  
 — Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas  
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?  
 — Il importe si bien, que de tous vos repas  
 Je ne veux en aucune sorte,  
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »  
 Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.



Cette fable résume exactement les fables anciennes.

Le loup, *Ysangrin*, regardant le col pelé du chien, et en s'enfuyant lui dit :

.....  
 Miex voudroi-je mourir  
 Que, pour mon ventre emplir,  
 Fusse lié par jour :  
 J'ai petit à mengier  
 Mais hors suis de dangier  
 De maistre et de seignour.  
 Qui se met en servage  
 Porte grief hontage.  
 .....





FABLE VI. — La Génisse, la Chèvre et la Brebis  
en société avec le Lion

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,  
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,  
Firent société, dit-on, au temps jadis,  
Et mirent en commun le gain et le dommage.  
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.  
Vers ses associés aussitôt elle envoie.  
Eux venus, le lion par ses ongles compta ;  
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »  
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;  
Prit pour lui la première en qualité de sire :  
« Elle doit être à moi, dit-il : et la raison,  
C'est que je m'appelle lion :  
A cela l'on n'a rien à dire.  
La seconde, par droit, me doit échoir encor :  
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.  
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.  
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,  
Je l'étranglerai tout d'abord. »

---

## FABLE VII. — La Besace.

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire  
 s'en vienne comparer aux pieds de ma grandeur :  
 Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,  
 Il peut le déclarer sans peur ;  
 Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause,  
 Voyez ces animaux, faites comparaison.

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? — Moi, dit-il ; pourquoi non ?  
 N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?  
 Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :  
 Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;  
 Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »  
 L'ours venant là-dessus on crut qu'il s'allait plaindre  
 Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;  
 Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor  
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;  
 Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,

Du reste, content d'eux. Mais parmi les plus fous

Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui ;

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,

Et celle de devant pour les défauts d'autrui



**FABLE VIII. — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.**

Une hirondelle en ses voyages  
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu  
Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,  
Et, devant qu'ils fussent éclos,  
Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que le chanvre se sème,  
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.  
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :  
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,  
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.  
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,  
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.  
De là naitront engins à vous envelopper,  
Et lacets pour vous attraper,  
Enfin mainte et mainte machine  
• Qui causera dans la saison  
Votre mort ou votre prison :  
Gare la cage ou le chaudron !

C'est pourquoy, leur dit l'hirondelle,  
 Mangez ce grain et croyez-moi. »  
 Les oiseaux se moquèrent d'elle :  
 Ils trouvaient aux champs trop de quoy.  
 Quand la chènevière fut verte,

L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin  
 Ce qu'a produit ce maudit grain,  
 Ou soyez sûrs de votre perte.

— Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,  
 Le bel emploi que tu nous donnes !  
 Il nous faudrait mille personnes  
 Pour éplucher tout ce canton. »  
 La chanvre étant tout à fait crue,

L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien,  
 Mauvaise graine est tôt venue.

Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,  
 Dès que vous verrez que la terre  
 Sera couverte, et qu'à leurs blés  
 Les gens n'étant plus occupés  
 Feront aux oisillons la guerre ;  
 Quand reginglettes et réseaux  
 Attraperont petits oiseaux,  
 Ne volez plus de place en place,

Demeurez au logis, ou changez de climat :  
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts et les ondes,  
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :

C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :  
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »

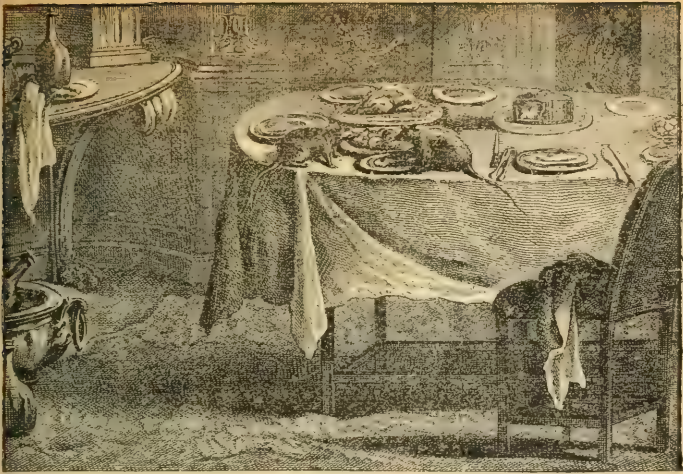
Les oisillons, las de l'entendre,  
 Se mirent à jaser aussi confusément  
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre  
 Ouvrait la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres :

Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,  
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

---



FABLE IX. — Le Rat de ville et le Rat des champs.

Autrefois le rat de ville  
Invita le rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;  
Rien ne manquait au festin :  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit :  
Le rat de ville détale ;  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le citadin de dire :  
« Achéons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique :  
 Demain vous viendrez chez moi.  
 Ce n'est pas que je me pique  
 De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;  
 Je mange tout à loisir.  
 Adieu donc. Fi du plaisir  
 Que la crainte peut corrompre ! »



#### LA FABLE ANCIENNE

Elle s'intitule :

De la Souris de bonne Ville et de celle de Vilaige.

La souris de « vilaigne » s'exprime comme le rat, en ces termes :

Pouvreté que l'on prend liement  
 Est grant richesse et ensement  
 Di-ge que pouvre est grant richesse  
 Que s'estuet desperdre en tristesse.  
 Mieux vaut du pain un bon morsel  
 Que mengier d'un gras poursel

.....



De la Souris de bonne Ville et de celle de Vilaige.



FABLE X. — Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ?

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.



#### LA FABLE ANCIENNE

Le sujet est un de ceux qui ont été le plus souvent traités dans l'antiquité ; la version d'Ysopet, écrite au xiv<sup>e</sup> siècle, est si jolie que nous n'hésitons pas à la reproduire en entier.

*Comment le leu (le loup) mist sus à l'aiguel qu'il avoit trouble le ruissel parce qu'il le voloit manger.*

Un leu et un aiguel  
 Buvoient du ruissel  
 Qui descendoit du mont.  
 Le leu vit l'aiguel  
 Qui li sembla tendret ;  
 Si le desira moult.

Une archoison (occasion) quera  
 De quoy il le mettra  
 Et a mort et a sang :  
 Et puis le mangera  
 Ainsi com il voudra  
 Et fera son talent (sa jouissance).

Il a dit à l'aiguel :  
 Tu me lairas ta pel,  
 Couart et desloyal,  
 Tu troubles le ruissel  
 Dont ne m'est mie bel  
 Autrefois m'as fait mal.

L'aiguel li a dit :  
 Entendez un petit  
 Raison bonne et vraie.  
 Vous estes par-dessus,  
 Et je suis de cà jus,  
 Troubler ne la pourraie

Dit le leu : autrefois  
 Passé à jà neuf mois,  
 N'en as-tu fait despit ?  
 Dit l'aiguel : Ne puet estre,  
 J'étois encor à nestre  
 Si com ma mere a dit.

Tu dis que j'ai menti ;  
 Trop sui ore ameuti,  
 Quant si parles à moy :  
 J'ai esté trop souffrable :  
 Ce soit par le déable  
 Quant plus te souffreroy.

L'aiguellet a mengié ;  
 Ainsi s'en est vengié  
 Le leu par son outrage.  
 Oncques ne li meffist  
 L'aiguellet, ni li dist  
 Ne forfait ne outrage.

Chascuns se doit garder  
 De mauvais enconter,  
 Se dame Dieu me voie.  
 Qui ne peut l'estriver (l'éviter)  
 A li ne doit jangler (parler)  
 Mais aler en sa voie.



Comment le Leu mist sus à l'Aiguel qu'il avoit  
 troublé le Ruissel porce qu'il le voloit manger.

FABLE XI. — L'Homme et son Image. <sup>1</sup>

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux  
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :  
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux,  
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.  
 Afin de le guérir le sort officieux,  
 Présentait partout à ses yeux  
 Les conseillers muets dont se servent nos dames :  
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,  
 Miroirs aux poches des galants,  
 Miroirs aux ceintures des femmes.  
 Que fait notre Narcisse? Il se va confiner  
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,  
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.  
 Mais un canal, formé par une source pure,  
 Se trouve en ces lieux écartés :  
 Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités  
 Pensent apercevoir une chimère vaine.  
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :  
 Mais quoi! le canal est si beau  
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.  
 Je parle à tous; et cette erreur extrême  
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.  
 Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :  
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,  
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;  
 Et quant au canal, c'est celui  
 Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

1. Cette fable est entièrement de l'invention de La Fontaine

---



**FABLE XII. — Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon  
à plusieurs queues.**

Un envoyé du Grand-Seigneur  
Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,  
Les forces de son maître à celles de l'empire.  
Un Allemand se mit à dire :  
« Notre prince a des dépendants  
Qui, de leur chef, sont si puissans  
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. »  
Le chiaoux, homme de sens,  
Lui dit : « Je sais par renommée  
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;  
Et cela me fait souvenir  
D'une aventure étrange et qui pourtant est vraie.

J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer  
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.  
Mon sang commence à se glacer ;  
Et je crois qu'à moins on s'effraie.  
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :  
Jamais le corps de l'animal

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

Je rêvais à cette aventure

Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef  
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi de rechef

D'étonnement et d'épouvante.

Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :  
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.

Je soutiens qu'il en est ainsi

De votre empereur et du nôtre. »



C'est un apologue oriental qui a servi de thème à **La Fontaine**. Dans le labyrinthe de Versailles, où les fontaines représentent divers sujets de fables, on pouvait jadis remarquer **ces dragons**.





FABLE XIII. — Les Voleurs et l'Âne.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :  
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.

Tandis que coups de poing trottaient,  
Et que nos champions songeaient à se défendre,  
Arrive un troisième larron  
Qui saisit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :  
Les voleurs sont tel et tel prince,  
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.

Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :  
Il est assez de cette marchandise.  
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :  
Un quart voleur survient, qui les accorde net  
En se saisissant du baudet.

---

## NOTE

Il est assez curieusement parlé des Transylvains dans cette fable; c'est que la Transylvanie, de même que la Hongrie, fut souvent convoitée par les Turcs. Or, à l'époque où parurent les Fables, il n'était question que de la lutte de l'Autriche et de la Turquie qui se disputaient la riche province, car des soldats de France venaient d'aider Montecuculi à battre les Turcs.

La Fontaine s'est gardé seulement de nommer les princes qui jouaient le rôle de larrons.

---



**FABLE XIV. — Simonide préservé par les dieux.**

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Malherbe le disait : j'y souscris, quant à moi ;

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits :

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris

L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;

Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :

Matière infertile et petite.

Le poète d'abord parla de son héros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,

Il se jette à côté, se met sur le propos

De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;

Élève leurs combats, spécifiant les lieux  
 Où ces frères s'étaient signalés davantage :  
     Enfin, l'éloge de ces dieux  
     Faisait les deux tiers de l'ouvrage.  
 L'athlète avait promis d'en payer un talent :  
     Mais quand il le vit, le galant  
 N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,  
 Que Castor et Pollux acquittassent le reste :  
 « Faites-vous contenter par ce couple céleste.  
     Je vous veux traiter cependant :  
 Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :  
     Les conviés sont gens choisis,  
     Mes parents, mes meilleurs amis ;  
     Soyez donc de la compagnie. »  
 Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur  
 De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.  
     Il vient : l'on festine, l'on mange.  
     Chacun étant en helle humeur,  
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte  
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.  
     Il sort de table ; et la cohorte  
     N'en perd pas un seul coup de dent.  
 Ces deux hommes étaient les géméaux de l'éloge.  
 Tous deux lui rendent grâce : et, pour prix de ses vers,  
     Ils l'avertissent qu'il déluge,  
 Et que cette maison va tomber à l'envers.  
     La prédiction en fut vraie.  
     Un pilier manque ; et le plafonds,  
     Ne trouvant plus rien qui l'étaie,<sup>1</sup>  
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,  
     N'en fait pas moins aux échansons.  
 Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète  
     La vengeance due au poète,  
 Une poutre cassa les jambes à l'athlète,  
     Et renvoya les conviés  
     Pour la plupart estropiés.  
 La Renommée eut soin de publier l'affaire :  
 Chacun cria : Miracle ! On doubla le salaire  
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.  
     Il n'était fils de bonne mère  
     Qui, les payant à qui mieux mieux,  
     Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement  
Qu'on ne saurait manquer de louer largement  
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène,  
Souvent sans déroger, trafique de sa peine ;  
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.  
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce ·  
    Jadis l'Olympe et le Parnasse  
    Étaient frères et bons amis.

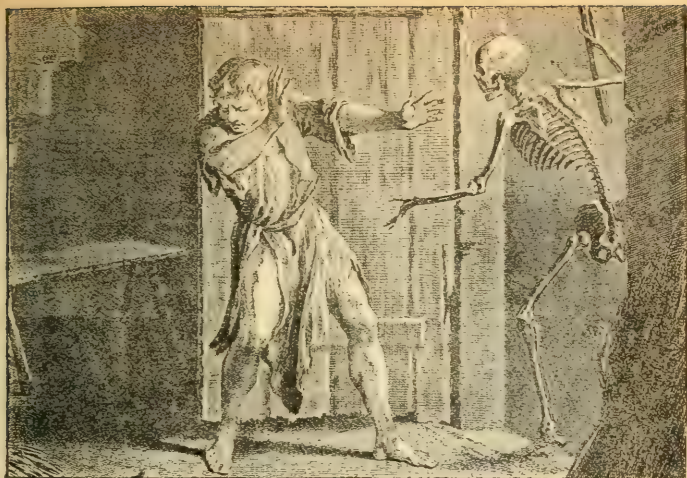
---

## NOTE

Simonide était un poète grec du vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, qui composa des poèmes et des élégies; il n'en reste que des fragments très peu nombreux.

L'historien Quintilien a contesté la vérité de la légende, disant que Simonide n'en a jamais parlé lui-même et n'aurait point passé sous silence la gloire d'avoir été protégé par Castor et Pollux; mais quant à l'écrasement des convives dans la salle écroulée, il paraît qu'il est véritable.

---



**FABLE XV. — La Mort et le Malheureux.**

Un malheureux appelait tous les jours  
La Mort à son secours.

« O Mort! lui disait-il, que tu me sembles belle!  
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle! »

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.

Elle frappe à sa porte, elle se montre.

« Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet!

Qu'il est hideux! que sa rencontre

Me cause d'horreur et d'effroi!

N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi! »

Mécénas fut un galant homme;

Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,

Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »

Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.



## NOTE DE LA FONTAINE

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose aussi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fut dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécé纳斯 que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

---



FABLE XVI. — La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts  
Le créancier et la corvée  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.  
« C'est, dit-il, afin de m'aider  
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir ;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes :  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.

## NOTE

Montaigne, dans ses *Essais*, cite en partie une fable ancienne inspirée par des vers de Mécène; il fait précéder la citation de cette remarque : « Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver... »

Il est probable que La Fontaine s'est inspiré de ce passage.

---



FABLE XVII. — L'Homme entre deux âges  
et ses deux Maitresses.

Un homme du moyen âge,  
En tirant sur le grison,  
Jugea qu'il était saison  
De songer au mariage.  
Il avait du comptant,  
Et partant

De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :  
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;  
Bien adresser n'est pas petite affaire.  
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :  
L'une encore verte, et l'autre un peu bien mûre.

Mais qui réparait par son art  
Ce qu'avait détruit la nature.  
Ces deux veuves en badinant,  
En riant, en lui faisant fête,  
L'allaient quelquefois testonnant,  
C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tout moment, de sa part emportait  
Un peu du poil noir qui restait,

Afin que son amant en fût plus à sa guise.

La jeune saccageait les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant, que notre tête grise

Demeura sans cheveux et se douta du tour.

« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,

Qui m'avez si bien tondu :

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

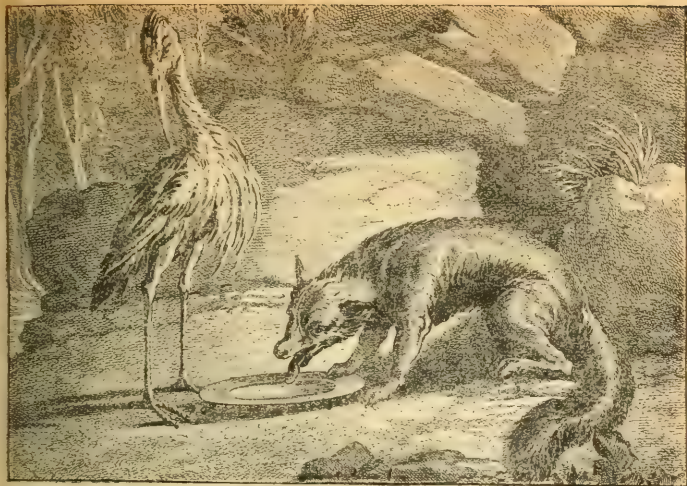
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon

Je vécusse, et non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne :

Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

---



FABLE XVIII. — Le Renard et la Cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,  
Et retint à diner commère la cigogne.  
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :

Le galant pour toute besogne,  
Avait un brouet clair; il vivait chichement.  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la cigogne le prie.

« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis  
Je ne fais point cérémonie. »

A l'heure dite, il courut au logis  
De la cigogne son hôtesse;  
Lōua très fort sa politesse;  
Trouva le diner cuit à point.

Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.  
Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,  
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.  
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;  
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
 Attendez-vous à la pareille.

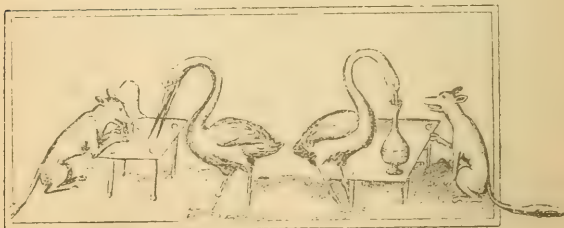


LA FABLE ANCIENNE

Du Renart et de la Segogne

.....  
 Renart sur la table espondi  
 Plain pot de miel que il avoit  
 Qu'à mangier donner li devoit.  
 Cil vit le miel et laiche et suce  
 Et prie celle qu'elle manjusse;  
 Mais n'en puet ce soy riens traire,  
 Car elle n'a bec à ce faire.

.....  
 Qui fait que a soi ne voudroit,  
 S'il s'en repent, c'est à bon droit.  
 .....



Du Renart et de la Segogne.



FABLE XIX. — L'Enfant et le Maître d'école.

Dans ce récit je prétends faire voir  
D'un certain sot la remontrance vaine.  
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir  
En badinant sur les bords de la Seine.  
Le ciel permit qu'un saule se trouva,  
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.  
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,  
Par cet endroit passe un maître d'école :  
L'enfant lui crie : « Au secours ! je péris ! »  
Le magister, se tournant à ses cris,  
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise  
De le tancer. « Ah ! le petit babouin !  
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !  
Et puis, prenez de tels fripons le soin !  
Que les parents sont malheureux, qu'il faille  
Toujours veiller à semblable canaille !  
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »  
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.  
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,  
 Se peut connaître au discours que j'avance.  
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :  
 Le Créateur en a béni l'engeance.  
 En toute affaire, ils ne font que songer  
 Au moyen d'exercer leur langue.  
 Eh, mon ami ! tire-moi de danger ;  
 Tu feras, après, ta harangue,

---

LA FABLE ANCIENNE

La fable du coq et de la perle est imitée d'Esopé et n'a point été traduite en vieux français, comme la suivante qui s'intitule dans le recueil d'Ysopet :

**Du Coc et de l'Esmeraude.**

Un coq sur un fumier estoit :  
 Du bec bechoit, des pieds gratoit  
 Comme pour sa viande querre (chercher)  
 Tant qu'une précieuse pierre  
 Et mout riche a trouvé au fiens (fumier).  
 . . . . .





FABLE XX. — Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna  
Une perle, qu'il donna  
Au beau premier lapidaire.  
« Je la crois fine, dit-il,  
Mais le moindre grain de mil  
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita  
D'un manuscrit, qu'il porta  
Chez son voisin le libraire.  
« Je crois, dit-il, qu'il est bon :  
Mais le moindre ducaton  
Serait bien mieux mon affaire. »

---

## FABLE XXI. — Les Frelons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des frelons les réclamèrent ;

Des abeilles s'opposant,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

Il était malaisé de décider la chose :

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,

Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons

Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,

Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.

« De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours ?

Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires,

Travaillons, les frelons et nous :

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties. »

Le refus des frelons fit voir

Que cet art passait leur savoir ;

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code

Il ne faudrait point tant de frais ;

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,

On nous mine par des longueurs :

On fait tant, à la fin, que l'huitre est pour le juge

Les écailles pour les plaideurs.

## FABLE XXII. — Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :  
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :  
     Le moindre vent qui d'aventure  
     Fait rider la face de l'eau  
     Vous oblige à baisser la tête ;  
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
     Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
     Dont je couvre le voisinage, -  
     Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
     Je vous défendrais de l'orage ;  
     Mais vous naissez le plus souvent  
 Sur les humides bords des royaumes du vent.  
 La nature envers vous me semble bien injuste.  
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
     Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
     Contre leurs coups épouvantables  
     Résisté sans courber le dos ;  
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,  
 Du bout de l'horizon accourt avec furie  
     Le plus terrible des enfants  
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
     L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
     Le vent redouble ses efforts,  
     Et fait si bien qu'il déracine  
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

---

## LA FABLE ANCIENNE

Du biau Chêne qui ne se vouloit flechir contre le Vent.

Un beau chêne qui plantés yere  
 En un mont, sus une rivière,  
 Si biaux, si fort, si gros estoit  
 Que nuls vens il ne redoubtoit;  
 . . . . .  
 Mais tant souffèrent et venterent  
 Les vens qu'à terre le porterent.  
 . . . . .

Et comme le chêne magnifique, tombé dans un fleuve, s'en allant « à val », s'étonne que des « roseles » menus le retiennent malgré le courant, le roseau lui répond :

..... Foibles suis-je sans dout :  
 En ce m'a fait plus grand salut  
 Que ta force ne t'a valut,  
 Pourquoi en tel orgueil estoies  
 Que nul vent tu ne redoubtoies;  
 Et t'en est si bien advenu  
 Que tu en est pour fol tenu.  
 Mes quant je voi le vent venir  
 Contre qui ne me puis tenir  
 Mieux me vaut le col abessier  
 Et moy tout bellement bessier,  
 Que a plus fort de moy combattre.  
 Tu fusses encore a abattre  
 Si eusses voulu souploier  
 Et toi contre plus fort ploier.

---

## LIVRE DEUXIÈME

---

### FABLE I. — Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope  
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,  
Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope :  
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.  
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse  
Que de savoir orner toutes ces fictions.  
On peut donner du lustre à leurs inventions :  
On le peut, je l'essaye ; un plus savant le fasse.  
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau  
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :  
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes  
Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?

« Vraiment, me diront nos critiques,  
Vous parlez magnifiquement  
De cinq ou six contes d'enfant. »

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques  
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,  
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,  
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,  
Par mille assauts, par cent batailles,  
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité ;  
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,  
D'un rare et nouvel artifice,  
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,  
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,  
Que ce colosse monstrueux  
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,  
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :

Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine....

« C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs »

La période est longue, il faut reprendre haleine,

Et puis, votre cheval de bois,

Vos héros avec leurs phalanges,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :

De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style. »

Et bien ! baissions d'un ton. La jalouse Amarylle

Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins

N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.

Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;

Il entend la bergère adressant ces paroles

Au doux zéphyr, et le prie

De les porter à son amant....

« Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant ;

Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte. »

Maudit censeur ! te tairas-tu ?

Ne saurais-je achever mon conte ?

C'est un dessein très dangereux

Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :

Rien ne saurait les satisfaire.



## FABLE II. — Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodilardus,  
 Faisait de rats telle déconfiture  
 Que l'on n'en voyait presque plus,  
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,  
 Ne trouvait à manger que le quart de son souï;  
 Et Rodilard passait, chez la gent misérable,  
 Non pour un chat, mais pour un diable.  
 Or, un jour qu'au haut et au loin  
 Le galant alla chercher femme,  
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,  
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,  
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
 Attacher un grelot au cou de Rodilard;  
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
 De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre :  
 Qu'il n'y savait que ce moyen.  
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :  
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
 La difficulté fut d'attacher le grelot.  
 L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ; »  
 L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire  
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?  
 La cour en conseillers foisonne :  
 Est-il besoin d'exécuter ?  
 L'on ne rencontre plus personne.

## LA FABLE ANCIENNE

## Des Souris qui firent Concille contre le Chat.

Les souris firent parlement.....  
 Du chat fust faite la complainte :  
 Le chat ne nous cesse rungier,  
 Dieu le puist en enfer plungier;  
 Il manjue tous nos enfanssons!

.....  
 Bon conseil vous donrai, dit l'une.  
 A son dit s'accordoit chascune :  
 On liera une campanelle (clochette)  
 A son col, qui si nous reveille :  
 Si pourrons nous contraitier  
 Quant il nous voudra agaitier (surprendre)  
 Car nous orrons tantost le son.  
 .... Et chascun d'aler étoit preste.

Mais une vieille souris,

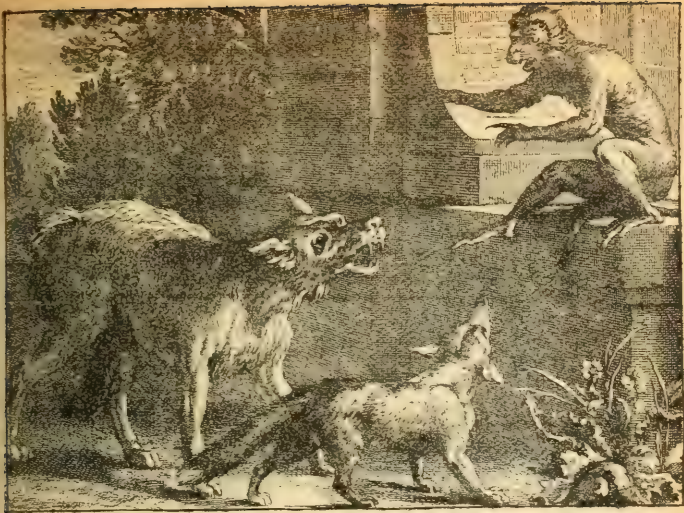
Elle estoit et vielle et boiteuse,

Exprima son avis ainsi :

La vielle dit : qui la liera ?  
 Et qui tout droit au chat ira ?  
 Qui mettra ceci à effet ?  
 Tout ne vaut riens se il n'est fet.



Des Souris qui firent Concille contre le Chat.



FABLE III. — Le Loup plaidant contre le Renard  
par-devant le Singe.

Un loup disait que l'on l'avait volé :  
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,  
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.  
Devant le singe il fut plaidé,  
Non point par avocats, mais par chaque partie.  
Thémis n'avait point travaillé,  
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.  
Le magistrat suait en son lit de justice.  
Après qu'on eut bien contesté,  
Répliqué, crié, tempêté,  
Le juge, instruit de leur malice,  
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis ,  
Et tous deux vous paierez l'amende :  
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,  
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande »

Le juge prétendait qu'à tort et à travers  
On ne saurait manquer, condamnant un pervers

## FABLE IV. — Les deux Taureaux et la Grenouille

Deux taureaux combattaient à qui posséderait  
 Une génisse avec l'empire.  
 Une grenouille en soupirait.  
 « Qu'avez-vous ? se mit à lui dire  
 Quelqu'un du peuple coassant.  
 — Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,  
 Que la fin de cette querelle  
 Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,  
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?  
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,  
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,  
 Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,  
 Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse  
 Du combat qu'a causé madame la génisse. »  
 Cette crainte était de bon sens.  
 L'un des taureaux en leur demeure  
 S'alla cacher, à leurs dépens :  
 Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que tout temps  
 Les petits ont pâti des sottises des grands.

---

## FABLE V. — La Chauve-Souris et les deux Belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée  
 Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,  
 L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,  
 Pour la dévorer accourut.

« Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire  
 Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes ; ou bien, je ne suis pas belette.

— Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles,

Grâce à l'auteur de l'univers,

Je suis oiseau ; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs ! »

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne

Liberté de se retirer,

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément se va fourrer

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau

S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :

« Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

Je suis souris ; vivent les rats !

Jupiter confonde les chats ! »

Par cette adroite repartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeans,

Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la fige.

Le sage dit, selon les gens :

« Vive le roi ! vive la Ligue ! »



## LA FABLE ANCIENNE

Esope et les Latins ont traité ce sujet, qui a tenté tous les fabulistes, mais la fable du moyen âge, qui n'offre qu'une indirecte ressemblance, est intitulée :

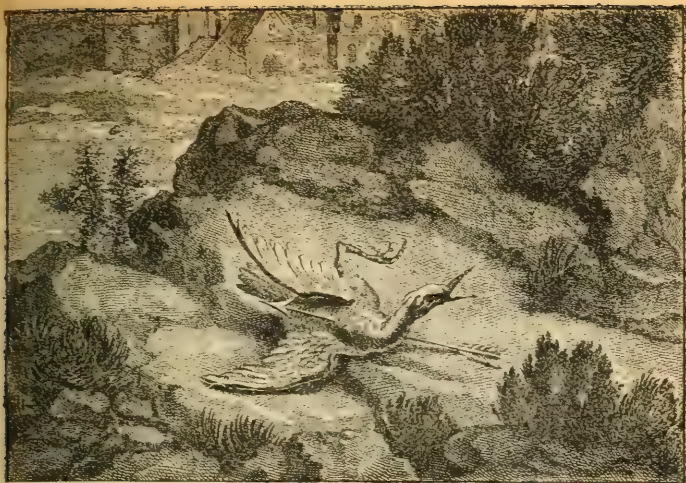
## De la Bataille des Bestes et des Oysiaux.

Les bestes anciennement  
Emprindrent un tournoiment  
Contre tous les oiseaux qui sont  
Et qui pour voler plumes ont,  
Grant et fière fust la bataille...

.....  
La chauve-souris y fu prise :  
De ses plumes la devestirent  
Et tant fusterent et tant batirent (fustiger)  
... Que demeura noire et pelée;  
... Et la damna toute la cour  
Que jamais ne vola le jour.



De la Bataille des Bestes et des Oysiaux.



**FABLE VI. -- L'Oiseau blessé d'une flèche.**

Mortellement atteint d'une flèche empennée,  
Un oiseau déplorait sa triste destinée  
Et disait, en souffrant un surcroit de douleur :  
« Faut-il contribuer à son propre malheur !  
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes  
De quoi faire voler ces machines mortelles !  
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :  
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.  
Des enfans de Japet toujours une moitié  
Fournira des armes à l'autre. »

---

Les fabulistes anciens ont joué, dans la morale de cet apologue, sur le double sens du mot plume.

C'est avec leurs propres œuvres, avec leurs plumes que les écrivains fournissent à leurs adversaires des armes pour les combattre :

• Propriis enim *pennis*, secundum proverbium, configimur : de nostris enim scriptis armati adversus nos suspiciunt bellum. •

---



FABLE VII. — La Lice et sa Compagne.

Une lice étant sur son terme,  
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant.  
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent  
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.  
Au bout de quelque temps sa compagne revient.  
La lice lui demande encore une quinzaine ;  
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

Pour faire court, elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande

Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :

« Je suis prête à sortir avec toute ma bande

Si vous pouvez nous mettre hors. »

Ses enfans étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette :

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

Il faut que l'on en vienne aux coups ;

Il faut plaider ; il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous,

Ils en auront bientôt pris quatre.

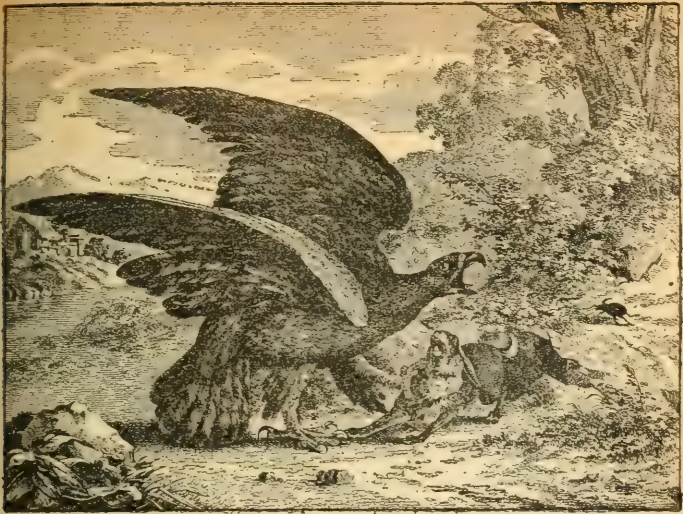


## LA FABLE ANCIENNE

*De deux chiennes*, disent les vieux conteurs qui narrent exactement la même aventure et en tirent cette moralité.

.....  
Gardez-vous de prêter  
Et du vostre livrer  
A gent de male foy :  
Car jà gré n'en sauront  
Et rendre ne l'voudront.  
.....





FABLE VIII. — L'Aigle et l'Escarbot.

L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin,  
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.  
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte  
Était sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.  
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,

L'escarbot intercède et dit :

« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile  
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :  
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;  
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,  
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

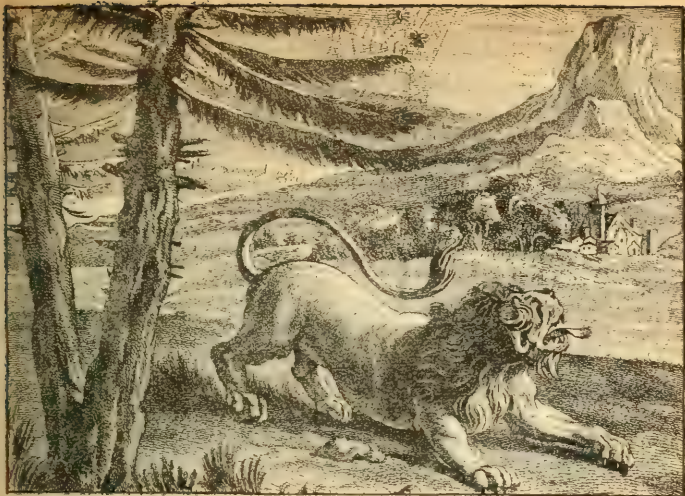
C'est mon voisin, c'est mon compère. »

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,  
Choque de l'aile l'escarbot,  
L'étourdit, l'oblige à se taire.

Enlève Jean Lapin. L'escarbot indigné  
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence  
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :  
Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,  
 Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,  
 Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.  
 Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.  
 Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.  
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.  
 L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :  
 La mort de Jean Lapin derechef est vengée.  
 Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois  
     N'en dort de plus de six mois.  
     L'oiseau qui porte Ganymède  
 Du monarque des dieux enfin implore l'aide,  
 Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix  
 Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,  
 Jupiter se verra contraint de les défendre :  
     Hardi qui les irait là prendre.  
     Aussi ne les y prit-on pas.  
     Leur ennemi changea de note,  
 Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :  
 Ce dieu la secouant jeta les œufs à bas.  
     Quand l'aigle sut l'inadvertance,  
     Elle menaça Jupiter  
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,  
     De quitter toute dépendance,  
     Avec mainte autre extravagance.  
     Le pauvre Jupiter se tut :  
 Devant son tribunal l'escarbot comparut,  
     Fit sa plainte, et conta l'affaire.  
 On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.  
 Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,  
 Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,  
 De transporter le temps où l'aigle fait l'amour  
 En une autre saison, quand la race escarbote  
 Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,  
     Se cache et ne voit point le jour.

---



FABLE IX. — Le Lion et le Moucheron.

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! »

C'est en ces mots que le lion  
Parlait un jour au moucheron.  
L'autre lui déclara la guerre :

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi  
Me fasse peur ni me soucie ?  
Un bœuf est plus puissant que toi  
Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots  
Que lui-même il sonna la charge,  
Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;  
Puis prend son temps, fond sur le cou  
Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;  
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;  
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,  
Tantôt entre au fond du naseau.

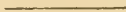
La rage alors se trouve à son faite montée.  
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir  
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée  
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.  
 Le malheureux lion se déchire lui-même,  
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
 Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême  
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.  
 L'insecte, du combat se retire avec gloire :  
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin  
     L'embuscade d'une araignée;  
     Il y rencontre aussi sa fin.  
 Quelle chose par là nous peut être enseignée?  
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis  
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;  
 L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,  
     Qui périt pour la moindre affaire.



C'est l'histoire de « *la bataille de la Mouche et du Toret* »,  
 qui prouve que

Li riches homs de grant pouvoir  
 Ne puet pas grant honeur avoir

à combattre contre les petites gens, qu'ils doivent laisser en  
 paix malgré leurs provocations.





FABLE X. — L'Ane chargé d'éponges  
et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre à la main,  
Menait, en empereur romain,  
Deux coursiers à longues oreilles.  
L'un d'éponges chargé, marchait comme un courrier;  
Et l'autre, se faisant prier,  
Portait, comme on dit, les bouteilles <sup>1</sup> :  
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,  
Par monts, par vaux, et par chemins,  
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,  
Et fort empêchés se trouvèrent.  
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là.  
Sur l'âne à l'éponge monta,  
Chassant devant lui l'autre bête,  
Qui, voulant en faire à sa tête,  
Dans un trou se précipita,  
Revint sur l'eau, puis échappa :  
Car au bout de quelques nagées,  
Tout son sel se fondit si bien

1. Marchait lentement, expression proverbiale.

Que le baudet ne sentit rien  
Sur ses épaules soulagées.  
Camarade épongie prit exemple sur lui,  
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.  
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,  
Lui, le conducteur, et l'éponge.  
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison  
Firent à l'éponge raison.  
Celle-ci devint si pesante,  
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,  
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.  
L'ânier l'embrassait, dans l'attente  
D'une prompte et certaine mort.  
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;  
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point  
Agir chacun de même sorte.  
J'en voulais venir à ce point.

---



FABLE XI. — Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux fables feront foi ;  
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion  
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
Ce lion fut pris dans des rets  
Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

---

## LA FABLE ANCIENNE

## Du Lyon et de la Souris.

Une « moralité » autre que celle de La Fontaine est enseignée par les premiers fabulistes. La voici, dans sa naïveté :

Bonté ne puet estre perdue  
 Qu'en aucun temps ne soit rendue :  
 . . . . .  
 La force vault bonne pensée,  
 Bien ne vit oncques courtoisie  
 Communement ne soit mercie (récompensée)  
 En ce siecle ou l'autre sera  
 Qui bonté remunerera.



Du Lyon et de la Souris.



FABLE XII. — La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,  
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe ;  
Et dans cet océan on eût vu la fourmi  
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
La colombe aussitôt usa de charité :  
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,  
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus

Passa un certain croquant qui marchait les pieds nus :  
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,  
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.  
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,  
La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long.  
Le souper du croquant avec elle s'envole :  
Point de pigeon pour une obole.

## NOTE SUR L'ASTROLOGUE

Chez les anciens, le sujet n'a pas été traité de la même manière; la maison de l'astrologue se consume tandis qu'il consulte les étoiles.

Au sujet de cette fable, Walkenaer a fait la juste remarque suivante : « Quelquefois un apologue n'est pour La Fontaine que l'occasion ou le prétexte de combattre un préjugé et de disserter sur les sujets les plus élevés et du plus grand intérêt pour le bonheur de l'homme. Ainsi l'histoire de l'astrologue est contée en quatre vers, tandis que les réflexions qu'elle lui suggère en ont quarante-quatre également remarquables par la justesse et la profondeur de la pensée. »





**FABLE XIII. — L'Astrologue qui se laisse tomber  
dans un puits.**

Un astrologue un jour se laissa choir  
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,  
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,  
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.  
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,  
Il en est peu qui fort souvent  
Ne se plaisent d'entendre dire  
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.  
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,  
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,  
Et parmi nous, la Providence ?  
Or, du hasard il n'est point de science :  
S'il en était, on aurait tort  
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;  
Toutes choses très incertaines.  
Quant aux volontés souveraines

De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,  
 Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?  
 Aurait il imprimé sur le front des étoiles  
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?  
 A quelle utilité? Pour exercer l'esprit  
 De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?  
 Pour nous faire éviter des maux inévitables?  
 Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?  
 Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,  
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?  
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.  
 Le firmament se meut, les astres font leur cours,  
     Le soleil nous luit tous les jours,  
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,  
 Sans que nous en puissions autre chose inférer  
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,  
 D'amener les saisons, de mûrir les semences,  
 De verser sur les corps certaines influences.  
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers  
 Ce train toujours égal dont marche l'univers?  
     Charlatans, faiseurs d'horoscope,  
 Quittez les cours des princes de l'Europe :  
 Emmenez avec vous les souffleurs <sup>1</sup> tout d'un temps  
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.  
 Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire  
 De ce spéculateur qui fut contraint de boire.  
 Outre la vanité de son art mensonger,  
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères  
     Cependant qu'ils sont en danger,  
     Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

1. Les alchimistes.

---



FABLE XIV. — Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeait,  
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)  
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :  
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux  
Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite :  
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.  
Voilà comme je vis : cette crainte maudite  
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.  
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?  
Je crois même qu'en bonne foi  
Les hommes ont peur comme moi. »  
Ainsi raisonnait notre lièvre,  
Et cependant faisait le guet.

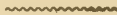
Il était douteux, inquiet ;

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Le mélancolique animal,  
En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal  
Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes :  
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.  
 « Oh ! dit-il, j'en fais faire autant  
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence  
 Effraye aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !  
 Et d'où me vient cette vaillance ?  
 Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !  
 Je suis donc un foudre de guerre !  
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,  
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »



#### LA FABLE ANCIENNE

Elle s'intitule : *Des lièvres qui douterent que les raines ne fussent noyées*, mais elle n'a point la même conclusion que celle de La Fontaine ; elle dit seulement qu'après les mauvais jours viennent les bons. C'est en se sauvant devant des chiens que les lièvres font fuir les grenouilles.

Les véneurs chaçoient  
 Aux chiens qu'ils avoient  
 Les lièvres par les champs.  
 Les lièvres si fouirent  
 Devant les chiens qu'ils virent  
 Tous de paour tremblancs

.....





FABLE XV. — Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux coq adroit et matois.

• Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle :  
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse :  
Ne me retarde point, de grâce ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,  
Sans nulle crainte, à vos affaires.

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux <sup>1</sup> dès ce soir ;

Et cependant viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternelle.

— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais  
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle  
Que celle

De cette paix ;

1. • Faites des feux de joie. •

Et ce m'est une double joie  
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,  
Qui je m'assure, sont courriers  
Que pour ce sujet on envoie :  
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.  
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.  
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.  
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire  
Une autre fois : » Le galant aussitôt  
Tire ses grègues<sup>1</sup>, gagne au haut,  
Mal content de son stratagème.  
Et notre vieux coq en soi-même  
Se mit à rire de sa peur ;  
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

1. Ses chausses. Il se trousse pour mieux courir.

---



FABLE XVI. — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton  
Un corbeau, témoin de l'affaire,  
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,  
En voulut sur l'heure autant faire.  
Il tourne à l'entour du troupeau,  
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,  
Un vrai mouton de sacrifice :  
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.  
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux .  
« Je ne sais qui fut ta nourrice ;  
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :  
Tu me serviras de pâture. »  
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.  
La moutonnière créature  
Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison  
Était d'une épaisseur extrême,  
Et mêlée à peu près de la même façon  
Que la barbe de Polyphème.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau,  
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :  
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,  
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusement.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :  
 Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est dangereux leurre :

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;  
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.



#### LA FABLE ANCIENNE

Elle date d'Ésope, mais elle a été au moyen âge ainsi mise en dialogue.

*Le Légiste.* — Homme que fais-tu dans ce boys ?  
 Au moins parle a moy, se tu daignes.  
*L'Hermitte.* — Je regarde ces fils d'iraignes (d'araignées)  
 Qui sont semblables à vos droicts.  
 Grosses mouches en tous endroicts  
 Y passent; menues y sont prises :  
 Pauvres gens sont subjects aux loix  
 Et les grands en font à leur guyse.

Rabelais a exprimé de la sorte la même pensée : • Or çà, nos loix sont comme toiles d'araignées; or çà, les simples mouchérons et petits papillons y sont prins; or çà, les gros taons malfaisans les rompent, or çà, et passent à travers.





FABLE XVII. — Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignait à Junon.

- « Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison  
Que je me plains, que je murmure :  
Le chant dont vous m'avez fait don  
Déplaît à toute la nature ;  
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,  
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,  
Est lui seul l'honneur du printemps. »  
Junon répondit en colère :  
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,  
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ;  
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col  
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;  
Qui te panades, qui déploies  
Une si riche queue et qui semble à nos yeux  
La boutique d'un lapidaire ?  
Est-il quelque oiseau sous les cieux  
Plus que toi capable de plaire ?  
Tout animal n'a pas toutes propriétés.  
Nous vous avons donné diverses qualités :

Les uns ont la grandeur et la force en partage ;  
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;  
Le corbeau sert pour le présage ;  
La corneille avertit des malheurs à venir ;  
Tous sont contents de leur ramage.  
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir.  
Je t'ôterai ton plumage. »

---



FABLE XVIII. — La Chatte métamorphosée en femme.

Un homme chérissait éperdument sa chatte;  
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,  
Qui miaulait d'un ton fort doux :

Il était plus fou que les fous.

Cet homme donc, par prières, par larmes,

Par sortilèges et par charmes,

Fait tant qu'il obtient du destin

Que sa chatte, en un beau matin,

Devient femme; et, le matin même,

Maitre sot en fait sa moitié.

Le voilà fou d'amour extrême,

De fou qu'il était d'amitié.

Jamais la dame la plus belle

Ne charma tant son favori

Que fait cette épouse nouvelle

Son hypocondre de mari.

Il l'amadou; elle le flatte :

Il n'y trouve plus rien de chatte;

Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,

La croit ferme en tout et partout,

Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte  
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car, ayant changé de figure,

Les souris ne la craignaient point.

Ce lui fut toujours une amorce :

Tant le naturel a de force !

Il se moque de tout : certain âge accompli,

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut désaccoutumer :

Quelque chose qu'on puisse faire.

On ne saurait le réformer.

Coups de fourches ni d'étrivières

Ne lui font changer de manières ;

Et fussiez-vous embâtonnés,

Jamais vous n'en serez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtres.



#### LA FABLE ANCIENNE

Elle a été traduite des Grecs et des Latins par Marie de France sous ce titre : *Du chat qui savoit tenir une chandoile*, et qui, apercevant une souris, laisse aussitôt tomber sa chandelle pour attraper sa proie habituelle.



## FABLE XIX. — Le Lion et l'Ane chassant.



Le roi des animaux se mit un jour en tête  
 De giboyer ; il célébrait sa fête.  
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,  
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux  
     Pour réussir dans cette affaire  
     Il se servit du ministère  
     De l'âne à la voix de Stentor.  
 L'âne à messer lion fit office de cor.  
 Le lion le posta, le couvrit de ramée,  
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son  
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison.  
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée  
     A la tempête de sa voix ;  
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :  
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;  
 Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable  
     Où les attendait le lion.  
 « N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?  
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse  
 — Oui, reprit le lion, c'est bravement crié ;  
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,  
     J'en serais moi-même effrayé. »  
 L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,  
 Encor qu'on le raillât avec juste raison ;  
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?  
     Ce n'est pas là leur caractère.



## LA FABLE ANCIENNE

## Du Lion et de l'Asne.

Un lyon de noble figure  
 S'accompagna par aventure,  
 A un asne lait et chetif  
 Qui trop miex sembloit mort que vif.  
 En une forest ils entrerent :  
 Les bestes sauvages trouverent  
 Qui pourchasçoient leur pasture  
 Chascune selon sa nature :  
 Sachiez que toutes s'enfouirent  
 Sitost comme le lyon virent. . . . .  
 Quant le lion les regarda  
 (De suite) Erraut à l'asne commanda  
 Qu'il se hasta de recaner (braire)  
 Por les bestes espoventer.  
 L'asne fist son commandement,  
 Si recana si laidement  
 Et si hault qu'oncques tel tempeste  
 Ne fist, mais oncques, mais nulle beste  
 . . . . .  
 L'asne renforça sa raison  
 Et cria plus hideusement  
 Qu'il ne fist au commencement.  
 Le lyon aux bestes s'en vint,  
 Et celles qu'il volut, il print :  
 A l'asne dit : Tais-toi, Bernard,  
 Bien en as desservy ta part.  
 Dont cuida Bernard l'oreillu,  
 Le fol, le lourd et le pelu,  
 Pour le braire qu'il avoit fait  
 Que pour ygal au lion estoit.  
 . . . . .

---



FABLE XX. — Testament expliqué par Ésope.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,  
C'était l'oracle de la Grèce :  
Lui seul avait plus de sagesse  
Que tout l'aréopage. En voici pour essai  
Une histoire des plus gentilles,  
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,  
Toutes trois de contraire humeur :  
Une buveuse ; une coquette ;  
La troisième, avare parfaite.  
Cet homme, par son testament,  
Selon les lois municipales,  
Leur laissa tout son bien par portions égales.  
En donnant à leur mère tant,  
Payable quand chacune d'elles  
Ne posséderait plus sa contingente part.  
Le père mort, les trois femelles  
Coururent au testament, sans attendre plus tard.

On le lit, on tâche d'entendre  
 La volonté du testateur ;  
 Mais en vain : car comment comprendre  
 Qu'aussitôt que chacune sœur  
 Ne possédera plus sa part héréditaire,  
 Il lui faudra payer sa mère ?  
 Ce n'est pas un fort bon moyen  
 Pour payer, que d'être sans bien.  
 Que voulait donc dire le père ?  
 L'affaire est consultée ; et tous les avocats,  
 Après avoir tourné le cas  
 En cent et cent mille manières,  
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,  
 Et conseillent aux héritières  
 De partager le bien sans songer au surplus.  
 « Quant à la somme de la veuve,  
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil trouve  
 Il faut que chaque sœur se charge par traité  
 Du tiers, payable à volonté ;  
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente,  
 Dès le décès du mort courante. »  
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots :  
 En l'un les maisons de bouteille,  
 Les buffets dressés sous la treille,  
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,  
 Les magasins de Malvoisie,  
 Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,  
 L'attirail de la goinfreterie ;  
 Dans un autre, celui de la coquetterie,  
 La maison de la ville, et les meubles exquis,  
 Les eunuques et les coiffeuses,  
 Et les brodeuses,  
 Les bijoux, les robes de prix ;  
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,  
 Les troupeaux et le pâturage,  
 Valets et bêtes de labour.  
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire  
 Que peut-être pas une sœur  
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.  
 Ainsi chacune prit son inclination ;  
 Le tout à l'estimation.  
 Ce fut dans la ville d'Athènes  
 Que cette rencontre arriva.  
 Petits et grands, tout approuva

Le partage et le choix : Ésope seul trouva  
Qu'après bien du temps et des peines  
Les gens avaient pris justement  
Le contre-pied du testament.  
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique  
Aurait de reproches de lui!  
Comment! ce peuple, qui se pique  
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,  
A si mal entendu la volonté suprême  
D'un testateur? » Ayant ainsi parlé,  
Il fait le partage lui-même,  
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;  
Rien qui pût être convenable,  
Partant rien aux sœurs d'agréable :  
A la coquette l'attirail  
Qui suit les personnes buveuses ;  
La biberonne eut le bétail ;  
La ménagère eut les coiffeuses.  
Tel fut l'avis du Phrygien,  
Alléguant qu'il n'était moyen  
Plus sûr pour obliger ces filles  
A se défaire de leur bien ;  
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles  
Quand on leur verrait de l'argent ;  
Paieraient leur mère tout comptant ;  
Ne posséderaient plus les effets de leur père ;  
Ce que disait le testament.  
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire  
Qu'un homme seul eût plus de sens  
Qu'une multitude de gens.

---





## LIVRE TROISIÈME

---

### FABLE I. — Le Meunier, son Fils et l'Ane.

L'invention des arts étant un droit d'ainesse,  
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :  
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner,  
La feinte est un pays plein de terres désertes ;  
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.  
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :  
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.  
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,  
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,  
Se recontraient un jour tout seuls et sans témoins  
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins).  
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,  
Vous qui devez savoir les choses de la vie,

Qui par tous ses degrés avez déjà passé,  
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,  
 A quoi me résoudrai-je? il est temps que j'y pense.  
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :  
 Dois-je dans la province établir mon séjour?  
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?  
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :  
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes,  
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;  
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter. »  
 Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !  
 Écoutez ce récit avant que je réponde.

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils  
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.  
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;  
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre  
 « Pauvre gens ! idiots ! couple ignorant et rustre ! »  
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :  
 « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
 « Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »  
 Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;  
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.  
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure,  
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,  
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.  
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :  
 « Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,  
 « Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !  
 « C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.  
 « — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »  
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;  
 Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte  
 « Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,  
 « Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,  
 « Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.  
 « — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :  
 « Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »  
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,  
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.  
 Au bout de trente pas, une troisième troupe

Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !  
» Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups,  
« Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !  
« N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
« Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
« — Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau  
« Qui prétend contenter tout le monde et son père.  
« Essayons toutefois si par quelque manière  
« Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.  
L'âne se prélassant marche seul devant eux.  
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode  
« Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?  
« Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?  
« Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.  
« Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !  
« Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,  
« Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.  
« Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit :  
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;  
« Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
« Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,  
« J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;  
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;  
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :  
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

---

## FABLE II. — Les Membres et l'Estomac.

Je devais par la royauté  
 Avoir commencé mon ouvrage :  
 A la voir d'un certain côté,  
 Messer Gaster <sup>1</sup> en est l'image ;  
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,  
 Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,  
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.  
 « Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécut d'air,  
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme.  
 Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;  
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.  
 Chômions; c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre »  
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,  
 Les bras d'agir, les jambes de marcher.  
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.  
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :  
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur,  
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;  
 Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.  
 Par ce moyen, les mutins virent  
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux  
 A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.  
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale.  
 Tout travaille pour elle, et réciproquement  
 Tout tire d'elle l'aliment.  
 Elle fait subsister l'artisan de ses peines,  
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,  
 Maintient le laboureur, donne paye au soldat,  
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,  
 Entretient seule tout l'État.

1. L'estomac.

Ménénius le sut bien dire.

La commune s'allait séparer du sénat.

Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;

Au lieu que tout le mal était de leur côté,

Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.

Le peuple hors des murs était déjà posté,

La plupart s'en allaient chercher une autre terre,

Quand Ménénius leur fit voir

Qu'ils étaient aux membres semblables,

Et par cet apologue, insigne entre les fables,

Les ramena dans leur devoir



LA FABLE ANCIENNE

**Le Débat du Ventre et des Membres du Corps.**

Les membres ramposnèrent (injurièrent)

Le ventre et s'atainèrent (le haïrent)

Que il li ont tant fait :

Jamais ne les païstront,

Ne bien ne li feront :

Ainsi se sont retrait (retirés)

.....

Nous te servons, nous te portons

Nous te vestons, nous te frotons

Et te faisons baignier :

Nous te querons char et poisson,

Connins, perdrix, volaille, oison,

Et si est tout pour toi mengier.

.....

Tu ne fais rien pour nous

Et nous, nous sommes tous

Par toy mis à la mort.

Or fais ce que porras :

Jamais de nous n'auras

Ayde ne reconfort

.....

Le ventre leur respont  
 Qu'ils ne sevent qu'il font.

.....  
 De tout ce que je mangus  
 Je vous envoi le jus  
 A chacun sa partie  
 .....

Les membres s'obstinent, mais bientôt

Apercés se sont  
 Que grant folie font  
 Et qu'ils ont eu tort :  
 Désormais aideront  
 Au corps et le paistront  
 Et seront d'un accord.

.....



Le Débat du ventre et des Membres du Corps.



FABLE III. — Le Loup devenu Berger.

Un loup qui commençait d'avoir petite part  
Aux brebis de son voisinage,  
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,  
Et faire un nouveau personnage.  
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton ;  
Fait sa houlette d'un bâton,  
Sans oublier la cornemuse.  
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :  
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »  
Sa personne étant ainsi faite,  
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
Guillot le sycophante approche doucement.  
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
Dormait alors profondément ;  
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :  
La plupart des brebis dormaient pareillement.  
L'hypocrite les laissa faire ;  
Et, pour pouvoir mener vers sont fort les brebis,  
Il voulut ajouter la parole aux habits,  
Chose qu'il croyait nécessaire ;

Mais cela gâta son affaire :  
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.  
Le ton dont il parla fit retentir les bois  
Et découvrit tout le mystère.  
Chacun se réveille à ce son,  
Les brebis, le chien, le garçon,  
Le pauvre loup, dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,  
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre,  
Quiconque est loup agisse en loup :  
C'est le plus certain de beaucoup.



#### LA FABLE ANCIENNE

Le sujet n'en a été traité avant La Fontaine que par l'Italien Verdizotti, mais la donnée première n'offre qu'un médiocre intérêt.



## FABLE IV. — Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles se lassant  
 De l'état démocratique,  
 Par leur clameurs firent tant  
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.  
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :  
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant  
 Que la gent marécageuse,  
 Gent fort sottte et fort peureuse,  
 S'alla cacher sous les eaux,  
 Dans les joncs, dans les roseaux,  
 Dans les trous du marécage,  
 Sans oser de longtemps regarder au visage  
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.  
 Or c'était un soliveau,  
 De qui la gravité fit peur à la première  
 Qui, de le voir s'aventurant,  
 Osa bien quitter sa tanière.  
 Elle approcha, mais en tremblant,  
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :  
 Il en vint une fourmilière ;  
 Et leur troupe à la fin se rendit familière  
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.  
 Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.  
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :  
 « Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue ! »  
 Le monarque des dieux leur envoie une grue  
 Qui les croque, qui les tue,  
 Qui les gobe à son plaisir ;  
 Et grenouilles de se plaindre,  
 Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ! votre désir  
 A ses lois croit-il nous astreindre ?  
 Vous avez dû premièrement  
 Garder votre gouvernement ;  
 Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire  
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :  
 De celui-ci contentez-vous,  
 De peur d'en rencontrer un pire » .



## LA FABLE ANCIENNE

## Des Raines qui voudrent avoir Roy.

Les renouilles par leur desroy (erreur)  
 Prierent Dieu pour avoir roy

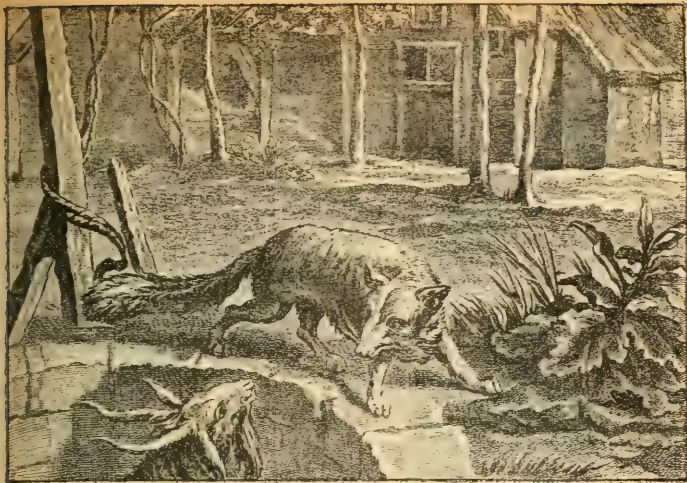
.....  
 Et Dieu qui leur folie voit  
 Une serpent leur a gettée  
 Qui les assault gueule bée ;

.....  
 Si crient : Lasses! que nous ferons?  
 Aide Dieu, que nous mourons!  
 Lasses, nostre roy nous mengue :  
 Cy a mal roy qui ses gens tue.  
 A donc dit Dieu : Souffrir devés  
 Le roy que demendé avés,  
 De l'aise qu'aviez vengera  
 La paour qui tous jours vous durra.

.....



## Des Raines qui voudrent avoir Roy.



FABLE V. — Le Renard et le Bouc.

Capitaine renard allait de compagnie  
Avec son ami bouc des plus haut encornés :  
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;  
L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
La soif les obligea de descendre en un puits :  
Là, chacun d'eux se désaltère.  
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère ?  
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;  
Mets les contre le mur : le long de ton échine  
Je grimperai premièrement ;  
Puis sur tes cornes m'élevant,  
A l'aide de cette machine,  
De ce lieu-ci je sortirai,  
Après quoi je t'en tirerai.  
— Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue  
Les gens bien sensés comme toi.  
Je n'aurais jamais, quant à moi,  
Trouvé ce secret, je l'avoue. »

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,  
Et vous lui fait un beau sermon  
Pour l'exhorter à patience.

« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton.

Tu n'aurais pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors:  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;

Car, pour moi, j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

---

## FABLE VI. — L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,

La laie au pied, la chatte entre les deux ;  
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,  
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.

La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;  
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort  
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)

Ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment

Cette maudite laie, et creuser une mine ?

C'est pour déraciner le chêne assurément,

Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant, ils seront dévorés ;

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

Si'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »

Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine.

Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :

L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberait sur moi. »

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits, la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'oiseau royal, en cas de mine ;

La laie en cas d'irruption.

La faim détruisit tout ; il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne

Qui n'allât de vie à trépas :

Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse  
Par sa pernicieuse adresse !  
Des malheurs qui sont sortis  
De la boîte de Pandore,  
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,  
C'est la fourbe, à mon avis.

---

## FABLE VII. — L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, où toujours il revient :  
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :  
Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus  
Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :  
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course  
Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,  
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,  
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau  
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve  
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,  
Un luminaire, un drap des morts.

« Oh ! dit-il, qu'est-ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »

Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,  
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,  
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,  
Lui présente un chaudéau propre pour Lucifer.  
L'époux alors ne doute en aucune manière  
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.

— La cellerière du royaume

De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger

A ceux qu'enclôt la tombe noire. »

Le mari repart, sans songer :

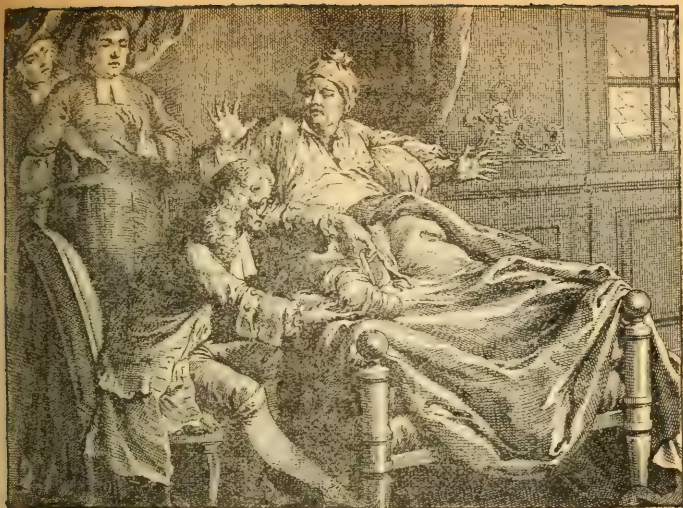
« Tu ne leur portes point à boire ?



## NOTE

« L'anecdote de l'ivrogne est vraie, dit l'abbé Guillon. Elle eut lieu en 1550. Le personnage était un avocat ainsi mystifié par sa femme. »

---



FABLE VIII. — La Goutte et l'Araignée.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,  
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter  
D'être pour l'humaine lignée  
Egalement à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.  
Voyez-vous ces cases étroites,

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?  
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes,  
Accommodez-vous, ou tirez.

— Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise. »

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins  
De ces gens nommés médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,  
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,  
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,  
Ni que d'en déloger et faire mon paquet

Jamais Hippocrate me somme. »

L'aragne cependant se campe en un lambris,

Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,  
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,  
Voilà des moucherons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.  
Autre toile tissue, autre coup de balai.  
Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,  
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,  
Plus malheureuse mille fois  
Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menait tantôt fendre du bois,  
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée  
Est, dit-on, à demi pensée.

« Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.  
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter :  
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :  
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.  
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger  
Chez un prélat qu'elle condamne  
A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte  
De faire aller le mal toujours de pis en pis.  
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,  
Et fit très sagement de changer de logis.

---

## FABLE IX. — Le Loup et la Cigogne.

Les loups mangent gloutonnement.  
 Un loup donc étant de frairie  
 Se pressa, dit-on, tellement  
 Qu'il en pensa perdre la vie :  
 Un os lui demeura bien avant au gosier.  
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,  
 Près de là passe une cigogne.  
 Il lui fait signe; elle accourt.  
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.  
 Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,  
 Elle demanda son salaire.  
 « Votre salaire! dit le loup :  
 Vous riez, ma bonne commère!  
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup  
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou!  
 Allez, vous êtes une ingrata :  
 Ne tombez jamais sous ma patte. »



## LA FABLE ANCIENNE

## Comment la Grue garist le Loup.

Li loups menga trop gloutement,  
 Si fust malades aurement :  
 Car en la gorge li arreste  
 Un os qui lui fist grant moleste.  
 . . . . .  
 De Montpellier estoit venue  
 Madame Hauteve la grue  
 Qui de phisque avoit licence.  
 Si fist certaine convenance  
 Combien au loup devoit couster  
 Se cel os lui pavoit oster  
 Et le loup li promet et jure  
 Li bien paier de celle cure

Mais de tant fut-elle peu sage  
 Qu'elle n'en prist un peu de gage.  
 Un loup fait ouvrir la bouche :  
 Son bec boute ans si qu'elle touche  
 A l'os, si que a lui le tire.

.....  
 Celle veult avoir sa promesse :  
 Le loup li dist : Folle mestresse  
 Gardés de quoy vous mesprenés :  
 N'esse par moy que vous vivés ?  
 Ne vous pui-je mordre, chétive,  
 Et devourer trétoute vive ?



Comment la Gruu garist le Loup.

FABLE X. — Le Lion abattu par l'Homme.

On exposait une peinture  
 Où l'artisan avait tracé  
 Un lion d'immense stature  
 Par un seul homme terrassé.  
 Les regardants en tiraient gloire  
 Un lion en passant rabattit leur caquet.  
 « Je vois bien, dit-il, qu'en effet  
 On vous donne ici la victoire :  
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;  
 Il avait liberté de feindre.  
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
 Si mes confrères savaient peindre. »

---

FABLE XI. — Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,  
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
 Des raisins, mûrs apparemment,  
 Et couverts d'une peau vermeille.  
 Le galant en eût fait volontiers un repas ;  
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :  
 « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »  
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

---

## FABLE XII. — Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie  
De volatiles remplie  
Vivaient le cygne et l'oïson :

Celui-là destiné pour les regards du maître ;  
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être  
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.  
Des fossés du château faisant leurs galeries,  
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,  
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,  
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.  
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,  
Prit pour oïson le cygne ; et, le tenant au cou,  
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.  
L'oïseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,  
Et vit bien qu'il s'était mépris.

« Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !  
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe  
La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en oroupe  
Le doux parler ne nuit de rien.

---

## FABLE XIII. — Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,  
 Les loups firent la paix avecque les brebis.  
 C'était apparemment le bien des deux partis :  
 Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,  
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.  
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,  
 Ni d'autre part pour les carnages :  
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.  
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;  
 Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.  
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,  
 Et réglé par des commissaires,  
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats  
 Se virent loups parfaits et friands de tuerie,  
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie  
 Messieurs les bergers n'étaient pas,  
 Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,  
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.  
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.  
 Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,  
 Furent étranglés en dormant :  
 Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.  
 Tout fut mis en morceau ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là  
 Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle  
 La paix est fort bonne de soi ;  
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle  
 Avec des ennemis sans foi ?



## LA FABLE ANCIENNE

## De la Bataille des Loups contre les Brebis.

Les brebis pour leur niceté (simplicité)  
 Orent jà pris et accepté  
 Contre les loups jour de bataille.  
 Les moutons se fierent sans faille  
 En leurs chiens et en leur bergier.

La bataille fut àpre et dure et les loups allaient être battus  
 quand ils proposèrent paix et alliance demandant des otages,  
 et les brebis peu sages donnèrent les chiens; alors les loups

Les brebis que sans chien trouverent  
 Estranglerent et dévorèrent

.....  
 Bien se doit chascun prendre garde,  
 Que ce qui le défend et garde  
 Ne laist : quar quant la garde fault  
 Il treuve mout tost qui l'assault.  
 .....



De la Bataille des Loups contre les Brebis.

## FABLE XIV. — Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,  
 Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,  
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,  
 Devenus forts par sa faiblesse.  
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;  
 Le loup, un coup de dent ; le bœuf un coup de corne  
 Le malheureux lion, languissant, triste et morne,  
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.  
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,  
 Quant voyant l'âne même à son antre accourir :  
 « Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;  
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

---

## FABLE XV. — Philomèle et Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle  
 De sa demeure s'écarta,  
 Et loin des villes s'emporta  
 Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.  
 « Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?  
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :  
 Je ne me souviens point que vous soyez venue,  
 Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.  
 Dites-moi, que pensez-vous faire ?  
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?  
 — Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?  
 Progné lui repartit : « Et quoi ! cette musique,  
 Pour ne chanter qu'aux animaux,  
 Tout au plus à quelque rustique !  
 Le désert est-il fait pour des talents si beaux :  
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :  
 Aussi bien, en voyant les bois,  
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,  
 Parmi des demeures parcilles,  
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
 — Eh ! c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas .  
 En voyant les hommes, hélas !  
 Il m'en souvient bien davantage. »

---

## FABLE XVI. — La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,  
C'est une femme qui se noie. »

Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien  
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos

Puisqu'il s'agit, en cette fable,  
D'une femme qui dans les flots

Avait fini ses jours par un sort déplorable.

Son époux en cherchait le corps  
Pour lui rendre, en cette aventure,  
Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords  
Du fleuve auteur de sa disgrâce,

Des gens se promenaient ignorant l'accident.

Ce mari donc leur demandant

S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :

« Nulle, reprit l'un d'eux : mais cherchez-la plus bas  
Suivez le fil de la rivière. »

Un autre répartit : « Non, ne le suivez pas,

Rebroussez plutôt en arrière :

Quelle que soit la pente et l'inclination

Dont l'eau par sa course l'emporte,  
L'esprit de contradiction

L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.

Quant à l'humeur contredisante,

Je ne sais s'il avait raison ;

Mais, que cette humeur soit ou non

Le défaut du sexe et sa pente,

Quiconque avec elle naîtra

Sans faute avec elle mourra,

Et jusqu'au bout contredira,

Et, s'il peut, encore par delà.

## FABLE XVII. — La Belette entrée dans un grenier.

Damoiselle belette, au corps long et fluet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :  
Elle sortait de maladie.  
Là, vivant à discrétion,  
La galante fit chère lie,  
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,  
Et le lard qui périt en cette occasion !  
La voilà, pour conclusion,  
Grâce, maflue, et rebondie.  
Au bout de la semaine, ayant diné son souï,  
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,  
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.  
Après avoir fait quelques tours,  
« C'est dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;  
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »  
Un rat, qui la voyait en peine,  
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.  
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.  
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;  
Mais ne confondons point, par trop approfondir,  
Leurs affaires avec les vôtres. »

---

## FABLE XVIII. — Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,  
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,  
 L'Attila, le fléau des rats,  
 Rendait ces derniers misérables ;  
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
 Que ce chat exterminateur,  
 Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :  
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
 La mort-aux-rats, les souricières,  
 N'étaient que jeux au prix de lui.  
 Comme il voit que dans leurs tanières  
 Les souris étaient prisonnières,  
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher  
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate  
 A de certains cordons se tenait par la patte.  
 Le peuple des souris croit que c'est châtiment,  
 Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,  
 Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;  
 Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.  
 Toutes, dis-je, unanimement,  
 Se promettent de rire à son enterrement,  
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
 Puis ressortant font quatre pas,  
 Puis enfin se mettent en quête.  
 Mais voici bien une autre fête :  
 Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,  
 Attrape les plus paresseuses.  
 « Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :  
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses  
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :  
 Vous viendrez toutes au logis. »  
 Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,  
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine,  
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;  
 Et, de la sorte déguisé,  
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
 Ce fut à lui bien avisé ;  
 La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour;  
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;  
Même il avait perdu sa queue à la bataille.

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
S'écria-t-il de loin au général des chats :  
Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine;

Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence :

Il était expérimenté,

Et savait que la méfiance

Est mère de la sûreté.

---



## LIVRE QUATRIEME

---

### FABLE I. — Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigé, de qui les attraits  
Servent aux grâces de modèle,  
Et qui naquites toute belle,  
A votre indifférence près,  
Pourriez-vous être favorable  
Aux jeux innocents d'une fable,  
Et voir sans vous épouvanter  
Un lion qu'Amour sut dompter?  
Amour est un étrange maître!  
Heureux qui peut ne le connaître  
Que par récit, lui ni ses coups!  
Quand on en parle devant vous,  
Si la vérité vous offense,  
La fable au moins se peut souffrir :  
Celle-ci prend bien l'assurance  
De venir à vos pieds s'offrir,  
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,  
Les lions entre autres voulaient  
Être admis dans notre alliance.  
Pourquoi non ? puisque leur engeance  
Valait la nôtre en ce temps-là,  
Ayant courage, intelligence,  
Et belle hure outre cela.  
Voici comment il en alla :  
Un lion de haut parentage,  
En passant par un certain pré,  
Rencontra bergère à son gré :

Il la demande en mariage.  
 Le père aurait fort souhaité  
 Quelque gendre un peu moins terrible.  
 La donner lui semblait bien dur ;  
 La refuser n'était pas sûr ;  
 Même un refus eût fait, possible,  
 Qu'on eût vu quelque beau matin  
 Un mariage clandestin :  
 Car, outre qu'en toute manière  
 La belle était pour les gens fiers,  
 Fille se coiffe volontiers  
 D'amoureux à longue crinière.  
 Le père donc ouvertement  
 N'osant renvoyer notre amant,  
 Lui dit : « Ma fille est délicate ;  
 Vos griffes la pourront blesser  
 Quand vous voudrez la caresser.  
 Permettez donc qu'à chaque patte  
 On vous les rogne ; et pour les dents,  
 Qu'on vous les lime en même temps :  
 Vos baisers en seront moins rudes,  
 Et pour vous plus délicieux ;  
 Car ma fille y répondra mieux,  
 Etant sans ces inquiétudes. »  
 Le lion consent à cela,  
 Tant son âme était aveuglée !  
 Sans dents ni griffes le voilà,  
 Comme place démantelée.  
 On lâcha sur lui quelques chiens :  
 Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,  
 On peut bien dire : Adieu prudence !

---

## FABLE II. — Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,  
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune était petite,  
Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage  
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,  
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,  
Non plus berger en chef comme il était jadis,  
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :  
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis,

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,  
Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,  
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :

« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !

Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

## FABLE III. — La Mouche et la Fourmi.

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.

« O Jupiter! dit la première,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière

Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal!

Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi;

Pendant que celle-ci, chétive et misérable,

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,

D'un empereur, ou d'une belle?

Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux :

Je me joue entre des cheveux;

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête

De vos greniers! — Avez-vous dit?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les dieux,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux?

Si vous entrez partout, aussi font les profanes.

Sur la tête des rois et sur celle des ânes

Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;

Et je sais que d'un prompt trépas

Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;

J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.

Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites?

Nomme-t-on pas aussi mouche les parasites?

Cessez donc de tenir un langage si vain :

N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées;

Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,

De froid, de langueur, de misère,  
 Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.  
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux :  
 Je n'irai, par monts ni par vaux,  
 M'exposer au vent, à la pluie;  
 Je vivrai sans mélancolie :  
 Le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.  
 Je vous enseignerai par là  
 Ce que c'est qu'une fausse et véritable gloire.  
 Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;  
 Ni mon grenier ni mon armoire,  
 Ne se remplit à babiller. »

---

LA FABLE ANCIENNE

**L'orgueilleuse Mouche dit au Fremi :**

.....  
 Tu es reclus en ta teniere;  
 Moi je vole comme legiere :  
 En ton creus te met et avales;  
 Je demeure en hautes sales.  
 Tu ne vis fors de grains sans plus,  
 Et moy j'ai viandes a refus.  
 L'eau que tu bois et trouble etort;  
 Je boy bon vin et cler et fort  
 A hannap d'or tant comme plest.  
 Table de roy m'abreuve et pest.  
 .....

---

## FABLE IV. — Le Jardinier et son Seigneur

Un amateur de jardinage,  
 Demi-bourgeois, demi-manant,  
 Possédait en certain village  
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.  
 Il avait de plant vif fermé cette étendue :  
 Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,  
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,  
 Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.  
 Cette félicité par un lièvre troublée  
 Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.  
 « Ce maudit animal vient prendre sa goulée  
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;  
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :  
 Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,  
 Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,  
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.  
 Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.  
 — Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.  
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
 « Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?  
 La fille du logis, qu'on vous voie ; approchez :  
 Quand la marirons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?  
 Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,  
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »  
 Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,  
 Auprès de lui la fait asseoir,  
 Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;  
 Toutes sottises dont la belle  
 Se défend avec grand respect :  
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.  
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.  
 « De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.  
 — Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,  
 Je les reçois, et de bon cœur. »  
 Il déjeune très bien ; aussi fait sa famille,  
 Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés :  
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,  
 Boit son vin, caresse sa fille.  
 L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.  
 Chacun s'anime et se prépare ;

Les trompes et les cors font un tel tintamarre  
 Que le bonhomme est étonné.  
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage  
 Le pauvre potager : adieu, planches, carreaux ;  
 Adieu chicorée et poireaux ;  
 Adieu de quoi mettre au potage.  
 Le lièvre était gité dessous un maître chou.  
 On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,  
 Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie  
 Que l'on fit à la pauvre naie  
 Par ordre du seigneur ; car il eût été mal  
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.  
 Le bonhomme disait : « Ce sont là jeux de prince. »  
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens  
 Firent plus de dégât en une heure de temps  
 Que n'en auraient fait en cent ans  
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :  
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.  
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,  
 Ni les faire entrer sur vos terres.

---

## FABLE V. — L'ÂNE et le petit Chien.

Ne forçons point notre talent ;  
 Nous ne ferions rien avec grâce :  
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,  
 Ne saurait passer pour galant.  
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,  
 Ont le don d'agrèer infus avec la vie.  
 C'est un point qu'il leur faut laisser,  
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,  
 Qui, pour se rendre plus aimable  
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.  
 « Comment ! disait-il en son âme,  
 Ce chien, parce qu'il est mignon,  
 Vivra de pair à compagnon  
 Avec monsieur, avec madame ;  
 Et j'aurai des coups de bâton !  
 Que fait-il ? il donne la patte ;  
 Puis aussitôt il est baisé :  
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,  
 Cela n'est pas bien malaisé. »  
 Dans cette admirable pensée,  
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,  
 Lève une corne tout usée,  
 La lui porte au menton fort amoureusement,  
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,  
 De son chant gracieux cette action hardie.  
 « Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !  
 Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton !  
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.  
 Ainsi finit la comédie.



## LA FABLE ANCIENNE

## De l'Aasne et du Chien.

Un riche homme un chiennet avoit  
 Qui trop bien conjoir savoit  
 Son seigneur et li faire feste  
 De langue, de queue et de teste  
 Le chiennet au seigneur plaisoit  
 Si qu'aucune fois le baisoit.

.....  
 .....

Li asnes a la pesant teste  
 Si vit et regarda la feste  
 Que a son seigneur fait le chien,  
 Mesprendre ne cuide de rien !  
 Si dit que bien jouer saura  
 Si que au tel (lui aussi) viande aura,  
 Com le chien a grace semblable ;  
 Je sui, dit-il, plus profitable  
 Et par mon dos fais plus de preu (d'avantage)  
 Que le chien ne fait par son jeu.

.....  
 .....

En piés, sur la table à son maistre  
 Ses piés aux épaules li met  
 De bien jouer fort s'entremet :  
 Et pour ce que plus plaire cuide,  
 A rechanter met grant estuide :  
 De son chant son si grant li son  
 Toute en retentist la maison.

.....  
 .....

De son jeu li prist malement :  
 Car batus fust vilainement  
 De hurison ot sant cops (de cent coups de bâton)

.....  
 .....

Ly fols souvent deplaire sceut  
 De ce dont cuide et plaire veut :  
 Cils qui se mesle de la chose  
 Laquelle a lui doit estre close  
 Ne qui ne s'en doit entremettre,  
 Je le tiens pour fol en la lettre  
 Celi qui veult plus haut monter  
 Convient aucune fois douter :

Et le faut au plus bas descendre :  
Cuide estre rois et devient cendre.  
L'on dit que qui a asne bée  
Asne aura selon sa pensée!  
Ce n'est chose forte a avoir :  
Chascun ait selon son avoir ;  
Mais si chascun veult estre pape,  
Roy ou duc, la folie l'atrape!  
Chascun en sa vocation  
Se tiengne sans presoncion.



De l'Asne et du Chien.

## FABLE VI. — Le combat des Rats et des Belettes.

La nation des belettes,  
 Non plus que celle des chats,  
 Ne veut aucun bien aux rats,  
 Et sans les portes ébréchées  
 De leurs habitations,  
 L'animal à longue échine  
 En ferait, je m'imagine,  
 De grandes destructions.  
 Or, une certaine année  
 Qu'il en était à foison,  
 Leur roi, nommé Ratapon,  
 Mit en campagne une armée.  
 Les belettes, de leur part,  
 Déployèrent l'étendard.  
 Si l'on croit la renommée,  
 La victoire balança :  
 Plus d'un guéret s'engraissa  
 Du sang de plus d'une bande.  
 Mais la perte la plus grande  
 Tomba presque en tous endroits  
 Sur le peuple souriquois.  
 Sa déroute fut entière,  
 Quoi que pût faire Artapax,  
 Psicarpax, Méridarpax,  
 Qui, tout couverts de poussière,  
 Soutinrent assez longtemps  
 Les efforts des combattants.  
 Leur résistance fut vaine ;  
 Il fallut céder au sort :  
 Chacun s'enfuit au plus fort,  
 Tant soldat que capitaine.  
 Les princes périrent tous.  
 La racaille, dans des trous  
 Trouvant sa retraite prête,  
 Se sauva sans grand travail ;  
 Mais les seigneurs sur leur tête  
 Ayant chacun un plumail,  
 Des cornes ou des aigrettes,  
 Soit comme marques d'honneur,  
 Soit afin que les belettes  
 En conçussent plus de peur,

Cela causa leur malheur.  
Trou, ni fente, ni crevasse,  
Ne fut large assez pour eux ;  
Au lieu que la populace  
Entrait dans les moindres creux.  
La principale jonchée  
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée  
N'est pas petit embarras.  
Le trop superbe équipage  
Peut souvent en un passage  
Causer du retardement.  
Les petits, en toute affaire,  
Esquivent fort aisément :  
Les grands ne le peuvent faire.

---

FABLE VII. — **Le Singe et le Dauphin**

C'était chez les Grecs un usage  
 Que sur la mer tous voyageurs  
 Menaient avec eux en voyage  
 Singes et chiens de bateleurs.  
 Un navire en cet équipage  
 Non loin d'Athènes fit naufrage.  
 Sans les dauphins tout eût péri.  
 Cet animal est fort ami  
 De notre espèce : en son histoire  
 Pline le dit ; il le faut croire.  
 Il sauva donc tout ce qu'il put.  
 Même un singe en cette occurrence,  
 Profitant de la ressemblance,  
 Lui pensa devoir son salut :  
 Un dauphin le prit pour un homme  
 Et sur son dos le fit asseoir  
 Si gravement qu'on eût cru voir  
 Ce chanteur que tant on renomme.  
 Le dauphin l'allait mettre à bord  
 Quand, par hasard, il lui demande :  
 « Êtes-vous d'Athènes la grande ?  
 — Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :  
 S'il vous y survient quelque affaire,  
 Employez-moi ; car mes parents  
 Y tiennent tous les premiers rangs :  
 Un mien cousin est juge maire. »  
 Le dauphin dit : « Bien grand merci.  
 Et le Pirée a part aussi  
 A l'honneur de votre présence ?  
 Vous le voyez souvent, je pense ?  
 — Tous les jours : il est mon ami ;  
 C'est une vieille connaissance. »  
 Notre magot prit, pour ce coup,  
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup  
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome,  
 Et qui, caquetant au plus dru,  
 Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête,  
Et le magot considéré,  
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré  
Du fond des eaux rien qu'une bête :  
Il l'y replonge, et va trouver  
Quelque homme afin de le sauver

---

## FABLE VIII. — L'Homme et l'Idole de bois.

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,  
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :  
Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois ;

Ce n'était que vœux et qu'offrandes,  
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole, quel qu'il fût.

N'avait eu cuisine si grasse ;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût

Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffrait :

La pitance du dieu n'en était pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,

Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers, et stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :

J'ai bien fait de changer de ton. »

FABLE IX. — **Le Geai paré des plumes du Paon.**

Un paon muait : un geai prit son plumage ;  
 Puis après se l'accommoda ;  
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,  
 Croyant être un beau personnage.  
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,  
 Berné, sifflé, moqué, joué,  
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;  
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,  
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,  
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,  
 Et que l'on nomme plagiaires.  
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :  
 Ce ne sont pas là mes affaires.

---

FABLE X. — **Le Chameau et les Bâtons flottants.**

Le premier qui vit un chameau  
 S'enfuit à cet objet nouveau ;  
 Le second approcha ; le troisième osa faire  
 Un licou pour le dromadaire.  
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :  
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier  
 S'apprivoise avec notre vue  
 Quand ce vient à la continue.  
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :  
 On avait mis des gens au guet,  
 Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,  
 Ne purent s'empêcher de dire  
 Que c'était un puissant navire.  
 Quelques moments après l'objet devint brûlot,  
 Et puis nacelle, et puis ballot,  
 Enfin bâtons flottant sur l'onde.  
 J'en sais beaucoup de par le monde  
 A qui ceci conviendrait bien :  
 De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

---

## FABLE XI. — La Grenouille et le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,  
 Qui souvent s'engeigne soi-même.  
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;  
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.  
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :  
 Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,  
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,  
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.  
 Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :  
 « Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. »

Messire rat promit soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.  
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,  
 La curiosité, le plaisir du voyage,  
 Cent raretés à voir le long du marécage :  
 Un jour il conterait à ses petits enfants.  
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants.  
 Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché :  
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.  
 La grenouille à cela trouve un très bon remède ;  
 Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère  
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,  
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée,  
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée ;  
 C'était, à son avis, un excellent morceau.  
 Déjà dans son esprit la galande le croque.  
 Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :  
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,  
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,  
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.  
 Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut, tant et si bien

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie,

Ayant, de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie  
 Peut nuire à son inventeur ;  
 Et souvent la perfidie  
 Retourne sur son auteur.



LA FABLE ANCIENNE

Elle s'intitule : *De la grenouille qui conchie la souris*. Le drame se dénoue de la même façon depuis Ésope : En voici la moralité au moyen âge :

Quiconques veut que l'on se fie  
 En li et que l'en si afie  
 Aidier doit, ou il li die  
 Qu'il n'est pas de sa partie :  
 Car qui œuvre de traison  
 Avoir en doit mal guerre don.



**De la Grenouille qui conchie la Souris.**

## FABLE XII. — Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.

Une fable avait cours parmi l'antiquité;  
 Et la raison ne m'en est pas connue.  
 Que le lecteur en tire une moralité;  
 Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux  
 Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,  
 Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,  
     Commandait que, sans plus attendre,  
     Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,  
 Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,  
     Les républiques des oiseaux;  
     La déesse aux cent bouches, dis-je,  
     Ayant mis partout la terreur  
 En publiant l'édit du nouvel empereur,  
     Les animaux, et toute espèce lige  
 De son seul appétit, crurent que cette fois  
     Il fallait subir d'autres lois.  
 On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.  
 Après divers avis, on résout, on conclut  
     D'envoyer hommage et tribut.  
     Pour l'hommage et pour la manière,  
 Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit  
     Ce que l'on voulait qui fût dit.  
     Le seul tribut les tint en peine :  
 Car que donner? il fallait de l'argent.  
     On en prit d'un prince obligeant,  
     Qui, possédant dans son domaine  
     Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.  
 Comme il fut question de porter ce tribut,  
     Le mulet et l'âne s'offrirent,  
 Assistés du cheval ainsi que du chameau.  
     Tous quatre en chemin ils se mirent  
     Avec le singe, ambassadeur nouveau.  
 La caravane enfin rencontre en un passage  
 Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.  
     « Nous nous rencontrons tout à point,  
 Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.  
     J'allais offrir mon fait à part;

Mais bien qu'il soit v'ger, tout fardeau m'embarresse.

« Obligez-moi de me faire la grâce

Que d'en porter chacun un quart :

Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;

Et j'en serai plus libre et bien plus en état

En cas que les voleurs attaquent notre bande,

Et que l'on en vienne au combat. »

Éconduire un lion rarement se pratique.

Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,

Et, malgré le héros de Jupiter issu,

Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré

Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

Où maint mouton cherchait sa vie ;

• Séjour du frais, véritable patrie

Des zéphirs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens

Il se plaignit d'être malade.

« Continuez votre ambassade,

Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,

Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :

Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire. »

On déballe ; et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignait sa joie :

« Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie

Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.

Le croit m'en appartient. » Il prit tout là-dessus ;

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers confus,

Sans oser répliquer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,

Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;

Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,

L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

## FABLE XIII. — Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.  
 Lorsque le genre humain de glands se contentait,  
 Ane, cheval et mule aux forêts habitait,  
 Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,  
 Tant de selles et tant de bâts,  
 Tant de harnais pour les combats,  
 Tant de chaises, tant de carrosses;  
 Comme aussi ne voyait-on pas  
 Tant de festins et tant de noces.

Or, un cheval eut alors différend  
 Avec un cerf plein de vitesse;

Et, ne pouvant l'attraper en courant,  
 Il eut recours à l'homme, implora son adresse.  
 L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,  
 Ne lui donna point de repos  
 Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.

Et cela fait, le cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous;  
 Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.

— Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous :  
 Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc; vous serez bien traité,  
 Et jusqu'au ventre en la litière. »

Hélas! que sert la bonne chère  
 Quand on n'a pas la liberté!

Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;  
 Mais il n'était plus temps; déjà son écurie  
 Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en trainant son lien :  
 Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,  
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien  
 Sans qui les autres ne sont rien.

---

FABLE XIV. — **Le Renard et le Buste.**

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre :  
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre ;  
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :  
Le renard, au contraire, à fond les examine,  
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit  
    Que leur fait n'est que bonne mine,  
Il leur applique un mot qu'un buste de héros  
    Lui fit dire fort à propos.  
C'était un buste creux, et plus grand que nature,  
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :  
« Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

---

## FABLE XV. — Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

La bique, allant remplir sa trainante mamelle,  
 Et paitre l'herbe nouvelle,  
 Ferma sa porte au loquet,  
 Non sans dire à son biquet :  
 « Gardez-vous, sur votre vie,  
 D'ouvrir que l'on ne vous die,  
 Pour enseigne et mot du guet :  
 « Foin du loup et de sa race ! »  
 Comme elle disait ces mots,  
 Le loup, de fortune, passe ;  
 Il les recueille à propos,  
 Et les garde en sa mémoire.  
 La bique, comme on peut croire,  
 N'avait pas vu le glouton.  
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,  
 Et, d'une voix papelarde,  
 Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »  
 Et croyant entrer tout d'un coup.  
 Le biquet soupçonneux par la fente regarde :  
 « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »  
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point  
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.  
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,  
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.  
 Où serait le biquet s'il eût ajouté foi  
 Au mot du guet que, de fortune,  
 Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;  
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

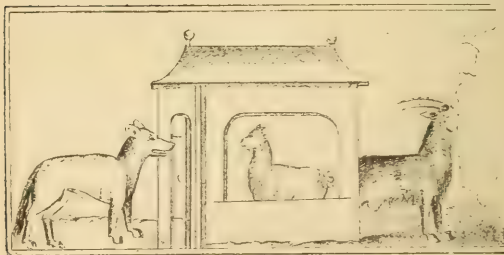
---

## LA FABLE ANCIENNE

## De la Chièvre et du Loup.

La chèvre va quérir viande  
 Pour son chevrel, et li commande  
 Et l'admoneste que du toit  
 Ne se meuve, d'où il estoit.

.....  
 En l'hostel l'a laissié enclos,  
 Comme il fust demeuré sous,  
 Sçavez vous? Ysangrin li loup  
 Hurte à l'huis, boute et appelle  
 Et change sa voix en chevrelle.  
 Ouvre l'huis, dist-il, à ta mère.  
 Non feray, dist-il, par saint père  
 Assés y pourrés appeler :  
 Bien vous connois au chevreller.



De la Chièvre et du Loup.



FABLE XVI. — Le Loup, la Mère et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire  
Un de ses compagnons qui fut encore mieux pris :  
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.  
Messer loup attendait chape-chute à la porte ;  
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,  
    Veaux de lait, agneaux et brebis,  
Régiment de dindons, enfin bonne provende.  
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.  
    Il entend un enfant crier :  
    La mère aussitôt le gourmande,  
    Le menace, s'il ne se tait,  
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,  
Remerciant les dieux d'une telle aventure,  
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,  
Lui dit : « Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.  
— Qu'est ceci ! s'écria le mangeur de moutons :  
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite  
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?

Que quelque jour ce beau marmot  
Vienne au bois cueillir la noisette... »  
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :  
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches-fières  
L'ajustent de toutes manières,  
« Que venez-vous chercher en ce lieu? » lui dit-on.  
Aussitôt il conta l'affaire.  
« Merci de moi! lui dit la mère;  
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein  
Qu'il assouvisse un jour ta faim? »  
On assomma la pauvre bête.  
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :  
Le seigneur du village à sa porte les mit;  
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :  
« Biaux chires leups, n'écoutez mie  
« Mère tenchent chen fieux qui crie. »

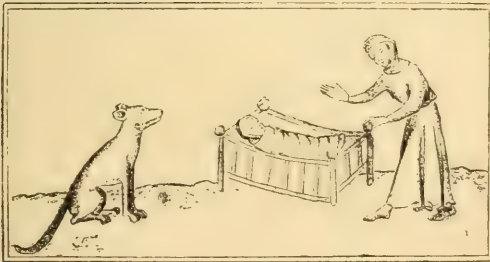
---

## LA FABLE ANCIENNE

## De la Norrice qui deceut le Loup de sa parole.

Une norrice ennuioit  
 Ses petits enfans qui crioit :  
 Si jure que il se taira  
 Ou elle au loup le getera  
 Pour mangier et pour devourer  
 Se il ne laisse à plourer.  
 Le loup qui la promesse oy  
 Com' fol mout s'en est esjoy ;  
 Car bien cuide, sans nulle faille  
 Que celle son enfant li baille ;  
 Mais li enfant tourne a repos.

.....  
 .....  
 .....



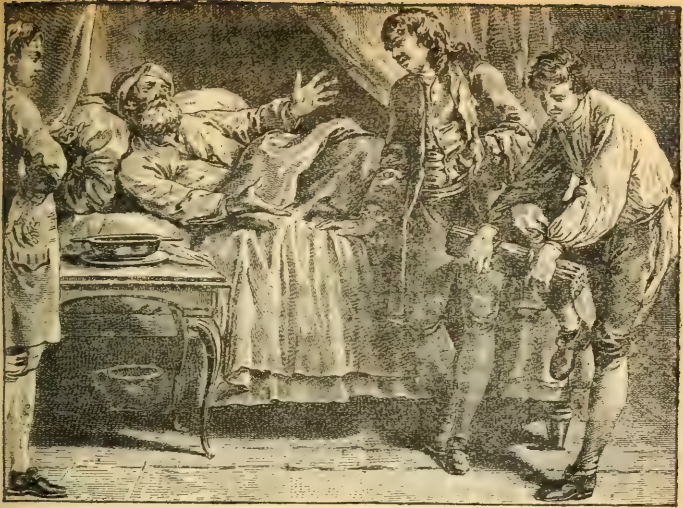
De la Norrice qui deceut le Loup de sa parole.

## FABLE XVII. — Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,  
Chacun censurait son ouvrage :  
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,  
Indignes d'un tel personnage;  
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis  
Que les appartements en étaient trop petits.  
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.  
« Plût au ciel que de vrais amis  
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

Le bon Socrate avait raison  
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.  
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :  
Rien n'est plus commun que ce nom.  
Rien n'est plus rare que la chose.

---



FABLE XVIII. — Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie  
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.  
Si j'ajoute du mien à son invention,  
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie;  
Je suis trop au-dessous de cette ambition.  
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire;  
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.  
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire  
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.  
Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :  
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),  
Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble;  
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »  
L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,  
Les rendit en disant : « Je le donne aux plus forts. »  
Un second lui succède, et se met en posture,  
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.  
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista :  
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata,

« Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre  
 Ce que ma force peut en semblable rencontre. »  
 On crut qu'il se moquait; on sourit, mais à tort :  
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.  
 « Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :  
 Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde. »  
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.  
 Enfin se sentant près de terminer ses jours,  
 « Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;  
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;  
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères  
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.  
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :  
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.  
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.  
 Le sang les avait joints; l'intérêt les sépare.  
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,  
 Dans la succession entrent en même temps;  
 On en vient au partage, on conteste, on chicane.  
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.  
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,  
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.  
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :  
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.  
 Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis et pris à part.



Dans la fable ancienne ce sont quatre taureaux très unis que le lion désassemble par ses belles paroles et mange l'un après l'autre.



## FABLE XIX. — L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.  
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme  
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :  
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,  
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot,  
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,  
     Par bénéfice d'inventaire,  
     Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :

« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »

Il tenait un moineau, dit-on.

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

Ou de la lâcher aussitôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

« Mort ou vif, lui dit-il, montre-moi ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau ;

Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.

Je vois de loin ; j'atteins de même. »

---

## NOTE SUR L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

Lessing, après avoir traité ce sujet de fable emprunté à Ésope, termine son récit par un trait bien curieux.

C'est un voisin qui dit à l'avare :

« Figure-toi que la pierre mise à la place est ton trésor, et tu ne seras pas plus pauvre. »

L'avare répond :

« Mais un autre en sera d'autant plus riche ; j'en rage quand j'y pense ! »





FABLE XX. — L'Avare qui a perdu son trésor.

L'usage seulement fait la possession.  
Je demande à ces gens de qui la passion  
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,  
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.  
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux ;  
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.  
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,  
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,  
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;  
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.  
Il avait dans la terre une somme enfouie,  
Son cœur avec, n'ayant autre déduit <sup>1</sup>  
Que d'y ruminer jour et nuit,  
Et rendre sa chevance <sup>2</sup> à lui-même sacrée.  
Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,  
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât  
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.

1. Autre plaisir.

2. Son bien.

Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,  
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.  
 Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,  
     Il se tourmente, il se déchire,  
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris.  
     « C'est mon trésor que l'on m'a pris.  
 — Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre  
     — Eh! sommes-nous en temps de guerre  
 Pour l'apporter si loin! N'eussiez-vous pas mieux fait  
 De le laisser chez vous en votre cabinet  
     Que de le changer de demeure?  
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.  
 — A toute heure, bons dieux! ne tient-il qu'à cela?  
     L'argent vient-il comme il s'en va?  
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,  
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :  
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,  
     Mettez une pierre à la place,  
     Elle vous vaudra tout autant. »

---



FABLE XXI. — L'Œil du Maître.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs  
Fut d'abord averti par eux  
Qu'il cherchât un meilleur asile.

« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :  
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;  
Ce service vous peut quelque jour être utile,  
Et vous n'en aurez point regret. »

Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.  
Il se cache en un coin, respire, et prend courage ;  
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,  
Comme l'on faisait tous les jours :

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,  
L'intendant même : et pas un d'aventure  
N'aperçut ni cor, ni ramure,  
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts

Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable  
Que, chacun retournant au travail de Cérès,  
Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;  
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue

Je crains fort pour toi sa venue ;  
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »  
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.  
 Qu'est-ce ci ? dit-il à son monde ;  
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.  
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.  
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.  
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?  
 Ne saurait-on ranger ces jous et ces colliers ? »  
 En regardant à tout il voit une autre tête  
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.  
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;  
 Chacun donne un coup à la bête.  
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.  
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas  
 Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :

« Il n'est, pour voir que l'œil du maître. »  
 Quant à moi, j'y mettrais encore l'œil de l'amant.



Cette fable ancienne s'intitulait au XIII<sup>e</sup> siècle : *Du cerf qui  
 assi du bois se cuida sauvier cheux un vilain.*





FABLE XXII. — L'Alouette et ses Petits,  
avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul: c'est un commun proverbe.  
Voici comme Ésope le mit  
En crédit :

Les alouettes font leur nid  
Dans les blés quand ils sont en herbe,  
C'est-à-dire environ le temps  
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
Monstres marins au fond de l'onde,  
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.  
Une pourtant de ces dernières.  
Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
Sans goûter le plaisir des amours printanières.  
A toute force enfin elle se résolut  
D'imiter la nature et d'être mère encore.  
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore  
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il pût.  
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée  
Se trouvât assez forte encor  
Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'alouette agitée  
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
D'être toujours au guet et faire sentinelle.

« Si le possesseur de ces champs  
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,  
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,  
Chacun de nous décampera. »

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,  
Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis  
Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre alouette de retour  
Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que l'aurore levée,  
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,  
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;  
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter ;  
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »  
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
L'alouette à l'essor <sup>1</sup>, le maître s'en vient faire  
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
Nos amis ont grand tort ; et tort qui se repose  
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents  
Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.  
« Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure.

— Non, mes enfants ; dormez en paix :  
Ne bougeons de notre demeure. »

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.  
Pour la troisième fois, le maître se souvint  
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,  
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous,  
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.  
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous  
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille  
Nous prenions dès demain chacun une faucille :

1. L'alouette ayant pris sa volée.

C'est là notre plus court; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :

« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants ! »

Et les petits, en même temps,

Voletant, se culebutant,

Délogèrent tous sans trompette.







## LIVRE CINQUIÈME

---

### FABLE I. — Le Bûcheron et Mercure.

A M. L. C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :  
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.  
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,  
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;  
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.  
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.  
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :  
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.  
Quant au principal but qu'Ésope se propose,  
J'y tombe au moins mal que je puis.  
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,  
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un point  
 Dont je ne me pique point,  
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,  
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.  
 C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.  
 Tantôt je peins en un récit  
 La sottise jointe avecque l'envie,  
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :  
 Tel est ce chétif animal  
 Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.  
 J'oppose quelquefois par une double image  
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens;  
 Les agneaux aux loups ravissants,  
 La mouche à la fourmi : faisant de cet ouvrage  
 Une ample comédie à cent actes divers,  
 Et dont la scène est l'univers.  
 Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,  
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui  
 Qui porte de sa part aux belles la parole :  
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,  
 C'est sa cognée; et la cherchant en vain.  
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.  
 Il n'avait pas des outils à revendre :  
 Sur celui-ci roulait tout son avoir.  
 Ne sachant donc où mettre son espoir,  
 Sa face était de pleurs toute baignée :  
 « O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !  
 S'écriait-il; Jupiter, rends-la-moi;  
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »  
 Sa plainte fut de l'Olympe entendue.  
 Mercure vient : « Elle n'est pas perdue,  
 Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien ?  
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »  
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,  
 Il répondit : « Je n'y demande rien. »  
 Une d'argent succède à la première;  
 Il la refuse. Enfin une de bois.  
 « Voilà, dit-il, la mienne cette fois :  
 Je suis content si j'ai cette dernière.  
 — Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :  
 Ta bonne foi sera récompensée.  
 « En ce cas là je les prendrai, dit-il.

L'histoire en est aussitôt dispersée;  
Et boquillons de perdre leur outil,  
Et de crier pour se le faire rendre.  
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.  
Son fils Mercure aux criards vient encor;  
A chacun d'eux il en montre une d'or.  
Chacun eût cru passer pour une bête  
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »  
Mercure, au lieu de donner celle-là,  
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,  
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe  
A dire faux pour attraper du bien.  
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

---

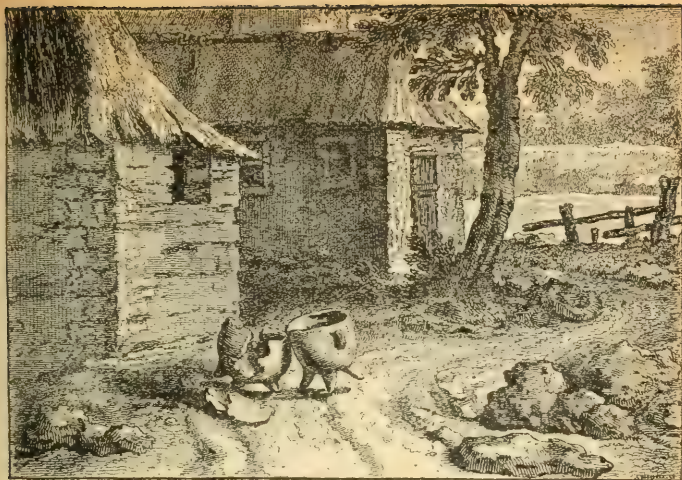
## NOTE

Rabelais a traité le sujet de la coignée et du bûcheron.

« Advint qu'il perdit sa coingnee. Qui feut bien fasché et marry, ce feut-il. Car de sa coingnee dependoit son bien et sa vie; par sa coingnee vivoit en honneur et reputation entre tous riches buscheteurs; sans coingnee mouroit de faim.....

.....





FABLE II. — Le Pot de terre et le Pot de fer.

Le pot de fer proposa  
Au pot de terre un voyage.  
Celui-ci s'en excusa,  
Disant qu'il ferait que sage <sup>1</sup>  
De garder le coin du feu :  
Car il lui fallait si peu,  
Si peu que la moindre chose  
De son débris serait cause :  
Il n'en reviendrait morceau.  
« Pour vous, dit-il, dont la peau  
Est plus dure que la mienne,  
Je ne vois rien qui vous tienne.  
— Nous vous mettrons à couvert,  
Repartit le pot de fer :  
Si quelque matière dure  
Vous menace d'aventure,  
Entre deux je passerai,  
Et du coup vous sauverai.

1. Qu'il ferait sagement.

Cette offre le persuade.

Pot de fer son camarade

Se met droit à ses côtés.

Mes gens s'en vont à trois pieds

Clopin clopant comme ils peuvent,

L'un contre l'autre jetés

Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas

Que par son compagnon il fut mis en éclats,

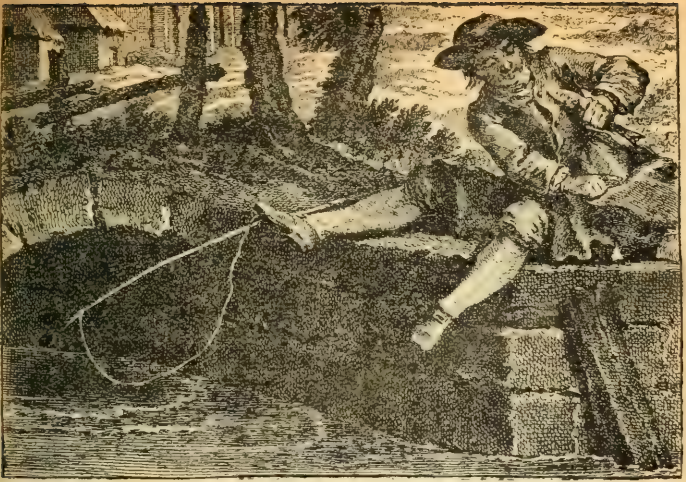
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;

Ou bien il nous faudra craindre

Le destin d'un de ces pots.

---



FABLE III. — Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie :  
Mais le lâcher en attendant,  
Je tiens pour moi que c'est folie :  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,  
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
« Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;  
Voilà commencement de chère et de festin :  
Mettons-le en notre gibecière. »

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :  
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée.  
Laissez-moi carpe devenir :  
Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan m'achètera bien cher :  
Au lieu qu'il vous en faut chercher  
Peut-être encor cent de ma taille  
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille :

— Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur,  
 Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,  
 Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,  
 Dès ce soir on vous fera frire. »

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux, tu l'auras :  
 L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.



LA FABLE ANCIENNE

**Du Pechieur Poisson prenant.**

Ci dit le compte que un vilain  
 Qui bien savoit pechier a l'ain (hameçon)  
 Avoit un petit poisson pris  
 Qui n'estoit de grand pris  
 Li poissons pour Dieu, li prie  
 Que cette fois ne le tue mie  
 . . . . .  
 Qui ce qu'il tient jette à ses piés  
 Bien en doist estre courrouciés,  
 Qui laisse ce qu'il a, cheoir,  
 Il li en doit bien mescheoir  
 Proverbe est : qui tiengue, si tiengue.

. . . . .





FABLE IV. — Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups  
Le lion qui, plein de courroux,  
Pour ne plus tomber en la peine,  
Bannit des lieux de son domaine  
Toute bête portant des cornes à son front.  
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;  
Daims et cerfs de climat changèrent :  
Chacun à s'en aller fut prompti.  
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,  
Craignit que quelque inquisiteur  
N'allât interpréter à cornes leur longueur,  
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.  
« Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :  
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;  
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,  
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :  
« Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !  
Ce sont oreilles que Dieu fit.  
— On les fera passer pour cornes,  
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.  
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons  
Iront aux Petites-Maisons. »

## FABLE V. — Le Renard ayant la queue coupée

Un vieux renard, mais des plus fins,  
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,  
 Sentant son renard d'une lieue,  
 Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,  
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;  
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,  
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),  
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :  
 « Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,  
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?  
 Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe :

Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.

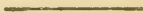
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :  
 Mais tournez-vous, de grâce ; et l'on vous répondra. »

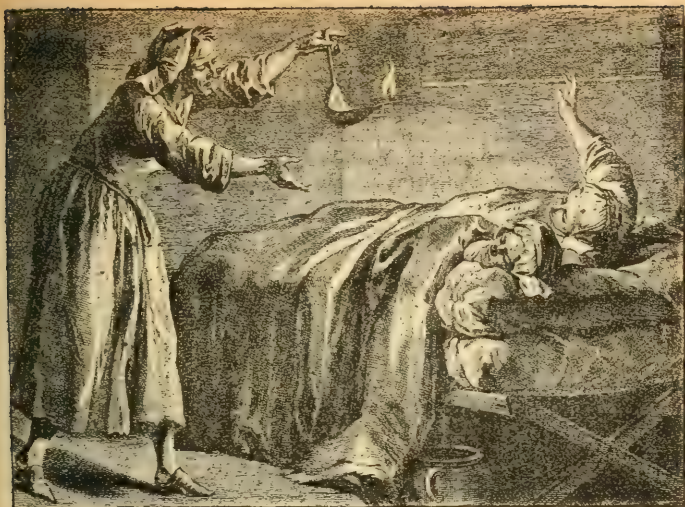
A ces mots il se fit une telle huée

Que le pauvre écourté ne put être entendu.

Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :

La mode en fut continuée.





FABLE VI. — La Vieille et les deux Servantes.

Il était une vieille ayant deux chambrières :  
Elles filaient si bien que les sœurs filandières  
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.  
La vieille n'avait point de plus pressant souci  
Que de distribuer aux servantes leur tâche.  
Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,  
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;  
Deçà, delà, vous en aurez :  
Point de cesse, point de relâche.  
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,  
Un misérable coq à point nommé chantait ;  
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,  
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,  
Allumait une lampe, et courait droit au lit  
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,  
Dormaient les deux pauvres servantes.  
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;  
Et toutes deux, très mal contentes,  
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq ! tu mourras ! »  
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :  
Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :  
Notre couple, au contraire, à peine était couché  
Que la vicille, craignant de laisser passer l'heure  
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,  
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,  
On s'enfonce encor plus avant :  
Témoin ce couple et son salaire.  
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là  
De Charybde en Scylla.

---

## FABLE VII. — Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage  
Un satyre et ses enfants  
Allaient manger leur potage  
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,  
Lui, sa femme, et maint petit :  
Ils n'avaient tapis ni housse,  
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie  
Entre un passant morfondu.  
Au brouet on le convie,  
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine  
De le semondre deux fois.  
D'abord avec son haleine  
Il se réchauffe les doigts,

Puis, sur le mets qu'on lui donne,  
Délicat, il souffle aussi.  
Le satyre s'en étonne :  
« Notre hôte ! à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;  
L'autre réchauffe ma main.  
— Vous pouvez, dit le sauvage,  
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche  
Avec vous sous le même toit !  
Arrière ceux dont la bouche  
Souffle le chaud et le froid ! »

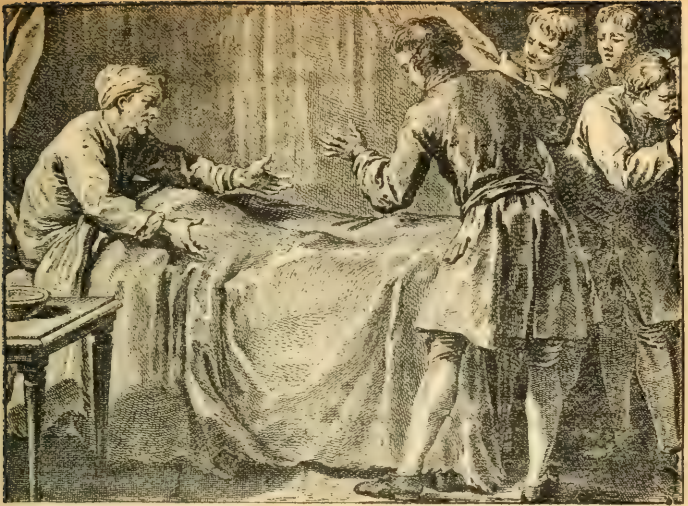
---

## FABLE VIII. — Le Cheval et le Loup.

Un certain loup, dans la saison  
 Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie  
 Et que les animaux quittent tous la maison  
 Pour s'en aller chercher leur vie,  
 Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,  
 Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.  
 Je laisse à penser quelle joie.  
 « Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !  
 Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc ;  
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.  
 Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés,  
 Se dit écolier d'Hippocrate ;  
 Qu'il connaît les vertus et les propriétés  
 De tous les simples de ces près ;  
 Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,  
 Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait  
 Ne point celer sa maladie,  
 Lui loup, gratis, le guérirait ;  
 Car le voir en cette prairie  
 Paitre ainsi sans être lié,  
 Témoignait quelque mal, selon la médecine.  
 « J'ai, dit la bête chevaline,  
 Une apostume sous le pied.  
 — Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie  
 Susceptible de tant de maux.  
 J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,  
 Et fais aussi la chirurgie. »  
 Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,  
 Afin de happer son malade.  
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade  
 Qui vous lui met en marmelade  
 Les mandibules et les dents.  
 « C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste ;  
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher :  
 Tu veux faire ici l'herboriste,  
 Et ne fus jamais que boucher. »



*Du cheval qui mata ou feri un lyon du pied derrières, tel est le titre des fables du moyen âge.*



FABLE IX. — Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents :  
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ouït :  
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repasse. »

Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
De leur montrer, avant sa mort,  
Que le travail est un trésor.

---

## FABLE X. — La Montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant  
 Jetait une clameur si haute  
 Que chacun, au bruit accourant,  
 Crut qu'elle accoucherait sans faute  
 D'une cité plus grosse que Paris :  
 Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,  
 Dont le récit est menteur  
 Et le sens est véritable,  
 Je me figure un auteur  
 Qui dit : « Je chanterai la guerre  
 Que firent les Titans au maître du tonnerre. »  
 C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?  
 Du vent.



L'apologue était jadis intitulé : *De la souris qui fist trembler une montagne*. En voici la moralité :

.....  
 Tel menace mout fort  
 De mehaigne ou de mort  
 Qui petit puent faire ;  
 Qui bien les cognoistroit  
 Leurs mos ne crainderoit  
 Une pourrie poire.





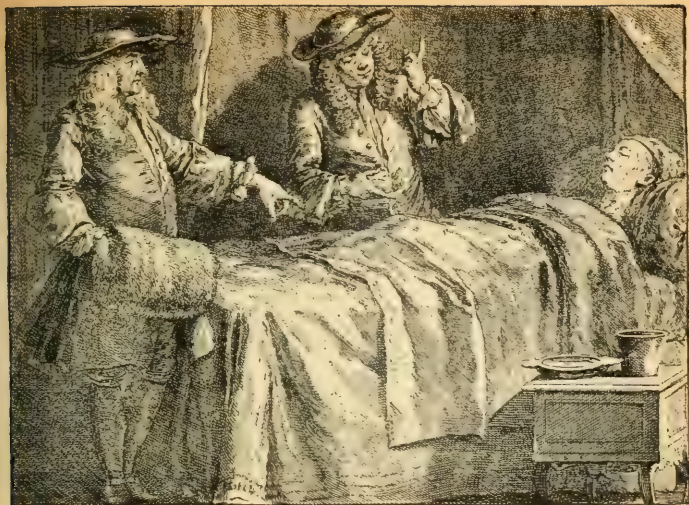
FABLE XI. — La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond  
Dormait, étendu de son long,  
Un enfant alors dans ses classes :  
Tout est aux écoliers couchette et matelas.  
Un honnête homme, en pareil cas,  
Aurait fait un saut de vingt brasses.  
Près de là tout heureusement  
La Fortune passa, l'éveilla doucement,  
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;  
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.  
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;  
Cependant c'était votre faute.  
Je vous demande, en bonne foi,  
Si cette imprudence si haute  
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.  
Pour moi, j'approuve son propos.  
Il n'arrive rien dans le monde  
Qu'il ne faille qu'elle en réponde : —  
Nous la faisons de tous écots ;  
Elle est prise à garant de toutes aventures  
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;  
On pense en être quitte en accusant son sort :  
Bref, la Fortune a toujours tort.

## NOTE

Saint-Marc-Girardin, dans une de ses savantes leçons intitulée « De la Destinée de l'Homme », dit justement que La Fontaine « aime à défendre la fortune ou plutôt qu'il aime à renvoyer aux hommes les reproches qu'ils lui font ».

---



FABLE XII. — Les Médecins.

Le médecin Tant-Pis allait voir un malade  
Que visitait aussi son confrère Tant-Mieux.  
Ce dernier espérait, quoique son camarade  
Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.  
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,  
Leur malade paya le tribut à nature,  
Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.  
Ils triomphaient encor sur cette maladie.  
L'un disait : « Il est mort; je l'avais bien prévu.  
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. »

---

## NOTE

« Cette fable des médecins est moins un apologue qu'une épigramme; comme telle, elle est même parfaite et elle figurerait très bien parmi les épigrammes de Rousseau. »

---



FABLE XIII. — La Poule aux œufs d'or

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.  
Je ne veux, pour le témoigner,  
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,  
Pondait tous les jours un œuf d'or.  
Il crut que dans son corps elle avait un trésor;  
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable  
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!  
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus  
Qui du soir au matin sont pauvres devenus  
Pour vouloir trop tôt être riches!



## NOTE

Benserade a fait sur le même sujet que « la Poule aux œufs d'or » le joli quatrain suivant :

Un homme avait une oie et c'étoit son trésor,  
Car elle lui pondoit tous les jours un œuf d'or.  
La croyant pleine d'œufs le fou s'impatiente,  
La tue, et d'un seul coup perd le fonds et la rente.

---



**FABLE XIV. — L'Ane portant des Reliques.**

Un baudet chargé de reliques  
S'imagina qu'on l'adorait :  
Dans ce penser il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :  
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit  
Une vanité si folle.  
Ce n'est pas vous, c'est l'idole  
A qui cet honneur se rend,  
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant  
C'est la robe qu'on salue.

---

FABLE XV. — **Le Cerf et la Vigne.**

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,  
Et telle qu'on en voit en de certains climats,  
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,  
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute.  
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,  
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !  
On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :  
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.  
La meute en fait curée : il lui fut inutile  
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile  
Qui les a conservés.

---

## FABLE XVI. — Le Serpent et la Lime.

On conte qu'un serpent voisin d'un horloger  
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)  
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,  
N'y rencontra pour tout potage  
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.  
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :  
« Pauvre ignorant, eh ! que prétends-tu faire ?  
Tu te prends à plus dur que toi,  
Petit serpent à tête folle :  
Plutôt que d'emporter de moi  
Seulement le quart d'une obole,  
Tu te romprais toutes les dents.  
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,  
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.  
Vous vous tourmentez vainement.  
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages  
Sur tant de beaux ouvrages ?  
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

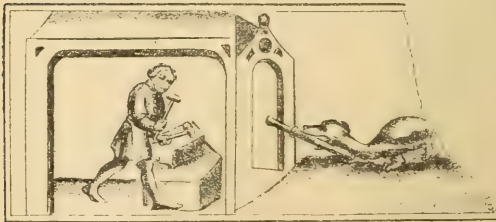
---

## LA VIEILLE FABLE

## D'un Serpent qui rungoit au dens une Lime.

Une beste que faim chassoit  
 De viande se pourchassoit  
 En la maison d'un fevre entra :  
 Cils pour mengier rien n'encontra  
 Qui li vaulsist une vessie :  
 Et dens se prent a une scie,  
 La commence fort a rungier  
 Qu'esse me vuez tu don rungier ?  
 Dist la lime, es-tu hors du san ?  
 Je ne te doubtte, ne te san :  
 Car je sui si fort et si dure  
 Que nuls fers vers a moy ne dure ;  
 Ta dent de riens ne me puet nuire.  
 Meis je puis les tiennez detruire.

. . . . .  
 Il ne fait pas bon courroucier  
 Plus grant de lui ne agoucier (exciter)  
 Mes doit l'en honorer le prince  
 Soit que il oingne ou que il pince!  
 . . . . .



D'un Serpent qui rungoit au dens une Lime.



FABLE XVII. — Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,  
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?  
Le sage Ésope dans ses fables  
Nous en donne un exemple ou deux.  
Celui qu'en ces vers je propose,  
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,  
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,  
Quand une meute s'approchant  
Oblige le premier à chercher un asile :  
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,  
Sans même en excepter Brifaut.  
Enfin il se trahit lui-même  
Par les esprits sortant de son corps échauffé.  
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,  
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême  
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,  
Dit que le lièvre est reparti.  
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.  
La perdrix le raille et lui dit :

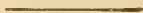
« Tu te vantais d'être si vite !  
 Qu'as-tu fais de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,  
 Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes  
 La sauront garantir à toute extrémité ;  
 Mais la pauvrete avait compté  
 Sans l'autour aux serres cruelles.



## LA FABLE ANCIENNE

Comment un moisson (moineau) ramposnoit (gourmandait)  
 un lièvre que un aigle mangeoit et un espervier pris  
 le moisson et le mangea.

. . . . .  
 . . . . .  
 Chestif, dist le moisson  
 Moulz fûs fol et bricon (sot)  
 Quant tu te laissas prendre  
 . . . . .  
 Quant s'ot dict le moisson  
 Et fixé sa raison  
 Tantost fust dévouré  
 D'un espervier ramage.  
 . . . . .  
 Peschié est et folie  
 De dire vilonie  
 A hom desconforté.  
 Tel est orhui en vie,  
 Et demain n'y est mie ;  
 Ains perdra la santé.



## FABLE XVIII. — L'Aigle et le Hibou.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,  
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,  
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.

« Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.

— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau :

Je crains en ce cas pour leur peau;

C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui ni quoi : rois et dieux, mettent, quoi qu'on leur die,

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez :

Je n'y toucherai de ma vie. »

Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien

Que chez moi la maudite Parque

N'entre point par votre moyen. »

Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;

De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,

Notre aigle aperçut d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mesure

(Je ne sais pas lequel des deux),

De petits monstres fort hideux,

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :

Croquons-les. » Le galant n'en fit pas à demi :

Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds

De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.

Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,

Ou plutôt la commune loi

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait ;

En avaient-ils le moindre trait? »

FABLE XIX. — **Le Lion s'en allant en guerre.**

Le lion dans sa tête avait une entreprise :  
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,  
Fit avertir les animaux.  
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :  
L'éléphant devait sur son dos  
Porter l'attirail nécessaire,  
Et combattre à son ordinaire ;  
L'ours, s'apprêter pour les assauts ;  
Le renard ménager de secrètes pratiques ;  
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.  
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,  
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.  
— Point du tout, dit le roi, je les veux employer :  
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.  
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;  
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »  
Le monarque prudent et sage  
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,  
Et connaît les divers talens.  
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

---



FABLE XX. — L'ours et les deux Compagnons.

Deux compagnons, pressés d'argent,  
A leur voisin fourreur vendirent  
La peau d'un ours encore vivant,  
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.  
C'était le roi des ours au compte de ces gens :  
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;  
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;  
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.  
Dindenau prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :  
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.  
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,  
Ils conviennent de prix et se mettent en quête,  
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.  
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :  
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.  
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre  
L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,  
Ayant quelque part ouï dire

Que l'ours s'acharne peu souvent

Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.

Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;

Et, de peur de supercherie,

Le tourne, le retourne, approche son museau,

Flaire aux passages de l'haleine.

« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »

A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.

L'un de nos deux marchands de son arbre descend,

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Car il t'approchait de bien près,

Te retournant avec sa serre.

— Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »



La fable ancienne est intitulée : *De deux compagnons que l'ours fist dessembler*. La morale en est cruelle :

« Gardes, ne te fies en nul homme. »

La Fontaine justement témoignait plus d'estime à l'humanité.



## FABLE XXI. — L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu  
Était craint partout à la ronde;  
Et bien qu'animal sans vertu,  
Il faisait trembler tout le monde.  
Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
Découvrit la fourbe et l'erreur :  
Martin fit alors son office.  
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
S'étonnaient de voir que Martin  
Chassât les lions au moulin.  
  
Force gens font du bruit en France  
Par qui cet apologue est rendu familier.  
Un équipage cavalier  
Fait les trois quarts de leur vaillance.

---



## LIVRE SIXIÈME

---

### FABLE I. — Le Pâtre et le Lion.

Ces fables ne sont pas ce qu'elles semblent être,  
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.  
Une morale nue apporte de l'ennui :  
Le conte fait passer le précepte avec lui.  
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;  
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.  
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit  
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.  
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;  
On ne voit point chez eux de parole perdue.  
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;  
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.  
Mais sur tous certain Grec renchérit, et se pique  
D'une élégance laconique ;  
Il renferme toujours son conte en quatre vers :  
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.  
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.  
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.  
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,  
Y cousant en chemin quelque trait seulement.  
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,  
Voulut à toute force attraper le larron.  
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ  
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.  
Avant que partir de ces lieux,  
« Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,  
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir,  
Parmi vingt veaux je veux choisir  
Le plus gras, et t'en faire offrande! »

A ces mots sort de l'ancre un lion grand et fort;  
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :  
« Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!  
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,  
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,  
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau ;  
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte! »

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :  
Passons à son imitateur.

---



FABLE II. — Le Lion et le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,  
Venant de perdre un chien de bonne race  
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,  
Vit un berger. « Enseigne-moi, de grâce,  
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;  
Que de ce pas je me fasse raison. »  
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.  
En lui payant de tribut un mouton  
Par chaque mois, j'erre dans la campagne  
Comme il me plait ; et je suis en repos. »  
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos  
Le lion sort, et vient d'un pas agile.  
Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;  
« O Jupiter, montre-moi quelque asile,  
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »

La vraie épreuve de courage  
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :  
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,  
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

---

## NOTE

Dans les premières éditions de La Fontaine, les titres des deux fables précédentes : « Le Pâtre et le Lion » et « Le Lion et le Chasseur » sont réunis, parce qu'elles ne forment en réalité qu'un même récit.

Saint-Marc-Girardin a remarqué à ce propos que La Fontaine, qui partout dans ses ouvrages aime à faire confiance à ses lecteurs de ses goûts et de son humeur, nous donne ici le secret de sa supériorité comme fabuliste. Les autres fabulistes ne font leur récit que pour amener leur leçon. La Fontaine s'intéresse d'abord au sien; il nous représente ses animaux, leurs périls, leurs joies, leurs colères, leurs peines, leurs ruses; il fait son drame et son tableau; la leçon arrive ensuite à propos, mais parfois d'une façon imprévue comme certains dénouements de Molière.

---



FABLE III. — **Phébus et Borée.**

Borée et le Soleil virent un voyageur  
Qui s'était muni par bonheur  
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,  
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :  
Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris  
Rend ceux qui sortent avertis  
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :  
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.  
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :  
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.  
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu  
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu  
Que je saurai souffler de sorte  
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,  
Que le manteau s'en aille au diable.  
L'ébattement pourrait nous en être agréable :  
Vous plait-il de l'avoir ? — Eh bien ! gageons nous deux,  
Dit Phébus, sans tant de paroles,  
A qui plus tôt aura dégarni les épaules  
Du cavalier que nous voyons.  
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »

Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage  
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,  
     Fait un vacarme de démon,  
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage  
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau,  
     Le tout au sujet d'un manteau.  
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage  
     Ne se pût engouffrer dedans.  
 Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;  
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :  
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.  
     Sitôt qu'il fut au bout du terme  
     Qu'à la gageure on avait mis,  
     Le soleil dissipe la nue,  
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,  
     Sous son balandras fait qu'il sue,  
     Le contraint de s'en dépouiller :  
 Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.



La fable ancienne est intitulée : *De la comparaison et contens du soleil et du vent de bise.*

Elle donne ce conseil :

*Si tu veuls avoir patience  
 Vaincras et sans decevance.*





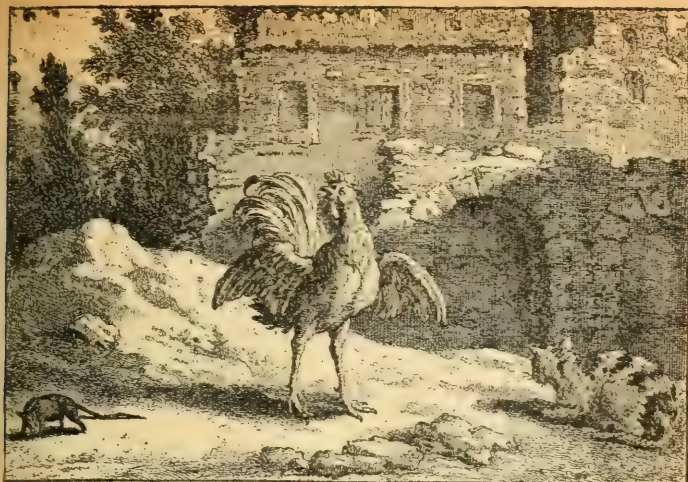
FABLE IV. — Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.  
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,  
Firent des offres, écoutèrent :  
Ce ne fut pas sans bien tourner ;  
L'un alléguait que l'héritage  
Était frayant et rude, et l'autre un autre si.  
Pendant qu'ils marchandèrent ainsi,  
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,  
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter  
Le laissât disposer de l'air,  
Lui donnât saison à sa guise,  
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,  
Enfin du sec et du mouillé,  
Aussitôt qu'il aurait baillé.  
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme  
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme  
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins  
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.  
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,  
Pleine moisson, pleine vinée.

Monsieur le receveur fut très mal partagé.  
L'an suivant, voilà tout changé :  
Il ajuste d'une autre sorte  
La tempérance des cieux.  
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;  
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.  
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;  
Il confesse son imprudence.  
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence  
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

---



FABLE V. — Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
Fut presque pris au dépourvu.  
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :

« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,  
Et trottai comme un jeune rat  
Qui cherche à se donner carrière,  
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :  
L'un doux, benin, et gracieux,  
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;  
Il a la voix perçante et rude,  
Sur la tête un morceau de chair,  
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air  
Comme pour prendre sa volée,  
La queue en panache étalée. »  
Or, c'était un cochet dont notre souriceau  
Fit à sa mère le tableau  
Comme d'un animal venu de l'Amérique.  
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,  
Faisant tel bruit et tel fracas,  
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,

En ai pris la fuite de peur,  
 Le maudissant de très bon cœur.  
 Sans lui j'aurais fait connaissance  
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :  
 Il est velouté comme nous,  
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.  
 Je le crois fort sympathisant  
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles  
 En figure aux nôtres pareilles.  
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat  
 L'autre m'a fait prendre la fuite.  
 — Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,  
 Qui, sous son minois hypocrite,  
 Contre toute ta parenté  
 D'un malin vouloir est porté.  
 L'autre animal, tout au contraire,  
 Bien éloigné de nous mal faire,  
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,  
 De juger des gens sur la mine. »



La fable ancienne *Du coc et de la souris* se termine par un semblable conseil :

N'ajouste foy a ypocrite  
 Cils les het qui est cieulx abite,  
 Aux bons font fausses envoies,  
 Par paroles belles, polies ;  
 Les piteux font comme orphelin :  
 Dessous la langue ont le velin.  
 En leur faintise se tapissent  
 Et venin en leur cuer norrissent.

## FABLE VI. — Le Renard, le Singe et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,  
 En son vivant prince de la contrée,  
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.  
 De son étui la couronne est tirée :  
 Dans une chartre un dragon la gardoit.  
 Il se trouva que, sur tous essayée,  
 A pas un d'eux elle ne convenait :  
 Plusieurs avaient la tête trop menue,  
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.  
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;  
 Et, par plaisir, la tiare essayant,  
 Il fit autour force grimaceries,  
 Tours de souplesse, mille singeries,  
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.  
 Aux animaux cela sembla si beau,  
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.  
 Le renard seul regretta son suffrage,  
 Sans toutefois montrer son sentiment.  
 Quand il eut fait son petit compliment,  
 Il dit au roi : « Je sais, sire, une cache,  
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.  
 Or tout trésor, par droit de royauté,  
 Appartient, sire, à votre majesté. »  
 Le nouveau roi bâille après la finance ;  
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.  
 C'était un piège : il y fut attrapé.  
 Le renard dit, au nom de l'assistance :  
 « Prétendrais-tu nous gouverner encore,  
 Ne sachant pas te conduire toi-même ? »  
 Il fut démis ; et l'on tomba d'accord  
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

---

## NOTE

Taine, a tracé, à propos de cette fable des animaux, un bien joli portrait du renard courtisan : « Il sait tout supporter, même le triomphe d'un imbécile. Point de colère : il fléchit à l'instant le genou et appelle le nouveau roi par ses titres ; il a même voté pour lui. Il est sans humeur comme sans honneur : lorsqu'on veut se venger on n'a pas le loisir de s'indigner. Il fait « son petit compliment » au saltimbanque qui est devenu monarque, lui représente ses droits royaux en bon sujet et en légiste exact, l'attire dans un piège, et, à l'instant, changeant de ton, le tutoie, le ravale jusqu'à la place infime d'où le pauvre hère n'eût jamais dû sortir.

---



FABLE VII. — Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,  
Et ne parlait incessamment  
Que de sa mère la jument,  
Dont il contait mainte prouesse.

Elle avait fait ceci ; puis avait été là.  
Son fils prétendait pour cela  
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin.  
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :  
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon  
Qu'à mettre un sot à la raison,  
Toujours serait-ce à juste cause  
Qu'on le dit bon à quelque chose.

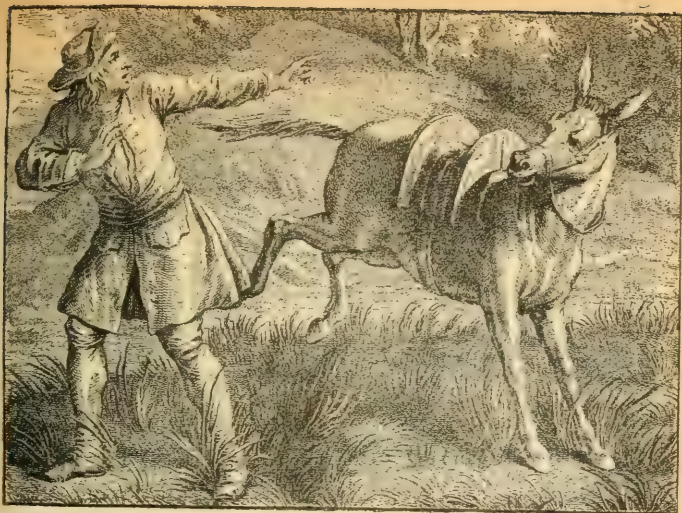
---

## NOTE

Le sujet est vieux comme les fabulistes et a été traité par Ésope qui l'avait emprunté à Plutarque.

C'est l'histoire de la vanité humaine; éternel sujet de moquerie pour les moralistes et les auteurs comiques.

---



FABLE VIII. — Le Vieillard et l'Âne.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant

Un pré plein d'herbe et fleurissant :

Il y lâche sa bête, et le grison se rue

Au travers de l'herbe menue,

Se vautrant, grattant, et frottant,

Gambadant, chantant, et broutant,

Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur l'entrefaite.

« Fuyons, dit alors le vieillard.

— Pourquoi? répondit le paillard;

M<sup>3</sup> fera-t-on porter double bât, double charge?

— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.

— Eh! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?

Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :

Je vous le dis en bon français. »



## NOTE

Chamfort a fait sur ce vers :

*Notre ennemi, c'est notre maître.*

une remarque bien curieuse.

• On ne cesse de s'étonner, dit-il, de trouver un pareil vers dans La Fontaine, lui qui dit ailleurs :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,  
Les Dieux, sa maîtresse et son roi ;

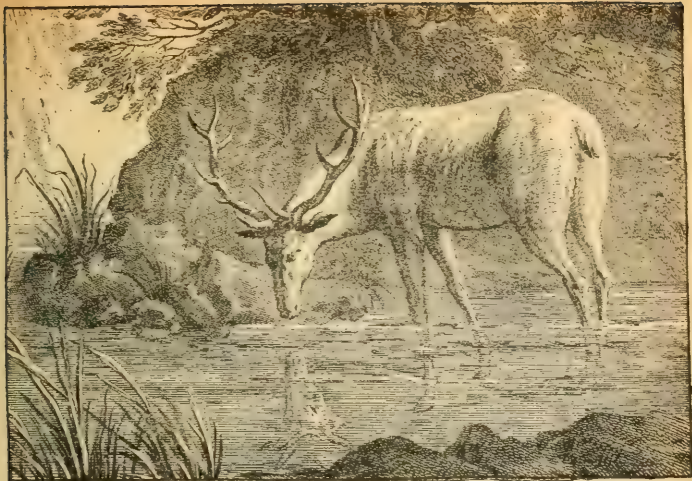
lui qui a dit dans une fable :

Je devais par la royauté  
Avoir commencé mon ouvrage.

On ne lui passerait pas maintenant un vers tel que celui-là, et on ne voit pas pourtant qu'on le lui ait reproché sous Louis XIV.

Les écrivains de nos jours, qu'on a le plus accusés d'audace, n'ont pas poussé la hardiesse aussi loin... •

---



FABLE IX. — Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine  
Un cerf se mirant autrefois,  
Louait la beauté de son bois,  
Et ne pouvait qu'avecque peine  
Souffrir ses jambes de fuseaux,  
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.  
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête !  
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :  
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;  
Mes pieds ne me font point d'honneur. »  
Tout en parlant de la sorte,  
Un limier le fait partir.  
Il tâche à se garantir ;  
Dans les forêts il s'emporte :  
Son bois, dommageable ornement,  
L'arrêtant à chaque moment,  
Nuit à l'office que lui rendent  
Ses pieds, de qu'il ses jours dépendent.  
Il se dédit alors, et maudit les présens  
Que le ciel lui fait tous les ans.  
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;  
Et le beau souvent nous détruit.  
Ce cerf blâme ces pieds qui le rendent agile ;  
Il estime un bois qui lui nuit.

## LA FABLE ANCIENNE

Du Cerf qui prisoit ses cornes et desprisoit  
ses jambes.

Lez une grant fontaine  
Sus gravier, clere et saine,  
S'est un cerf arrêté.  
En l'yave se mira,  
Ses cornes esgarda  
Où moult ot de biauté.

.....  
Les jambes a véues,  
Grœlles, longues, ossues,  
Si les prist a blamer.  
Mon corps, fait-il, est grant  
Et charneus et pesant  
Si n'el pourront porter.  
Les vénéurs le virent  
Qui forment l'assailirent  
Et il se prist à fouir.

.....  
En un bois est entré :  
Mal l'en est encontré :  
Si vous dirai coment.  
Ses cornes l'arrestèrent  
Aux branches où hurtèrent.  
Si le pristrent la gent.

Les jambes mesprisoit  
Et petit les amoit  
Dont bien eust reconfort.  
Ses cornes trop amoit  
Et looit et prisoit :  
Pour ce ot il la mort.

.....

---

## FABLE X. — Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :  
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger :  
Ma commère, il vous faut purger  
Avec quatre grains d'ellébore.  
— Sage ou non, je parie encore. »  
Ainsi fut fait, et de tous deux  
On mit près du but les enjeux.  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,  
Il s'éloigne des chiens. les renvoie aux calendes,  
Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
Pour dormir, et pour écouter  
D'où vient le vent, il laisse la tortue  
Aller son train de sénateur.  
Elle part, elle s'évertue;  
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageure à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose;  
Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit  
Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?  
De quoi vous sert votre vitesse?  
Moi l'emporter? et que serait-ce  
Si vous portiez une maison? »

## FABLE XI. — L'Ane et ses maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin  
 De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.  
 « Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,  
 Je suis plus matineux encore.  
 Et pourquoi? pour porter des herbes au marché!  
 Belle nécessité d'interrompre mon somme! »  
 Le Sort, de sa plainte touché,  
 Lui donne un autre maître; et l'animal de somme  
 Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.  
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur  
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.  
 « J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur :  
 Encor, quand il tournait la tête,  
 J'attrapais, s'il m'en souvient bien,  
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :  
 Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,  
 C'est de coups. » Il obtint changement de fortune;  
 Et sur l'état d'un charbonnier  
 Il fut couché tout le dernier.  
 Autre plainte. « Quoi donc! dit le Sort en colère,  
 Ce baudet-ci m'occupe autant  
 Que cent monarques pourraient faire!  
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content?  
 N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :  
 Notre condition jamais ne nous contente;  
 La pire est toujours la présente.  
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.  
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,  
 Nous lui rompons encore la tête.

---

FABLE XII. — **Le Soleil et les Grenouilles.**

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse  
Noyait son souci dans les pots.  
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots  
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois  
De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,  
Se plaindre de leur destinée  
Les citoyennes des étangs.

« Que ferons-nous s'il lui vient des enfants ?

Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine

Se peut souffrir ; une demi-douzaine

Mettra la mer à sec et tous ses habitants.

Adieu jons et marais : notre race est détruite ;

Bientôt on la verra réduite

A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,

Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.



## LA FABLE ANCIENNE

Elle conte « comment une femme se maria à un larron ».

Un larron fame prist  
Qui moult grant noces fist.

.....  
J'ai jadis ouï conter  
Que Dieux voulut marier  
Le soieil a la lune.  
Moult deplut à la gent.  
Chascun en fot dolent.

.....  
Quant marié sera  
Soleil engendrera  
Plus bel : bien le savez.  
Adonqs quand il luira  
Tres tout embrasera.

.....  
Il n'a cy qu'un larron  
Et tant le redouton  
Que ne savons que faire.  
Quand marié sera  
Enfants engendrera  
Qui seront députaire (de vilaine façon).

.....  
L'on doit moult redouter  
Et fuir et eschiver (éviter)  
Multepli de mauvés.



D'une femme qui se maria à un Larron



FABLE XIII. — Le Villageois et le Serpent.

Ésope conte qu'un manant,  
Charitable autant que peu sage,  
Un jour d'hiver se promenant  
A l'entour de son héritage  
Aperçut un serpent sur la neige étendu,  
'Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,  
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.  
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,  
Et, sans considérer quel sera le loyer  
D'une action de ce mérite,  
Il l'étend le long du foyer,  
Le réchauffe, le ressuscite.  
L'animal engourdi sent à peine le chaud,  
Que l'âme lui revient avecque la colère.  
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;  
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut  
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.  
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!  
Tu mourras. » A ces mots, plein d'un juste courroux,  
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;

Il fait trois serpents de deux coups,  
 Un tronçon, la queue et la tête.  
 L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;  
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :  
 Mai envers qui? c'est là le point.  
 Quant aux ingrats, il n'en est point  
 Qui ne meure enfin misérable.



FABLE ANCIENNE

**Du Villain qui heberja le Serpent.**

En hyver quant la gelée prent  
 Un villain trouva un serpent,  
 De froidure ainsi come morte  
 Le villain le prend et l'emporte

.....

Mais le serpent réchauffé mord son hôte bienfaiteur.

Ainsi rendent les mauvais tuit  
 Mal pour bien et paine pour fruit

.....



**Du Villain qui heberja le Serpent.**

## FABLE XIV. — Le Lion malade et le Renard.

De par le roi des animaux,  
Qui dans son antre était malade,  
Fut fait savoir à ses vassaux  
Que chaque espèce en ambassade  
Envoyât gens le visiter ;  
Sous promesse de bien traiter  
Les députés, eux et leur suite,  
Foi de lion, très bien écrite :  
Bon passe-port contre la dent,  
Contre la griffe tout autant.  
L'édit du prince s'exécute :  
De chaque espèce on lui députe.  
Les renards gardant la maison.  
Un d'eux en dit cette raison :

« Les pas empreints sur la poussière  
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,  
Tous, sans exception, regardent sa tanière,  
Pas un ne marque de retour,  
Cela nous met en méfiance.  
Que sa majesté nous dispense :  
Grand merci de son passe-port.  
Je le crois bon : mais dans cet antre  
Je vois fort bien comme l'on entre  
Et ne voit pas comme on en s'ort. »

---

## FABLE XV. — L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

Les injustices des pervers  
Servent souvent d'excuse aux nôtres.  
Telle est la loi de l'univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.  
Le fantôme brillant attire une alouette :  
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,  
Descend des airs, fond et se jette  
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.  
Elle avait évité la perfide machine,  
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,  
Elle sent son ongle maline.  
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,  
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :  
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage :  
Je ne t'ai jamais fait de mal. »  
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal  
T'en avait-il fait davantage ? »

---

## LA FABLE ANCIENNE

## L'Esprevier et le Coulon

Un esprevier en l'air voloit,  
 Et prendre sa proie vouloit  
 Encontre un jeune pigeon :  
 Dieu aie! Or ne vi-je on (jamais)  
 Que eusse se bonne aventure;  
 Je voy bien Diex a de moi cure  
 Si ait de toute autre beste  
 De cestui veuil faire ma feste  
 Le pijounet qui juenes ere (était)  
 Passa la doctrine sa mère  
 Car il s'en estoit envolé  
 En lieu del voiles acolé  
 L'esprevier tantost l'abati  
 En tant disoit : je te chasti  
 Le pigeon ot mout grant péeur  
 Quant vit son dévoréur.

.....

L'épervier n'en a point pitié, mais il est pris à son tour et mis en cage :

Le sage parlant nous ottroie  
 Que le predeur deviendra proie.



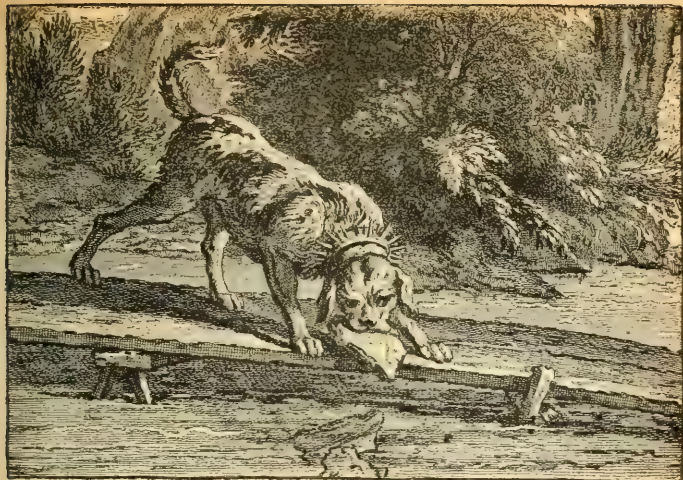
De l'Esprevier et du Coulon.

## FABLE XVI. — Le Cheval et l'Âne

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :  
Si ton voisin vient à mourir,  
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,  
Celui-ci ne portant que son simple harnois,  
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe  
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;  
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.  
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :  
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »  
Le cheval refusa, fit une pétarade ;  
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,  
Et reconnut qu'il avait tort.  
Du baudet en cette aventure  
On lui fit porter la voiture,  
Et la peau par-dessus encore.

---



**TABLE XVII. — Le Chien qui lâche sa proie  
pour l'ombre.**

Chacun se trompe ici-bas :  
On voit courir après l'ombre  
Tant de fous qu'on n'en sait pas,  
La plupart du temps, le nombre.  
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée  
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :  
La rivière devint tout d'un coup agitée ;  
A toute peine il regagna les bords,  
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.



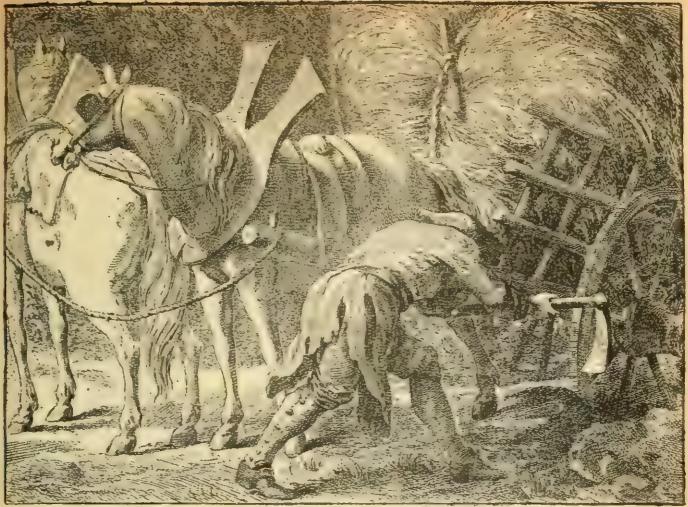
## LA FABLE ANCIENNE

**Du Chien qui passoit l'eau et tenoit une pièce  
de Fourmage.**

Un chien passoit un yave a nou (l'eau à la nage)  
 En sa gueule un fromage mou;  
 Autres dient que ce yere chars (de la viande) :  
 De ce n'avoit esté eschars (chiche);  
 Au fond si en regarda l'ombre  
 Et convoitise qui l'encombe  
 Li dit que c'est autre fromage;  
 Lors ne fist pas-le chien que sage :  
 La gueule ouvri pour l'autre aberdre (saisir)  
 Qui tout convoite doit tout perdre.  
 Le sien laissa pour niant (rien) prendre.

.....  
 Qui fait deus choses tout ensemble  
 Très bien ne les fait, ce me semble.

**Du Chien qui passoit l'eau et tenoit une pièce  
de Fourmage.**



FABLE XVIII. — Le Chartier embourbé.

Le phaéton d'une voiture à foin  
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin  
De tout humain secours : c'était à la campagne,  
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne  
Appelé Quimper-Corentin.

On sait assez que le Destin  
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.

Dieu nous préserve du voyage !  
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,  
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,  
Pestant en sa fureur extrême,  
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
Contre son char, contre lui-même.

Il invoque à la fin le dieu dont les travaux  
Sont si célèbres dans le monde :

« Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos  
A porté la machine ronde,  
Ton bras peut me tirer d'ici. »

Sa prière étant faite, il entend dans la nue  
Une voix qui lui parle ainsi :

« Hercule veut qu'on se remue ;  
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
L'achoppement qui te retient ;  
Ote d'autour de chaque roue  
Ce malheureux mortier, cette maudite boue  
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;  
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;  
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? — Oui, dit l'homme.  
— Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.  
— Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!  
Hercule en soit loué! » Lors la voix : « Tu vois comme  
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera. »

---



FABLE XIX. — Le Charlatan

Le monde n'a jamais manqué de charlatans •

Cette science, de tout temps,  
Fut en professeurs très fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,  
Et l'autre affiche par la ville  
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être  
En éloquence si grand maître,  
Qu'il rendrait disert un badaud,  
Un manant, un rustre, un lourdaud :

« Oui, messieurs, un lourdeau, un animal, un âne :  
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,  
Je le rendrai maître passé,  
Et veux qu'il porte la soutane. »

Le prince sut la chose; il manda le rhéteur :

« J'ai, dit-il, en mon écurie,  
Un fort beau roussin d'Arcadie;  
J'en voudrais faire un orateur.

— Sire, vous pouvez tout, » reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devait au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs ;

Sinon il consentait d'être en place publique  
Guindé la hart au col, étranglé court et net,

Ayant au dos sa rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance .

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ;

Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servit à certains Cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : « Avant l'affaire,

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants, bien mangeants :

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

---

## FABLE XX. — La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,  
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,  
     On la fit déloger des cieux.  
     Chez l'animal qu'on appelle homme  
     On la reçut à bras ouverts,  
     Elle et Que-si-que-non son frère,  
     Avecque Tien-et-mien son père.  
 Elle nous fit l'honneur en ce bas univers  
     De préférer notre hémisphère  
 A celui des mortels qui nous sont opposés,  
     Gens grossiers, peu civilisés,  
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,  
     De la Discorde n'ont que faire.  
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin  
     Demandait qu'elle fût présente,  
     La Renommée avais le soin  
     De l'avertir; et l'autre, diligente,  
 Courait vite aux débats, et prévenait la Paix;  
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre,  
 La Renommée enfin commença de se plaindre  
     Que l'on ne lui trouvait jamais  
     De demeure fixe et certaine;  
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :  
     fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,  
 Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles  
     L'envoyer à jour arrêté.  
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,  
     On y trouva difficulté.  
     L'auberge enfin de l'hyménée  
     Lui fut pour maison assinée.

---

## FABLE XXI. — La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :  
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.  
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;

Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande : on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne ;

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note en pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ces côtés sa femme

Lui criait : « Attends-moi, je te suis ; et mon âme,

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage .

Il laissa le torrent couler.

A la fin pour la consoler :

« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'à besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut. »

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe ;

L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,  
 Ont aussi leur tour à la fin :  
 On se plonge soir et matin  
 Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;  
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle  
 « Où donc est le jeune mari  
 Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

## ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :  
 Les longs ouvrages me font peur.  
 Loin d'épuiser une matière,  
 On n'en doit prendre que la fleur  
 Il s'en va temps que je reprenne  
 Un peu de forces et d'haleine  
 Pour fournir à d'autres projets.  
 Amour, ce tyran de ma vie,  
 Veut que je change de sujets :  
 Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez -  
 A peindre ses malheurs et ses félicités :  
 J'y consens; peut-être ma veine  
 En sa faveur s'échauffera.  
 Heureux si ce travail est la dernière peine  
 Que son époux me causera!



# LIVRE SEPTIEME

---

## AVERTISSEMENT

PUBLIÉ PAR LA FONTAINE EN TÊTE DE LA TROISIÈME ET DE LA QUATRIÈME PARTIE DE SES FABLES <sup>1</sup>.

Voici un second recueil de fables que je présente au public, J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenaient bien mieux aux inventions d'Esopé qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient

1. Les six premiers livres, publiés en 1668 et 1669, formaient deux parties. La troisième et la quatrième partie, publiées en 1678 et 1679, comprennent cinq livres.

fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable

---

## A Madame de Montespan.

L'Apologue est un don qui vient des immortels ;  
 Ou, si c'est un présent des hommes,  
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels :  
 Nous devons, tous tant que nous sommes,  
 Ériger en divinité  
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.  
 C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,  
 Ou plutôt il la tient captive,  
 Nous attachant à des récits  
 Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.  
 O vous qui l'imitiez, Olympe, si ma muse  
 A quelquefois pris place à la table des dieux,  
 Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;  
 Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !  
 Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,  
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :  
 Tout auteur qui voudra vivre encore après lui  
 Doit s'acquérir votre suffrage.  
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :  
 Il n'est beauté dans nos écrits  
 Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.  
 Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces !  
 Paroles et regards, tout est charme dans vous.  
 Ma muse, en un sujet si doux,  
 Voudrait s'étendre davantage :  
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;  
 Et d'un plus grand maître que moi  
 Votre louange est le partage.  
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage  
 Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;  
 Protégez désormais le livre favori  
 Par qui j'ose espérer une seconde vie :  
 Sous vos seuls auspices ces vers  
 Seront jugés, malgré l'envie,  
 Dignes des yeux de l'univers

Je ne mérite pas une faveur si grande ;

La fable en son nom la demande :

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.

S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,

Je croirai lui devoir un temple pour salaire :

Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.





FABLE I. — Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitait leur envie ;  
Ni loups ni renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie ;  
Les tourterelles se fuyaient :  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,  
Je crois que le ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune.  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements.

Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait? nulle offense;  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;  
Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
Que le plus coupable périsse.

— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.  
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,  
Est-ce un péché! Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,  
En les croquant, beaucoup d'honneur;  
Et quant au berger l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire. »

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir  
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses :  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins,  
Au dire de chacun étaient de petits saints.  
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,  
Quelque diable aussi me poussant;  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »  
A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!  
Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

## FABLE II. — Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,  
 Dès demain je chercherai femme;  
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,  
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,  
 Assemblent l'un et l'autre point,  
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.  
 J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent :  
 Cependant des humains presque les quatre parts  
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards;  
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.  
 J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,  
 Ne put trouver d'autre parti  
 Que de renvoyer son épouse,  
 Querelleuse, avare et jalouse.  
 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :  
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt;  
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.  
 Les valets enrageaient; l'époux était à bout :  
 « Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,  
 Monsieur court, monsieur se repose. »  
 Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,  
 Lassé d'entendre un tel lutin,  
 Vous la renvoie à la campagne  
 Chez ses parens. La voilà donc compagne  
 De certaines Philis qui gardent les dindons,  
 Avec les gardeurs de cochons.  
 Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,  
 Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait!  
 Comment passiez-vous votre vie?  
 L'innocence des champs est-elle votre fait!  
 — Assez, dit-elle : mais ma peine  
 Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :  
 Ils n'ont des troupeaux nul souci.  
 Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine  
 De tous ces gens si peu soigneux.  
 — Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure,  
 Si votre esprit est si hargneux  
 Que le monde qui ne demeure  
 Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir  
 Est déjà lassé de vous voir,

Que feront des valets qui, toute la journée,  
Vous verront contre eux déchainée ?  
Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?  
Retournez au village : adieu. Si de ma vie  
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,  
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,  
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés ! •

---

FABLE III. — Le Rat qui s'est retiré  
du monde.

Les Levantins en leur légende  
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,  
Dans un fromage de Hollande  
Se retira loin du tracas.  
La solitude était profonde,  
S'étendant partout à la ronde.  
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.  
Il fit tant, de pieds et de dents,  
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage  
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?  
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens  
A ceux qui font vœu d'être siens.  
Un jour, au dévot personnage  
Des députés du peuple rat  
S'en vinrent demander quelque aumône légère ;  
Ils allaient en terre étrangère  
Chercher quelque secours contre le peuple chat :  
Ratopolis était bloquée :  
On les avait contraints de partir sans argent,  
Attendu l'état indigent  
De la république attaquée.  
Ils demandaient fort peu, certains que le secours  
Seraît prêt dans quatre ou cinq jours.  
« Mes amis, dit le solitaire,  
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :  
En quoi peut un pauvre reclus  
Vous assister ? que peut-il faire  
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?  
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »  
Ayant parlé de cette sorte,  
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,  
Par ce rat si peu secourable ?  
Un moine ? Non, mais un dervis :  
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

---

## FABLE IV. — Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où  
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :  
 Il côtoyait une rivière.  
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;  
 Ma commère la carpe y faisait mille tours  
 Avec le brochet son compère.  
 Le héron en eût fait aisément son profit :  
 Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre,  
 Mais il crut mieux faire d'attendre  
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :  
 Il vivait de régime et mangeait à ses heures.  
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,  
 S'approchant du bord, vit sur l'eau  
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,  
 Et montrait un goût dédaigneux  
 Comme le rat du bon Horace.  
 « Moi, des tanches ! dit-il ; moi héron, que je fasse  
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ! »  
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
 « Du goujon ! c'est bien là le diner d'un héron !  
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »  
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon  
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise  
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :  
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;  
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.  
 Gardez-vous de rien dédaigner,  
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.  
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;  
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

---

## FABLE V. — La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,  
 Prétendait trouver un mari  
 Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,  
 Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.  
 Cette fille voulait aussi  
 Qu'il eût du bien, de la naissance,  
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?  
 Le destin se montra soigneux de la pourvoir :  
 Il vint des partis d'importance.  
 La belle les trouva trop chétifs de moitié :  
 « Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense,  
 A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :  
 Voyez un peu la belle espèce ! »  
 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;  
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;  
 C'était ceci, c'était cela :  
 C'était tout, car les précieuses  
 Font dessus tout les dédaigneuses.  
 Après les bons partis, les médiocres gens  
 Vinrent se mettre sur les rangs.  
 Elle de se moquer. « Ah ! vraiment, je suis bonne  
 De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis  
 Fort en peine de ma personne :  
 Grâce à Dieu, je passe les nuits  
 Sans chagrin, quoique en solitude. »  
 La belle se sut grè de tous ces sentiments.  
 L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.  
 Un an se passe, et deux, avec inquiétude :  
 Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour  
 Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;  
 Puis ses traits choquer et déplaire ;  
 Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire  
 Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.  
 Les ruines d'une maison  
 Se peuvent réparer : que n'est cet avantage  
 Pour les ruines du visage !  
 Sa préciosité changea lors de langage.  
 Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »  
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi :

Le désir peut loger chez une précieuse.  
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,  
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse.  
De rencontrer un malotru.

---

## FABLE VI. — Les Souhaits.

Il est au Mogol des follets  
 Qui font office de valets,  
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,  
 Et quelquefois du jardinage.  
 Si vous touchez à leur ouvrage,  
 Vous gêtez tout. Un d'eux, près du Gange autrefois,  
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.  
 Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,  
 Aimait le maître et la maîtresse,  
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,  
 Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !  
 Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,  
 Comblait ses hôtes de plaisirs.  
 Pour plus de marques de son zèle,  
 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,  
 Nonobstant la légèreté  
 A ses pareils si naturelle ;  
 Mais ses confrères les esprits  
 Firent tant que le chef de cette république,  
 Par caprice ou par politique,  
 Le changea bientôt de logis.  
 Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège  
 Prendre le soin d'une maison  
 En tout temps couverte de neige :  
 Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.  
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :  
 « On m'oblige de vous quitter ;  
 Je ne sais pas pour quelles fautes :  
 Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter  
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine ;  
 Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis  
 Rendre trois souhaits accomplis ;  
 Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine  
 Etrange et nouvelle aux humains.  
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;  
 Et l'abondance à pleines mains  
 Verse en leurs coffres la finance,  
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :  
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?

Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut  
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.

Les voleurs contre eux complotèrent ;

Les grands seigneurs leur empruntèrent :

Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune.

« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,

Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,

Mère du bon esprit, compagne du repos,

O Médiocrité, reviens vite ! » A ces mots

La médiocrité revient. On lui fait place :

Avec elle ils rentrent en grâce,

Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

Qu'ils étaient, et que sont tous ceux

Qui souhaitent toujours et perdent en chimères

Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.

Le follet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse,

Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,

Ils demandèrent la sagesse :

C'est un trésor qui n'embarrasse point.

---

## FABLE VIII. — La cour du Lion.

sa majesté lionne un jour voulut connaître  
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.

Il manda donc par députés  
Ses vassaux de toute nature,  
Envoyant de tous les côtés  
Une circulaire écriture  
Avec son sceau. L'écrit portait  
Qu'un mois durant le roi tiendrait  
Cours plénière, dont l'ouverture  
Devait être un fort grand festin,  
Suivi des tours de Fagotin.  
Par ce trait de magnificence

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta  
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :

Il se fût bien passé de faire cette mine ;

Sa grimace déplut : le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire le dégouté.

Le singe approuva fort cette sévérité ;

Et flatteur excessif, il loua la colère

Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :

Il n'était ambre, il n'était fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

Ce monseigneur du lion-là

Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche : « Or ça, lui dit le sire,

Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser. »

L'autre aussitôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire

Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

## FABLE VIII. — Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émute.  
 Certain sujet fit naitre la dispute  
 Chez les oiseaux ; non ceux que le Printemps  
 Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,  
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,  
 Font que Vénus est en nous réveillée,  
 Ni ceux encor que la mère d'Amour  
 Met à son char ; mais le peuple vautour,  
 Au bec retors, à la tranchante serre,  
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.  
 Il plut du sang : je n'exagère point.  
 Si je voulais conter de point en point  
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.  
 Maint chef périt, mains héros expira ;  
 Et sur son roc Prométhée espéra  
 De voir bientôt une fin à sa peine.  
 C'était plaisir d'observer leurs efforts ;  
 C'était pitié de voir tomber les morts.  
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,  
 Tout s'employa. Les deux troupes, éprises  
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens  
 De peupler l'air que respirent les ombres ;  
 Tout élément rempli de citoyens  
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.  
 Cette fureur mit la compassion  
 Dans les esprits d'une autre nation  
 Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.  
 Elle employa sa médiation  
 Pour accorder une telle querelle :  
 Ambassadeurs par le peuple pigeon  
 Furent choisis, et si bien travaillèrent  
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent  
 Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.  
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race  
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.  
 La gent maudite aussitôt poursuivit  
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,  
 En dépepla les bourgades, les champs.

Peu de prudence eurent les pauvres gens  
D'accommoder un peuple si sauvage.

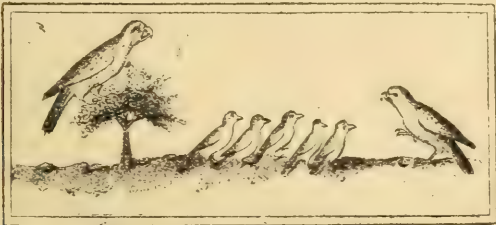
Tenez toujours divisés les méchants :  
La sûreté du reste de la terre  
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,  
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.  
Ceci soit dit en passant : je me tais.

LA FABLE ANCIENNE

Des Coulons et de l'Escoufle (l'épervier)

.....  
Qui veut son fait saignement fere  
A que fin il en pourra traire  
Doit regarder et a quel chiet  
Mieux vaut souffrir un pou de griet  
Que pourchassier a puis avoir

.....  
Il est sens, de deux maux eslire  
Le moins nuisant et non le pire.  
.....



Des Coulons et de l'Escoufle.

## FABLE IX. — Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Une mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire ;

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et, partout importuns, devraient être chassés.



## LA FABLE ANCIENNE

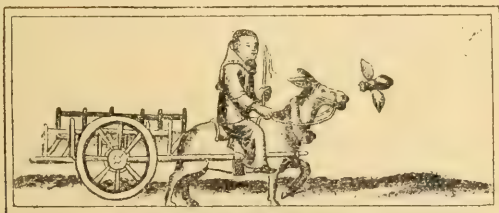
## D'un Muletier et d'une Mule.

Un muletier sa mule avoit,  
 O quoy son char mener devoit.  
 La mule hastive n'estoit point  
 La mouche qui volentiers point;  
 Li dit : Hay ! paresseuse beste !  
 Vas plustot, cours et si te heste !  
 Ou je te poindray ja encores  
 Plustot assés que ne fis ores,  
 Au plus vif et au plus profond :  
 Diables aller ainsi te font.  
 La mule dit : Mouche es-tu folle ?  
 Guides-tu que ta grant parole  
 M'esbaïsse, ne m'espouvante ?

.....  
 .....

Mains couars souvent ainsi font.  
 S'ils menacent les plus hardis,  
 C'est par paroles et par dis ;  
 La feble le fort remenace  
 Quant il en voit ne lieu ne place.  
 La parole qui est venteuse  
 Pour ce ne doit estre douteuse.  
 Le fait plus muet que la parole,  
 Par le parler tantost s'envole.

.....



D'un Muletier et d'une Mule.

## FABLE X. --- La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait  
 Bien posé sur un coussinet,  
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,  
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
 Cotillon simple et souliers plats.  
 Notre laitière ainsi troussée  
 Comptait déjà dans sa pensée  
 Tout le prix de son lait; en employait l'argent;  
 Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée :  
 La chose allait à bien par son soin diligent  
 « Il m'est, disait-elle, facile  
 D'élever des poulets autour de ma maison;  
 Le renard sera bien habile  
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;  
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :  
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »  
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :  
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.  
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri  
 Sa fortune ainsi répandue,  
 Va s'excuser à son mari,  
 En grand danger d'être battue.  
 Le récit en farce en fut fait;  
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?  
 Qui ne fait châteaux en Espagne?  
 Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,  
 Autant les sages que les fous.  
 Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux;  
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;  
 Tout le bien du monde est à nous,  
 Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;  
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;  
    On m'élit roi, mon peuple m'aime;  
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :  
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même?  
    Je suis gros Jean comme devant.

---

## FABLE XI. — Le Curé et le Mort.

Un mort s'en allait tristement  
 S'emparer de son dernier gîte ;  
 Un curé s'en allait gaiement  
 Enterrer ce mort au plus vite.  
 Notre défunt était-en carrosse porté,  
 Bien et dûment empaqueté,  
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,  
 Robe d'hiver, robe d'été,  
 Que les morts ne dépouillent guère.  
 Le pasteur était à côté,  
 Et récitait, à l'ordinaire,  
 Maintes dévotes oraisons,  
 Et des psaumes et des leçons,  
 Et des versets et des répons :  
 « Monsieur le mort, laissez-nous faire,  
 On vous en donnera de toutes les façons ;  
 Il ne s'agit que du salaire. »  
 Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,  
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;  
 Et, des regards, semblait lui dire :  
 « Monsieur le mort, j'aurai de vous  
 Tant en argent, et tant en cire,  
 Et tant en autres menus coûts. »  
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette  
 Du meilleur vin des environs :  
 Certaine nièce assez proprette  
 Et sa chambrière Pâquette  
 Devaient avoir des cotillons.  
 Sur cette agréable pensée  
 Un heurt survient : adieu le char.  
 Voilà messire Jean Chouart  
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :  
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur,  
 Notre curé suit son seigneur ;  
 Tous deux s'en vont de compagnie.  
 Proprement toute notre vie  
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,  
 Et la fable du Pot au lait.

---

FABLE XII. — L'Homme qui court après la Fortune  
et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?  
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément  
Contempler la foule importune  
De ceux qui cherchent vainement  
Cette fille du Sort de royaume en royaume,  
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.  
Quand ils sont près du bon moment,  
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.  
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous  
Plus de pitié que de courroux.  
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux  
Et le voilà devenu pape!  
Ne le valons-nous pas? » Vous valez cent fois mieux :  
Mais que vous sert votre mérite?  
La Fortune a-t-elle des yeux?  
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,  
Le repos? le repos, trésor si précieux  
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!  
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.  
Ne cherchez point cette déesse,  
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,  
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse  
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :  
« Si nous quittions notre séjour?  
Vous savez que nul n'est prophète  
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.  
— Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite  
Ni climats ni destin meilleurs.  
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :  
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant  
De dormir en vous attendant. »  
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,  
S'en va par voie et par chemin.  
Il arriva le lendemain  
En un lieu que devait la déesse bizarre  
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour  
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

« Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures ;

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :

Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant qui tenta cette route,

Et le premier osa l'abîme défier !

Celui-ci, pendant son voyage,

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois, essayant les dangers

Des pirates, des vents, du calme et des rochers,

Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant assez tôt sans quitter la maison.

L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon

La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lasses

De le porter ; et tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :

« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avait été :

Ce qui lui fit conclure en somme

Qu'il avait à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,

Revient en son pays, voit de loin ses pénates,

Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,

De régler ses désirs faisant tout son emploi !

Il ne sait que par ouï-dire

Ce que c'est que la cour, la mer et ton empire,

Fortune, qui nous fais passer devant les yeux

Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde

On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.

Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »  
En raisonnant de cette sorte,  
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,  
Il la trouve assise à la porte  
De son ami, plongé dans un profond sommeil.

---

## FABLE XIII. — Les deux Coqs

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,  
 Et voilà la guerre allumée.  
 Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint  
 Cette querelle envenimée  
 Où du sang des dieux même on vit le Xante teint!  
 Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.  
 Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :  
 La gent qui porte crête au spectacle accourut :  
 Plus d'une Hélène au beau plumage  
 Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut;  
 Il alla se cacher au fond de sa retraite,  
 Pleura sa gloire et ses amours,  
 Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,  
 Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours  
 Cet objet rallumer sa haine et son courage;  
 Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,  
 Et s'exerçant contre les vents,  
 S'armait d'une jalouse rage.  
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits  
 S'alla percher et chanter sa victoire.  
 Un vautour entendit sa voix :  
 Adieu les amours et la gloire;  
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.  
 Enfin, par un fatal retour,  
 Son rival autour de la poule  
 S'en revint faire le coquet.  
 Je laisse à penser quel caquet;  
 Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :  
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.  
 Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous  
 Après le gain d'une bataille.

---

FABLE XIV. — L'ingratitude et l'injustice des Hommes  
 envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.  
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :  
 Gouffre, blanc, ni rocher, n'exigea de péage  
 D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.  
 Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune  
 Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune  
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.  
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.  
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle  
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :  
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;  
 Bref, il plut dans son escarcelle.  
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;  
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;  
 Ses jours de jeûne étaient des noces.  
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,  
 Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?  
 — Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?  
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent  
 De risquer à propos et bien placer l'argent. »  
 Le profit lui semblant une fort douce chose,  
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait.  
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait  
 Son imprudence en fut la cause :  
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;  
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,  
 Fut enlevé par les corsaires,  
 Un troisième au port arrivant,  
 Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie  
 N'étaient plus tels qu'auparavant.  
 Enfin, ses facteurs le trompant,  
 Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,  
 Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,  
 Il devint pauvre tout d'un coup.  
 Son ami le voyant en mauvais équipage,  
 Lui dit : « D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !  
 — Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plait pas  
 Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil :  
 Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,  
 Son bonheur à son industrie ;  
 Et si de quelque échec notre faute est suivie,  
 Nous disons injures au Sort :  
 Chose n'est ici plus commune.  
 Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune ;  
 On a toujours raison, le Destin toujours tort.

LA FABLE ANCIENNE

Du Vilain qui trouva le Trésor en sa Terre.

Un vilain qui sa terre aroit (labourait)  
 Aventure pas ne queroit ;  
 Mais tant ala et tant revint  
 Qu'une aventure li avint.  
 En terre trouva grant richesse :  
 Le vilain ses buefs i adresse :  
 Ne puet richesse remuer  
 Riche fut : il n'en pot nier.

.....  
 Mais de cela dont ce li vint  
 De fortune ne li souvint.

.....  
 Se li retolit sans respit (enleva sans retard)  
 Tout ce que lui avoit presté  
 Et devint povre et endebté.

.....  
 .....



Du Vilain qui trouva le Trésor en sa Terre

## FABLE XV. — Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;  
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.  
 Je pourrais fonder ce prologue  
 Sur gens de tous états : tout est prévention,  
 Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.  
 C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours :  
 Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse :  
 On l'allait consulter sur chaque événement,  
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,  
 Un mari vivant trop au gré de son épouse,  
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;  
 Chez la devineuse on courait  
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.  
 Son fait consistait en adresse :  
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,  
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,  
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.  
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,  
 Elle passait pour un oracle.  
 L'oracle était logé dedans un galetas :  
 Là, cette femme emplît sa bourse,  
 Et, sans avoir d'autre ressource,  
 Gagne de quoi donner un rang à son mari,  
 Elle achète un office, une maison aussi.  
 Voilà le galetas rempli  
 D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,  
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin  
 Allait, comme autrefois, demander son destin ;  
 Le galetas devint l'ancre de la sibylle :  
 L'autre femelle avait achalandé ce lieu.  
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,  
 « Moi devine ? on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?  
 « Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu. »  
 Point de raisons : fallut deviner et prédire,  
 Mettre à part force bons ducats,  
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.  
 Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :  
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,

Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.

Quand cette femme aurait dit vrai

Dans une chambre tapissée,

On s'en serait moqué : la vogue était passée

Au galetas ; il avait le crédit.

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise

Gagner gros : les gens l'avaient prise

Pour maître tel, qui traînait après soi

Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

---

## FABLE XVI. — Le Chat, la Belette et le petit Lapin

Du palais d'un jeune lapin  
 Dame belette, un beau matin,  
 S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates un jour  
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays. »

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !

« Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean lapin alléguait la coutume et l'usage :

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

— Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la châttemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,

Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.  
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,  
Grippeminaud le bon apôtre,  
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,  
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois  
Les petits souverains se rapportant aux rois.

---

## FABLE XVII. — La Tête et la Queue du Serpent.

Le serpent a deux parties  
 Du genre humain ennemies,  
 Tête et queue; et toute deux  
 Ont acquis un nom fameux  
 Auprès des Parques cruelles :  
 Si bien qu'autrefois entre elles  
 Il survint de grands débats  
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit  
 Et lui dit :

« Je fais mainte et mainte lieue  
 Comme il plait à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?

Je suis son humble servante.  
 On m'a faite, Dieu merci,  
 Sa sœur, et non sa suivante.  
 Toutes deux de même sang,  
 Traitez-nous de même sorte :  
 Aussi bien qu'elle je porte  
 Un poison prompt et puissant.  
 Enfin, voilà ma requête :  
 C'est à vous de commander  
 Qu'on me laisse précéder,  
 A mon tour, ma sœur la tête.  
 Je la conduirai si bien  
 Qu'on ne se plaindra de rien. »

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.  
 Souvent sa complaisance a de méchants effets.  
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.  
 Il ne le fut pas lors; et la guide nouvelle,  
 Qui ne voyait, au grand jour,  
 Pas plus clair que dans un four,  
 Donnait tantôt contre un marbre,  
 Contre un passant, contre un arbre :  
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux lès États tombés dans son erreur!

## FABLE XVIII. — Un Animal dans la Lune

Pendant qu'un philosophe assure  
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,  
 Un autre philosophe jure  
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.  
 Tous les deux ont raison ; et la philosophie  
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont  
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;  
 Mais aussi, si l'on rectifie  
 L'image de l'objet sur son éloignement,  
 Sur le milieu qui l'environne,  
 Sur l'organe et sur l'instrument,  
 Les sens ne trompent personne.  
 La nature ordonna ces choses sagement :  
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.  
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?  
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour,  
 Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,  
 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?  
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;  
 Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.  
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :  
 Je le rends immobile, et la terre chemine.  
 Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :  
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.  
 Mon âme, en toute occasion,  
 Développe le vrai caché sous l'apparence ;  
 Je ne suis point d'intelligence  
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts  
 Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.  
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ;  
 La raison décide en maîtresse.  
 Mes yeux, moyennant ce secours,  
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.  
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,  
 Une tête de femme est au corps de la lune.  
 Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?  
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.  
 La lune nulle part n'a sa surface unie :  
 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,  
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent  
 Un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement

Qui présageait sans doute un grand événement.

Savait-on si la guerre entre tant de puissances

N'en était point l'effet? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connaissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'était une souris caché entre les verres :

Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis, suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les Filles de Mémoire

Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.

Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre

Signaler sa valeur et mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,

Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?

La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle

Que les fameux exploits du premier des Césars?

O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux-arts?





## LIVRE HUITIÈME

---

### FABLE I. — La Mort et le Mourant.

La mort ne surprend point le sage,  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine,  
Et le premier instant où les enfants des rois  
Ouvrent les yeux à la lumière,  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.  
Défendez-vous par la grandeur ;  
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :  
La mort ravit tout sans pudeur ;  
Un jour le monde entier accroitra sa richesse.  
Il n'est rien de moins ignoré ;  
Et, puisqu'il faut que je le die,  
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,  
Se plaignait à la Mort que précipitamment  
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,  
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure  
Au pied levé ? dit-il, attendez quelque peu ;  
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;  
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.

Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!  
 — Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris,  
 Tu te plains son raison de mon impatience :  
 Eh! n'as tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris  
 Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.  
 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,  
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.  
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;  
 Toute chose pour toi semble être évanouie;  
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus;  
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république

Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge  
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,  
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :  
 Car de combien peut-on retarder le voyage?  
 Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;

Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,  
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.



## FABLE II. — Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :  
     C'était merveille de le voir,  
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,  
     Plus content qu'aucun des sept sages.  
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,  
     Chantait peu, dormait moins encor :  
     C'était un homme de finance.  
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,  
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;  
     Et le financier se plaignait  
     Que les soins de la Providence  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
     Comme le manger et le boire.  
     En son hôtel il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,  
     Dit avec un ton de rieur  
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère  
     Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin  
     J'attrape le bout de l'année ;  
     Chaque jour amène son pain.  
 — Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?  
 — Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours  
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
     Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :  
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé  
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »  
 Le financier, riant de sa naïveté,  
 Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône :  
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,  
     Pour vous en servir au besoin. »  
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
     Avait, depuis plus de cent ans,  
     Produit pour l'usage des gens.  
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre  
     L'argent, et sa joie à la fois.  
     Plus de chant : il perdit la voix  
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis ;  
Il eut pour hôtes les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines.  
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme  
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :  
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme  
Et reprenez vos cent écus. »

---

## FABLE III. — Le Lion, le Loup et le Renard.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,  
 Voulaît que l'on trouvât remède à la vieillesse.  
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce

Manda des médecins : il en est de tous arts  
 Médecins au lion viennent de toutes parts ;  
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites

Le renard se dispense et se tient clos et coi.  
 Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,  
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure  
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,  
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
 Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :

« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir différé cet hommage ;

Mais j'étais en pèlerinage,

Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage

Gens experts et savants, leur ai dit la langueur  
 Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;

Le long âge en vous l'a détruite :

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau

Toute chaude et toute fumante ;

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante.

Messire loup vous servira,

S'il vous plaît, de robe de chambre. »

Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre

Messire loup. Le monarque en soupa,

Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;

Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.

Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :

Vous êtes dans une carrière

Où l'on ne se pardonne rien.

## FABLE IV. — Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur  
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?  
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?  
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
 Seront-ils point traités par vous de téméraires?

Vous avez bien d'autres affaires —

A démêler que les débats

Du lapin et de la belette.

Lisez-les, ne les lisez pas;

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les bras.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens; mais que l'Angleterre

Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,

J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose?

Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las

De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse,

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,

Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moi la grâce

De prendre en don ce peu d'encens :

Prenez en gré mes vœux ardents,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus .

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus,

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,

Un orateur, voyant sa patrie en danger,

Courut à la tribune; et d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une république,

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut

## A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lentes ;  
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;  
 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

## L'animal aux têtes frivoles,

Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;  
 Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter  
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.  
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.

« Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour

## Avec l'anguille et l'hirondelle :

Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,

## Comme l'hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant

Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?

— Ce qu'elle fit ! un prompt courroux

L'anima d'abord contre vous.

Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse :

Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !

Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »

A ce reproche l'assemblée,

Par l'apologue réveillée,

Se donne entière à l'orateur.

Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même,

Au moment que je fais cette moralité,

Si *Peau d'âne* m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant

Il le faut amuser encor comme un enfant.



## FABLE V. — L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,  
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :  
Il semble que le ciel sur nous tant que nous sommes  
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,  
Et que le plus petit de la race mortelle,  
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,  
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,  
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.  
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.  
« Hercule, ce dit-il, tu devrais bien purger  
La terre de cette hydre au printemps revenue !  
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue  
Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »

Pour tuer une puce, il voulait obliger  
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

---

## FABLE VI. — Les Femmes et le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :  
 Le porter loin est difficile aux dames ;  
 Et je sais même sur ce fait  
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,  
 La nuit, étant près d'elle : « O dieux ! qu'est-ce cela ?  
 Je n'en puis plus ! On me déchire !  
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà  
 Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,  
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas. »  
 La femme, neuve sur ce cas,  
 Ainsi que sur mainte autre affaire,  
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;  
 Mais ce serment s'évanouit  
 Avec les ombres de la nuit.  
 L'épouse, indiscrete et peu fine,  
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;  
 Et de courir chez sa voisine :  
 « Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;  
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :  
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.  
 Au nom de Dieu, gardez vous bien  
 D'aller publier ce mystère.  
 — Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère  
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »  
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.  
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle ;  
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :  
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.  
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère  
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :  
 Précaution peu nécessaire,  
 Car ce n'était plus un secret.  
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,  
 De bouche en bouche allait croissant,  
 Avant la fin de la journée  
 Ils se montaient à plus d'un cent.

FABLE VII. — **Le Chien qui porte à son cou le diner  
de son Maître.**

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles  
Ni les mains à celle de l'or;  
Peu de gens gardent un trésor  
Avec des soins assez fidèle.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,  
S'était fait un collier du diner de son maître.  
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

**Quand il voyait un mets exquis;**

Mais enfin il l'était : et tous, tant que nous sommes,  
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens

**Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!**

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
Un matin passe, et veut lui prendre le diné.

**Il n'en eut pas la toute la joie**

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie  
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

**Grand combat. D'autres chiens arrivent;**

**Ils étaient de ceux-là qui vivent**

Sur le public et craignent peu les coups.

Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,

Et que la chair courait un danger manifeste,

Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :

« Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :

**Faites votre profit du reste. »**

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,

Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;

**Chacun d'eux eut part au gâteau.**

Je crois voir en ceci l'image d'une ville

Où l'on met les deniers à la merci des gens.

**Échevins, prévôt des marchands,**

**Tout fait sa main : le plus habile**

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,

Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

**On lui fait voir qu'il est un sot.**

**Il n'a pas de peine à se rendre :**

**C'est bientôt le premier à prendre.**

## FABLE VIII. — Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.  
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite ;  
 Dieu ne créa que pour les sots  
 Les méchants diseurs de bons mots.  
 J'en vais peut-être en une fable  
 Introduire un ; peut-être aussi  
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table  
 D'un financier et n'avait en son coin  
 Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.  
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;  
 Et puis il feint, à la pareille,  
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris :  
 Cela suspendit les esprits.  
 Le rieur alors, d'un ton sage ;  
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,  
 Pour les grandes Indes parti,  
 N'eût depuis un an fait naufrage.  
 Il s'en informait donc à ce menu fretin ;  
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge  
 A savoir au vrai son destin ;  
 Les gros en sauraient davantage.  
 « N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ? »  
 De dire si la compagnie  
 Prit goût à sa plaisanterie,  
 J'en doute ; mais enfin il les sut engager  
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire  
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
 Qui n'en étaient pas revenus,  
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus  
 Les anciens du vaste empire.

---

## FABLE IX. — Le Rat et l'Huitre.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,  
Des lares paternels un jour se trouva soulé.  
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,  
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case :

« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !  
Voilà les Apennins, et voici le Caucase ! »  
La moindre taupinée était mont à ses yeux.  
Au bout de quelques jours le voyageur arrive  
En un certain canton où Thétis sur la rive  
Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord  
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !  
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.  
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :  
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. »  
D'un certain magister le rat tenait ces choses,

Et les disait à travers champs ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongant  
Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'huitres toutes closes

Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,

Humait l'air, respirait, était épanouie,  
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.  
D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :

« Qu'aperçois-je, dit-il ; c'est quelque victuaille !

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »

Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs ; car l'huitre tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;

Et puis nous y pouvons apprendre

Que tel est pris qui croyait prendre.

## FABLE X. — L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,  
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,  
 Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.  
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire  
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.  
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;  
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.  
     Nul animal n'avait affaire  
     Dans les lieux que l'ours habitait ;  
     Si bien que, tout ours qu'il était,  
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,  
     Non loin de là certain vieillard  
     S'ennuyait aussi de sa part.  
 Il aimait les jardins, était prêtre de Flore ;  
     Il était de Pomone encore.  
 Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi  
     Quelque doux et discret ami.  
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre .  
     De façon que, lassé de vivre  
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,  
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.  
     L'ours, porté d'un même dessein,  
     Venait de quitter sa montagne.  
     Tous deux, par un cas surprenant,  
     Se rencontrent en un tournant.  
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?  
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire  
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.  
     L'ours, très mauvais complimenteur,  
 Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,  
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire  
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,  
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas  
 De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;  
 Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte ; et d'aller  
 Les voilà bons amis avant que d'arriver :  
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;  
     Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,  
     Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,  
 Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,

L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.  
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;  
Faisait son principal métier  
D'être bon émoucheur ; écartait du visage  
De son ami dormant ce parasite ailé  
Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,  
Sur le bout de son nez une allant se placer  
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.  
« Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme. »  
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur  
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,  
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;  
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,  
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;  
Mieux vaudrait un sage ennemi.

---

## FABLE XI. — Les deux Amis.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;  
 L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.  
 Les amis de ce pays-là  
 Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,  
 Et mettait à profit l'absence du soleil,  
 Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;  
 Il court chez son intime, éveille les valets :  
 Morphée avait touché le seuil de ce palais.  
 L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme.  
 Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu  
 De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme  
 A mieux user du temps destiné pour le somme :  
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
 J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point  
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle  
 Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?  
 — Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
 Je vous rends grâce de ce zèle.  
 Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;  
 J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru ;  
 Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?  
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
 Qu'un ami véritable est une douce chose !  
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
 Il vous épargne la pudeur  
 De les lui découvrir vous-même :  
 Un songe, un rien, tout lui fait peur  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

---

FABLE XII. — **Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.**

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,  
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.  
 Leur divertissement ne les y portait pas ;  
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le charton n'avait pas dessein

De les mener voir Tabarin.

Dom pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trouses ;  
 C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux, créatures plus douces,  
 Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,

Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :

Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. — Il est un sot,

Repartit le cochon ; s'il savait son affaire,

Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,

La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

Je ne sais pas s'ils ont raison ;

Mais quant à moi, qui ne suis bon

Qu'à manger, ma mort est certaine.

Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :

Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,

La plainte ni la peur ne changent le destin ;

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII. — **Tircis et Amarante.**

FOUR MADEMOISELLE DE SILLERY

J'avais Ésope quitté,  
 Pour être tout à Boccace;  
 Mais une divinité  
 Veut revoir sur le Parnasse  
 Des fables de ma façon.  
 Or, d'aller lui dire : Non,  
 Sans quelque valable excuse,  
 Ce n'est pas comme on en use  
 Avec les divinités,  
 Surtout quand ce sont de celles  
 Que la qualité de Belles  
 Fait reines des volontés.  
 Car, afin que l'on le sache,  
 C'est Sillery qui s'attache  
 A vouloir que, de nouveau,  
 Sire loup, sire corbeau,  
 Chez moi se parlent en rime.  
 Qui dit Sillery dit tout :  
 Peu de gens en leur estime  
 Lui refusent le haut bout;  
 Comment le pourrait-on faire?  
 Pour venir à notre affaire,  
 Mes contes, à son avis,  
 Sont obscurs : les beaux esprits  
 N'entendent pas toute chose.  
 Faisons donc quelques récits  
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers; et puis nous rimerons  
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :

« Ah! si vous connaissiez comme moi certain mal  
 Qui nous plait et qui nous enchante,  
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!  
 Souffrez qu'on vous le communique,  
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique  
 Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur?  
 Amarante aussitôt réplique :

« Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son nom?  
 — L'amour. — Ce mot est beau! dites-moi quelques marques  
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-en?  
 — Des peines près de qui le plaisir des monarques  
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plait  
 Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près du rivage,  
 Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'un image  
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village  
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :

On soupire à son souvenir;

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;

On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »

Amarante dit à l'instant :

« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!  
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »

Tircis à son but croyait être,

Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,  
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte  
 Et qui font le marché d'autrui.

---

## FABLE XIV. — Les obsèques de la Lionne.

La femme du lion mourut ;  
 Aussitôt chacun accourut  
 Pour s'acquitter envers le prince  
 De certains compliments de consolation,  
 Qui sont surcroît d'affliction.  
 Il fit avertir sa province  
 Que les obsèques se feraient  
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient  
 Pour régler la cérémonie,  
 Et pour placer la compagnie.  
 Jugez si chacun s'y trouva.  
 Le prince aux cris s'abandonna,  
 Et tout son antre en résonna ;  
 Les lions n'ont point d'autre temple.  
 On entendit, à son exemple,  
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,  
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
 Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
 Tâchent au moins de le paraître.  
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
 On dirait qu'un esprit anime mille corps :  
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,  
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?  
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis  
 Étranglé sa femme et son fils.  
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.  
 La colère du roi, comme dit Salomon,  
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
 Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,  
 Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !  
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
 Nos sacrés ongles : venez, loups,  
 Vengez la reine ; immolez, tous,  
 Ce traître à ses augustes mânes. »

Le cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs  
Est passé ; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
Tout près d'ici m'est apparue ;  
Et je l'ai d'abord reconnue.

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,  
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes ;  
« Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,  
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.  
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,  
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !  
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,  
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :  
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,  
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

---

## FABLE XV. — Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,  
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.  
C'est proprement le mal françois :  
La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :

Leur orgueil me semble, en un mot,  
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.  
Donnons quelque image du nôtre,  
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant  
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,  
Qui marchait à gros équipage.  
Sur l'animal à triple étage  
Une sultane de renom,  
Son chien, son chat, et sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,  
S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place  
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants!

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?

Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?

Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les éléphants. »

Il en aurait dit davantage;

Mais le chat, sortant de sa cage,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.



## LA FABLE ANCIENNE

**L'Asne qui salue le Sanglier.**

L'asne au sanglier un ris rua (lança)  
 Par gaboïs (plaisanterie) et le salua,  
 Et li dit : Frere, Diex te gart.  
 Le sanglier un felon regart  
 Li jeta et bien pou s'en faut  
 Que le sanglier l'asne n'assaut :  
 Mais sans l'en destourne et arreste :  
 Car le sanglier est noble beste,  
 Si ne se daigne a l'asne prendre  
 Qui li semble que il soit mandre (moindre)  
 Et vil beste au regart de lui ;  
 Pour ce ne li vuelt faire ennui.

.....  
 .....



**L'Asne qui salue le Sanglier.**

## FABLE XVI. — L'Horoscope.

On rencontre sa destinée  
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée  
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter  
Sur le sort de sa géniture  
Les diseurs de bonne aventure.  
Un de ces gens lui dit que des lions surtout  
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;  
Jusqu'à vingt ans, point davantage.  
Le père, pour venir à bout  
D'une précaution sur qui roulait la vie  
De celui qu'il aimait, défendit que jamais  
On lui laissât passer le seuil de son palais.  
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,  
Avec ses compagnons tout le jour badiner,  
Sauter, courir, se promener.  
Quand il fut en l'âge où la chasse  
Plait le plus aux jeunes esprits,  
Cet exercice avec mépris  
Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,  
Propos, conseil, enseignement,  
Rien ne change un tempérament.  
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,  
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge  
Qu'il soupira pour ce plaisir.  
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.  
Il savait le sujet des fatales défenses ;  
Et comme ce logis, plein de magnificences,  
Abondait partout en tableaux,  
Et que la laine et les pinceaux  
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,  
En cet endroit des animaux,  
En cet autre des personnages,  
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :  
« Ah ! monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre  
Dans l'ombre et dans les fers ! » A ces mots il se livre  
Aux transports violents de l'indignation,  
Porte le poing sur l'innocente bête.  
Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénètre  
 Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,  
 Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,  
 Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut

Même précaution nuisit au poète Eschyle.  
 Quelque devin le menaça, dit-on,  
 De la chute d'une maison.  
 Aussitôt il quitta la ville,  
 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.  
 Un aigle, qui portait en l'air une tortue,  
 Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,  
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,  
 Étant de cheveux dépourvue,  
 Laissa tomber sa proie afin de la casser :  
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte  
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux  
 Que craint celui qui le consulte ;  
 Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.  
 Je ne crois point que la Nature  
 Se soit lié les mains, et nous les lie encor  
 Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :  
 Il dépend d'une conjoncture  
 De lieux, de personnes, de temps ;  
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.  
 Ce berger et ce roi sont sous même planète ;  
 L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.  
 Jupiter le voulait ainsi.  
 Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.  
 D'où vient donc que son influence  
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?  
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?  
 Comment percer des airs la campagne profonde ?  
 Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?  
 Un atome la peut détourner en chemin :  
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?  
 L'état où nous voyons l'Europe  
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :  
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.  
 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,  
 Celle aussi de nos passions,  
 Permettent-ils à leur faiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions?  
Notre sort en dépend : sa course entresuivie  
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;  
Et ces gens veulent au compas  
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter  
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.  
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle  
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art  
!! peut frapper au but une fois entre mille ;  
Ce sont des effets du hasard.

---

## FABLE XVII. — L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'âne un jour pourtant s'en moqua :

Et ne sais comme il manqua,

Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,

Gravement, sans songer à rien ;

Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paitre :

Il était alors dans un pré

Dont l'herbe était fort à son gré.

Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :

Il ne faut pas toujours être si délicat ;

Et faute de servir ce plat,

Rarement un festin demeure.

Notre baudet s'en sut enfin

Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,

Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :

Je prendrai mon diner dans le panier au pain. »

Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment

Il ne perdit un coup de dent.

Il fit longtemps la sourde oreille.

Enfin il répondit : « Ami, je te conseille

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoutumée :

Il ne saurait tarder beaucoup. »

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;

Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :

On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,

Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

**Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.**

## FABLE XVIII. — Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée  
 Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;  
 De quoi le Grec en bassa le payait,  
 Non en marchand : tant c'est chère denrée  
 Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant  
 Que notre Grec s'allait partout plaignant.  
 Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance.  
 Lui vont offrir leur support en commun.  
 Eux trois voulaient moins de reconnaissance  
 Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.  
 Le Grec écoute ; avec eux il s'engage,  
 Et le bassa du tout est averti :  
 Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,  
 A ces gens-là, quelque méchant parti,  
 Les prévenant, les chargeant d'un message  
 Pour Mahomet, droit en son paradis,  
 Et sans tarder ; sinon ces gens unis  
 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde  
 Il a des gens tout prêts pour le venger :  
 Quelque poison l'enverra protéger  
 Les trafiquants qui sont en l'autre monde.  
 Sur cet avis le Turc se comporta  
 Comme Alexandre ; et, plein de confiance,  
 Chez le marchand tout droit il s'en alla,  
 Se mit à table. On vit tant d'assurance  
 En ses discours et dans tout son maintien,  
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.  
 « Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;  
 Même l'on veut que j'en craigne les suites ;  
 Mais je te crois un trop homme de bien ;  
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.  
 Je n'en dis pas là-dessus davantage ;  
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
 Ecoute-moi : sans tant de dialogue  
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,  
 Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.  
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire  
 D'un dogue de qui l'ordinaire  
 Était un pain entier. Il fallait bien et beau

Donner cet animal au seigneur du village.

Lui, berger, pour plus de ménage,

Aurait deux ou trois mâlinaux,

Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux

Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas

Qu'il avait aussi triple gueule

Quand les loups livraient des combats.

Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille

A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »

Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces

Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi

S'abandonner à quelque puissant roi

Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

---

## FABLE XIX. — L'avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville  
 S'émut jadis un différend :  
 L'un était pauvre mais habile ;  
 L'autre, riche, mais ignorant.  
 Celui-ci sur son concurrent  
 Voulait emporter l'avantage ;  
 Prétendait que tout homme sage  
 Était tenu de l'honorer.  
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler  
 Des biens dépourvus de mérite ?  
 La raison m'en semble petite.  
 « Mon ami, disait-il souvent  
     Au savant,  
     Vous vous croyez considérable :  
     Mais, dites-moi, tenez-vous table ?  
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ?  
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre,  
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,  
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.  
     La république a bien affaire  
     De gens qui ne dépensent rien !  
     Je ne sais d'homme nécessaire  
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.  
 Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe  
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,  
 Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez  
     A messieurs les gens de finance  
     De méchants livres bien payés. »  
     Ces mots remplis d'impertinence  
     Eurent le sort qu'ils méritaient.  
 L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.  
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire  
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :  
     L'un et l'autre quitta sa ville.  
     L'ignorant resta sans asile ;  
     Il reçut partout des mépris :  
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.  
     Cela décida leur querelle.  
 Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

## FABLE XX. — Jupiter et les Tonnerres

Jupiter, voyant nos fautes,  
 Dit un jour, du haut des airs :  
 « Remplissons de nouveaux hôtes  
 Les cantons de l'univers  
 Habités par cette race  
 Qui m'importune et me lasse.  
 Va-t'en, Mercure, aux enfers ;  
 Amène-moi la Furie  
 La plus cruelle des trois.  
 Race que j'ai trop chérie,  
 Tu périras cette fois ! »  
 Jupiter ne tarda guère  
 A modérer son transport.  
 O vous, rois, qu'il voulut faire  
 Arbitres de notre sort,  
 Laissez, entre la colère  
 Et l'orage qui la suit,  
 L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère  
 Et la langue a des douceurs,  
 Alla voir les noires sœurs.  
 A Tisiphone et Mégère  
 Il préféra, ce dit-on,  
 L'impitoyable Alecton.  
 Ce choix la rendit si fière  
 Qu'elle jura par Pluton  
 Que toute l'engeance humaine  
 Serait bientôt du domaine  
 Des déités de là-bas.  
 Jupiter n'approuva pas  
 Le serment de l'Euménide.  
 Il la renvoie ; et pourtant  
 Il lance un foudre à l'instant  
 Sur certain peuple perfide.  
 Le tonnerre, ayant pour guide  
 Le père même de ceux  
 Qu'il menaçait de ses feux,  
 Se contenta de leur crainte ;  
 Il n'embrasa que l'enceinte  
 D'un désert inhabité ;

Tout père frappe à côté.  
Qu'arriva-t-il? Notre engeance  
Prit pied sur cette indulgence.  
Tout l'Olympe s'en plaignit;  
Et l'assembleur de nuages  
Jura le Styx, et promit  
De former d'autres orages :  
Ils seraient sûrs. On sourit;  
On lui dit qu'il était père,  
Et qu'il laissât, pour le mieux,  
A quelqu'un des autres dieux  
D'autres tonnerres à faire.  
Vulcain entreprit l'affaire.  
Ce dieu remplit ses fourneaux  
De deux sortes de carreaux :  
L'un jamais ne se fourvoie;  
Et c'est celui que toujours  
L'Olympe en corps nous envoie.  
L'autre s'écarte en son cours;  
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,  
Bien souvent même il se perd;  
Et ce dernier en sa route  
Nous vient du seul Jupiter.

---

FABLE XXI. — **Le Faucon et le Chapon.**

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;  
 Ne vous pressez donc nullement :  
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en  
 Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,  
 Était sommé de comparaître  
 Par-devant les lares du maître,  
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.  
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :  
 « Petit, petit, petit ! » mais loin de s'y fier,  
 Le Normand et demi laissait les gens crier.  
 « Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier :  
 On ne m'y tient pas ; et pour cause. »  
 Cependant un faucon sur sa perche voyait  
 Notre Manseau qui s'enfuyait.  
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,  
 Soit instinct, soit expérience.  
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,  
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,  
 Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille  
 Se serait passée aisément.  
 L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement  
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,  
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien,  
 Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.  
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?  
 Il t'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,  
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?  
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?  
 Reviendrais-tu pour cet appeau ?  
 Laisse-moi fuir ; cesse de rire  
 De l'indocilité qui me fait envoler  
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.  
 Si tu voyais mettre à la broche  
 Tous les jours autant de faucons  
 Que j'y vois mettre de chapons,  
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

## LA FABLE ANCIENNE

## De l'Ostoir et du Chapon.

L'ostoir dit : Or tost agrapon  
 Ce gras, ce blanc, ce biau chapon ·  
 Ce chapon tantost s'enfouit,  
 D'estre né oisiau ne conjouit  
 L'ostour li dit: Ci bien te mire,  
 Car je vois avenir ton sire;  
 C'est grant joie quant tu vois le tien  
 Comme je fais quant vois le mien.  
 Le chapon dit : J'ai grant angoine (angoisse)  
 Quant vois de mes freres la poine  
 Mais adés nul n'est aséur (assuré)  
 Que nulle fois n'auras péeur.

.....



De l'Ostoir et du Chapon.

## FABLE XXII. — Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,  
Triste oiseau le hibou, rongc-maille le rat,

Dame belette au long corsage,

Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.

Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie

Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;

Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :

L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;

Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : « Cher ami,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit ;

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance

M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière,

Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allais leur faire ma prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.

Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains,

Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense

En aurai-je ? reprit le rat.

— Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :

Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangerai

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiote !

Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot. »

Puis il s'en va vers sa retraite :

La belette était près du trou.

Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.

Rongc-maille retourne au chat, et fait en sorte

Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme parait en cet instant ;

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.

A quelque temps de là, notre chat vit de loin

Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :

« Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soir

Me fait injure; tu regardes

Comme ennemi ton allié.

Penses-tu que j'aie oublié

Qu'après Dieu je te dois la vie?

— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie

Ton naturel? Aucun traité

Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?

S'assure-t-on sur l'alliance

Qu'a faite la nécessité? »

---

## FABLE XXIII. — Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas  
 Un torrent tombait des montagnes :  
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;  
 Il faisait trembler les campagnes.  
 Nul voyageur n'osait passer  
 Une barrière si puissante :  
 Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,  
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.  
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :  
 Notre homme enfin n'eut que la peur.  
 Ce succès lui donnant du courage,  
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,  
 Il rencontra sur son passage  
 Une rivière dont le cours,  
 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,  
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :  
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.  
 Il entre ; et son cheval le met  
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :  
 Tous deux au Styx allèrent boire ;  
 Tous deux, à nager malheureux,  
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,  
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.  
  
 Les gens sans bruit sont dangereux ;  
 Il n'en est pas ainsi des autres.

---

## FABLE XXIV. — L'Éducation.

Laridon et César, frères dont l'origine  
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,  
A deux maitres divers échus au temps jadis,  
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.  
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;

Mais la diverse nourriture

Fortifiant en l'un cette heureuse nature,  
En l'autre l'altérant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.

Son frère, ayant couru mainte haute aventure,  
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,  
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.  
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maitresse  
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.

Laridon, négligé, témoignait sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches par lui rendus communs en France

Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :  
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.  
Faute de cultiver la nature et ses dons,  
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

---

## FABLE XXV. — Les deux Chiens et l'Âne mort.

Les vertus devraient être sœurs,  
 Ainsi que les vices sont frères,  
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,  
 Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :  
     J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,  
     Peuvent loger sous même toit.  
 A l'égard des vertus, rarement on les voit  
 Toutes en un sujet éminemment placées  
 Se tenir par la main sans être dispersées.  
 L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.  
 Parmi les animaux, le chien se pique d'être  
     Soigneux et fidèle à son maître ;  
     Mais il est sot, il est gourmand ;  
 Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,  
 Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.  
 Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.  
 « Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :  
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;  
 J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf ? Un cheval ?  
     — Eh ! qu'importe quel animal ?  
 Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.  
 Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;  
 Et de plus, il nous faut nager contre le vent.  
 Buons toute cette eau ; notre gorge altérée  
 En viendra bien à bout : ce corps demeurera  
     Bientôt à sec, et ce sera  
     Provision pour la semaine. »  
 Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,  
     Et puis la vie ; ils firent tant  
     Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,  
 L'impossibilité disparaît à son âme.  
 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,  
 S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?  
     « Si j'arrondissais mes États !  
 Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !  
 Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »  
     Tout cela, c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,  
Il faudrait quatre corps ; encore, loin d'y suffire,  
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :  
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient  
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

---

## FABLE XXVI. — Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !  
 Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,  
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,  
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.  
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.

L'erreur alla si loin qu'Abdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita,

Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.

« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,  
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes,

Et, mesurant les cieus sans bouge d'ici-bas,

Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.

Un temps fut qu'il savait accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »

Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;

Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps

Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens

Cherchait, dans l'homme et dans la bête,

Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.

Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,

Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,

Et beaucoup raisonne sur l'homme et sur l'esprit,  
Ils tombèrent sur la morale.  
Il n'est pas besoin que j'étale  
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit  
Pour montrer que le peuple est juge récusable.  
En quel sens est donc véritable  
Ce que j'ai lu dans certain lieu,  
Que sa voix est la voix de Dieu?

---

FABLE XXVII. — **Le Loup et le Chasseur.**

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux  
 Regardent comme un point-tous les bienfaits des dieux,  
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!  
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?  
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,  
 Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons?  
 — Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.  
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :  
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.  
 — Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :  
 Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable  
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim,  
 Un faon de biche passe, et le voilà soudain  
 Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.  
 La proie était honnête : un daim avec un faon;  
 Tout modeste chasseur en eût été content :  
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,  
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.  
 Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux  
 Avec peine y mordaient; la déesse infernale  
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.  
 De la force du coup pourtant il s'abattit.  
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit  
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.  
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer  
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,  
     Surcroit chétif aux autres têtes :  
 De son arc toutefois il bande les ressorts.  
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,  
 Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps;  
     Et la perdrix le remercie,

Cette part du récit s'adresse au convoiteux :  
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :  
 « O Fortune! dit-il, je te promets un temple.  
 Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant

Il faut les ménager; ces rencontres sont rares. »

(Ainsi s'excusent les avarés.)

« J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :  
Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,  
Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours; et mangeons cependant

La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite

De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez. »

En disant ces mots, il se jette

Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette

Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;

Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :

La convoitise perdit l'un;

L'autre périt par l'avarice.

---



## LIVRE NEUVIÈME

---

### FABLE I. — Le Dépositaire infidèle.

Grâce aux Filles de mémoire,  
J'ai chanté des animaux;  
Peut-être d'autres héros  
M'auraient acquis moins de gloire.  
Le loup, en langue des dieux,  
Parle au chien dans mes ouvrages :  
Les bêtes, à qui mieux mieux,  
Y font divers personnages,  
Les uns fous, les autres sages;  
De telle sorte pourtant  
Que les fous vont l'emportant :  
La mesure en est plus pleine  
Je mets aussi sur la scène  
Des trompeurs, des scélérats,  
Des tyrans et des ingrats,  
Mainte imprudente pécore,  
Force sots, force flatteurs;  
Je pourrais y joindre encore  
Des légions de menteurs :  
Tout homme ment, dit le sage.  
S'il n'y mettait seulement  
Que les gens du bas étage,  
On pourrait aucunement  
Souffrir ce défaut aux hommes;  
Mais que tous, tant que nous sommes,  
Nous mention, grand et petit,  
Si quelque autre l'avait dit,  
Je soutiendrais le contraire.  
Et même qui mentirait

Comme Ésope et comme Homère,  
 Un vrai menteur ne serait :  
 Le doux charme de maint songe  
 Par leur bel art inventé  
 Sous les habits du mensonge  
 Nous offre la vérité.  
 L'un et l'autre a fait un livre  
 Que je tiens digne de vivre  
 Sans fin, et plus, s'il se peut.  
 Comme eux ne ment pas qui veut :  
 Mais mentir comme sut faire  
 Un certain dépositaire,  
 Payé par son propre mot,  
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,  
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,  
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.

« Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.

— Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire  
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier

A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire

Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.

Au bout de quelques jours il détourne l'enfant

Du pertide voisin ; puis à souper convie

Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :

« Dispensez-moi, je vous supplie ;

Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimais un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui ; que dis-je ! hélas ! je ne l'ai plus !

On me l'a dérobé : plaignez mon infortune. »

Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,

Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;

Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »

Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie

Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?

Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.

— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :

Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;

Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange

Que les chats-huants d'un pays

Où le quintal de fer par un seul rat se mange,  
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »  
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :  
    Il rendit le fer au marchand,  
    Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute advint entre deux voyageurs.

    L'un d'eux était de ces conteurs  
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;  
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,  
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.  
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :  
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.  
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »  
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;  
    On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile.  
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur  
De vouloir par raison combattre son erreur :  
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

---

## FABLE II. — Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
 L'un deux, s'ennuyant au logis,  
 Fut assez fou pour entreprendre  
 Un voyage en lointain pays.  
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?  
 Voulez-vous quitter votre frère ?  
 L'absence est le plus grand des maux ;  
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,  
 Les dangers, les soins du voyage,  
 Changent un peu votre courage !  
 Encor, si la saison s'avançait davantage !  
 Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau  
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.  
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut .  
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
 Bon souper, bon gîte, et le reste ? »  
 Ce discours ébranla le cœur  
 De notre imprudent voyageur :  
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
 L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;  
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :  
 Je reviendrai dans peu conter de point en point  
 Mes aventures à mon frère ;  
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
 Vous sera d'un plaisir extrême.  
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint :  
 Vous y croirez être vous-même. »  
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.  
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage  
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.  
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;  
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;  
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs  
 Les menteurs et traitres appâts.

Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,  
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :  
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin  
 Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle  
 Vit notre malheureux, qui, trainant la ficelle  
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,  
 Semblait un forçat échappé,

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues  
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,  
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,  
 Crut pour ce coup que ses malheurs  
 Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié  
 La volatile malheureuse.

Qui, maudissant sa curiosité,  
 Trainant l'aile, et tirant le pied,  
 Demi-morte et demi-boiteuse,  
 Droit au logis s'en retourna :  
 Que bien, que mal, elle arriva  
 Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger  
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
 Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
 Toujours divers, toujours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,  
 Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste,  
 Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
 De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas ! Quand reviendront de semblables moments !

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

## FABLE III. — Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard  
Gagnaient de l'argent à la foire.  
Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire  
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voulu voir ;

Et si je meurs, il veut avoir

Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,  
Pleine de taches, marquetée,  
Et vergetée, et mouchetée ! »

La bigarrure plait , partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.

Le singe de sa part disait : « Venez, de grâce ;

Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,

Singe du pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;

Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :

Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,

Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit

Que la diversité me plait ; c'est dans l'esprit :

L'une fournit toujours des choses agréables ;

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.

Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,

N'ont que l'habit pour tous talents !



## LA FABLE ANCIENNE

## Du Renart et de la Ourse.

L'ourse pour sa piau desguisée  
 En vouloit estre mieux prisée  
 Autre dient que c'est une beste  
 Qui de la pel et de la teste,  
 Resemble la belle pentere  
 A qui autre ne s'acompere  
 Tant par y a couleur diverse.  
 L'en dit qu'elle repaire en Perse  
 Et si dit par l'ome son pere  
 Que beste a lui ne se pere (compare)  
 De noblesse ne de biauté  
 Car au monde n'a pas auté... (tel)  
 Le renart qui tant scet de guille (finesse)  
 Vist que cil desprise et aville  
 Les autres et se prise et se loue  
 Si li dit en faisant la moue :  
 Aïns cuides tu que mieux vailles  
 Pour ta piau ou a tant de mailles...  
 Tu te fais de ta piau mout coïntes  
 Pour les mailles qui y sont paintes (pointes)  
 Pour ce les autres ne desprise :  
 Car un lait (laid) saige est plus prisé  
 Que n'est un biau fol desguisé



De Renart et de la Ourse.

## FABLE IV. — Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve  
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,  
 Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant  
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :  
 « A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?  
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Eh parbleu ! je l'aurais pendue  
 A l'un des chênes que voilà ;  
 C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.  
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré  
 Au conseil de Celui que prêche ton curé ;  
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,  
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple  
 Les fruits ainsi placés, plus il semble à Garo  
 Que l'or a fait un quiproquo. »

Cette réflexion embarrassant notre homme :  
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ; »  
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.  
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.  
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,  
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.  
 Son nez meurtri le force à changer de langage.  
 « Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc  
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
 Et que ce gland eût été gourde ?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
 J'en vois bien à présent la cause. »  
 En louant Dieu de toute chose  
 Garo retourne à la maison.

---

## FABLE V. — L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.

Certain enfant qui sentait son collègue,  
 Doublement sot et doublement fripon  
 Par le jeune âge et par le privilège  
 Qu'ont les pédants de gâter la raison,  
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,  
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,  
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
 Avait la fleur, les autres le rebut.  
 Chaque saison apportait son tribut ;  
 Car au printemps il jouissait encore  
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.  
 Un jour dans son jardin il vit notre écolier,  
 Qui, grim pant sans égard, sur un arbre fruitier,  
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,  
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :  
 Même il ébranchait l'arbre et fit tant à la fin  
     Que le possesseur du jardin  
 Envoya faire plainte au maître de la classe.  
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :  
     Voilà le verger plein de gens  
 Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,  
     Accrut le mal en amenant  
     Cette jeunesse mal instruite :  
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châ timent  
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite  
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.  
 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,  
     Avec force traits de science.  
 Son discours dura tant que la maudite engeance  
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.  
     Je hais les pièces d'éloquence  
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;  
     Et ne sais bête au monde pire  
 Que l'écolier, si ce n'est le pédant.  
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,  
     Ne me plairait aucunement.

---

## FABLE VI. — Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre était si beau  
 Qu'un statuaire en fit l'emplette.  
 « Qu'en fera, dit-il, mon ciseau !  
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux  
 Qu'il ait en sa main un tonnerre,  
 Tremblez, humains ! faites des vœux :  
 Voilà le maître de la terre. »

L'artisan exprima si bien  
 Le caractère de l'idole  
 Qu'on trouva qu'il ne manquait rien  
 A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier  
 Eut à peine achevé l'image,  
 Qu'on le vit frémir le premier,  
 Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur  
 Le poète autrefois n'en dut guère,  
 Des dieux dont il fut l'inventeur  
 Craignant la haine et la colère :

Il était enfant en ceci :  
 Les enfants n'ont l'âme occupée  
 Que du continuel souci  
 Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :  
 De cette source est descendue  
 L'erreur païenne, qui se vit  
 Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment  
 Les intérêts de leur chimère :  
 Pygmalion devint amant  
 De la Vénus dont il fut père

Chacun tourne en réalités,  
 Autant qu'il peut, ses propres songes :  
 L'homme est de glace aux vérités,  
 Il est de feu pour les mensonges.



FABLE VII. — La Souris métamorphosée en Fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :  
Je ne l'eusse pas ramassée ;  
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;  
Chaque pays a sa pensée.  
La souris était fort froissée.  
De cette sorte de prochain  
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin  
Le traite en frère. Ils ont en tête  
Que notre âme, au sortir d'un roi,  
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête  
Qu'il plait au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.  
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.  
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire  
De prier un sorcier qu'il logeât la scuris  
Dans un corps qu'elle eût pour hôte au temps jaçis.  
Le sorcier en fit une fille  
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille  
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté  
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

« Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux  
De l'honneur d'être votre époux.

— En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

— Soleil, s'écria lors le brahim à genoux,

C'est toi qui seras notre gendre.

— Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits.

Je vous conseille de le prendre.

— Hé bien ? dit le bramin au nuage volant,

Est-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non, car le vent

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :

Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le bramin fâché s'écria :

« O vent, donc, puisque vent y a,

Viens dans les bras de notre belle ! »

Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.

L'éteuf passant à celui-là,

Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle

Avec le rat ; et l'offenser

Ce serait être fou, lui qui peut me percer.

Au mot de rat, la demoiselle

Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.

Un rat ! un rat : c'est de ces coups

Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.

Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable  
Prouve assez bien ce point : mais, à la voir de près  
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :  
Car quel époux n'est point au Soleil préférable  
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant  
Est moins fort qu'une puce ? elle le mord pourtant.

Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au loup. Par le moyen

De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;

Le Soleil eût joui de la jeune beauté.

Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :

Le sorcier du bramin fit sans doute une chose

Qui' loin de la prouver, fait voir sa fausseté.

Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;  
Car il faut, selon son système,  
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun  
Aille puiser son âme en un trésor commun :  
Toutes sont donc de même trempe ;  
Mais, agissant diversement  
Selon l'organe seulement,  
L'une s'élève et l'autre rampe.  
D'où vient donc que ce corps si bien organisé  
Ne put obliger son hôtesse  
De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.  
Tout débattu, tout bien pesé,  
Les âmes des souris, et les âmes des belles  
Sont très différentes entre elles ;  
Il en faut revenir toujours à son destin,  
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :  
Parlez au diable, employez la magie,  
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

---

## NOTE

La fable de « La Souris métamorphosée en fille », a dit Saint-Marc Girardin, est à la fois un des récits les plus poétiques de La Fontaine, et une de ces dissertations philosophiques qu'il aimait tant, qu'il faisait si bien, couvrant toujours le sérieux du fond sous l'agrément de la forme.

---



FABLE VIII. — Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :  
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil  
A celui-là de fuir une tête éventée.

Or en voit souvent dans les cours :  
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours  
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fou allait criant par tous les carrefours  
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules  
De courir à l'achat : chacun fut diligent.

On essayait force grimaces ;  
Puis on avait pour son argent,  
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.  
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?

C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,  
Ou de s'en aller sans rien dire  
Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,  
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou? le hasard est la cause  
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.  
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,  
Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.  
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,  
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,  
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse. »

---



FABLE IX. — L'Huitre et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent  
Une huitre que le flot y venait d'apporter :  
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent,  
A l'égard de la dent, il fallait contester.  
L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;  
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir  
    Qui de nous en aura la joie.  
Celui qui le premier a pu l'apercevoir  
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
— Si par là l'on juge l'affaire,  
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.  
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,  
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.  
— Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »  
    Pendant tout ce bel incident,  
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.  
Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,  
    Nos deux messieurs le regardant.  
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :

« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille  
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »  
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;  
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

---

## FABLE X. — Le Loup et le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin  
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,  
 On le mit dans la poêle à frire.  
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,  
 Sous espoir de grosse aventure,  
 Est imprudence toute pure.  
 Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort :  
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.  
 Maintenant il faut que j'appuie  
 Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain loup aussi sot que le pêcheur fut sage,  
 Trouvant un chien hors du village,  
 S'en allait l'emporter. Le chien représenta  
 Sa maigreur : « J'à ne plaise à votre seigneurie  
 De me prendre en cet état-là ;  
 Attendez : mon maitre marie  
 Sa fille unique, et vous jugez  
 Qu'étant de noce il faut malgré moi que j'engraisse. »  
 Le loup le croit, le loup le laisse.  
 Le loup, quelques jours écoulés,  
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre,  
 Mais le drôle était au logis.  
 Il dit au loup par un treillis :  
 « Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,  
 Le portier du logis et moi  
 Nous serons tout à l'heure à toi. »  
 Ce portier du logis était un chien énorme,  
 Expédiant les loups en forme.  
 Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier »,  
 Dit-il ; et de courir. Il était fort agile ;  
 Mais il n'était pas fort habile :  
 Ce loup ne savait pas encore bien son métier.

---

## NOTE

Dans un de ses amusants et spirituels quatrains, Benserade a brièvement résumé l'aventure du sot glouton dupé :

Sous la patte d'un Loup plutôt friand qu'avide,  
Un Chien dit : • Attendez, je suis maigre et suis vuide;  
• Je m'en vais à la noce et j'en reviendrai gras. •  
Le Loup y consentit : le Chien ne revint pas.

---



FABLE XI. — Rien de trop.

Je ne vois point de créature  
Se comporter modérément.  
Il est certain tempérament  
Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement :  
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère  
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,  
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :  
En superfluité s'épendant d'ordinaire,  
Et poussant trop abondamment,  
Il ôte à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire  
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons  
De retrancher l'excès des prodigues moissons.

Tout au travers ils se jetèrent,  
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;  
Tant que le ciel permit aux loups

D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;  
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis le ciel permit aux humains  
De punir ces derniers : les humains abusèrent  
A leur tour des ordres divins.  
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente  
A se porter dedans l'excès.  
Il faudrait faire le procès  
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante  
Qui ne pêche en ceci. *Rien de trop* est un point  
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

---

## FABLE XII. — Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.  
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette, et se gorger

Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrus entretiennent.

Quand on eut des palais de ces filles du ciel

Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,

Ou, pour dire en français la chose,

Après que les ruches sans miel

N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;

Maint cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie

Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;

Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné

Par sa propre et pure folie,

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :

Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit

Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

L'Empédocle de cire au brasier se fondit :

Il n'était pas plus fou que l'autre.



## NOTE

C'est Taine qui, de tous les commentateurs, a le plus approuvé la fable « Le Cierge ».

« La Fontaine se plaît, dit-il, à tomber du ciel en terre et à prendre le langage d'un marchand après celui de Virgile.

« .... Il est cet été léger, sacré, ce papillon du Parnasse, dont le vol capricieux monte et descend au gré de son imagination mobile.... »

---



FABLE XIII. — Jupiter et le Passager.

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,  
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !  
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère  
De ce qu'on a promis aux cieux ;  
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.  
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;  
Il ne se sert jamais d'huissier. »  
Et qu'est-ce donc que le tonnerre ?  
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage  
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.  
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants  
N'aurait pas coûté davantage.  
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :  
Au nez de Jupiter la fumée en monta.  
« Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :  
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire,  
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien. »  
Jupiter fit semblant de rire ;

Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,  
    Envoyant un songe lui dire  
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu  
    Courut au trésor comme au feu.  
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse  
    Qu'un écu pour touté ressource,  
    Il leur promit cent talens d'or,  
    Bien comptés, et d'un tel trésor :  
On l'avait enterré dedans telle bourgade.  
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon  
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,  
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton  
    Porter tes cent talens en don. »

---

## FABLE XIV. — Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,  
 S'en allaient en pèlerinage.  
 C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,  
 Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,  
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
 S'indemnisèrent à qui mieux mieux.  
 Le chemin étant long, et partant ennuyeux,  
 Pour l'accourir ils disputèrent.  
 La dispute est d'un grand secours :  
 Sans elle on dormirait toujours.  
 Nos pèlerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.  
 Le renard au chat dit enfin :  
 « Tu prétends être fort habile ;  
 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.  
 — Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac  
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »

Eux de recommencer la dispute à l'envi.  
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,  
 Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami ;  
 Cherche en ta cervelle matoise  
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »

A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.  
 L'autre fit cent tours inutiles,  
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut  
 Tous les confrères de Brifaut.  
 Partout il tenta des asiles ;  
 Et ce fut partout sans succès :

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.  
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles  
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :  
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.  
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

## NOTE

Une petite querelle littéraire assez curieuse s'est élevée au sujet de ces vers de la fable « Le Chat et le Renard » :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :  
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Chamfort a voulu mettre La Fontaine en contradiction avec lui-même en lui rappelant cet autre vers d'une autre de ses fables :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

A cela Nodier, plus équitable que Chamfort, a répondu victorieusement :

« Tous nos proverbes où est contenue la Sagesse des nations ont autant de proverbes en sens opposé et qui ne sont pas moins sages. Cela ne donne pas une grande idée de notre raison, mais cela en donne une idée assez juste. »

---



FABLE XV. — Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un mari fort amoureux,  
Fort amoureux de sa femme,  
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.  
Jamais œillade de la dame,  
Propos flatteur et gracieux,  
Mot d'amitié, ni doux sourire,  
Désiant le pauvre sire,  
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.  
Je le crois : c'était un mari.  
Il ne tint point à l'hyménée  
Que, content de sa destinée,  
Il n'en remerciât les dieux.  
Mais quoi, si l'amour n'assaisonne  
Les plaisirs que l'hymen nous donne,  
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.  
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,  
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,

Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur  
Interrompit la doléance.

La pauvre femme eut si grand'peur  
Qu'elle chercha quelque assurance  
Entre les bras de son époux.

• Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux  
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense  
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;  
Prends le logis aussi. » Les voleurs ne sont pas  
Gens honteux, ni fort délicats :  
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte

Que la plus forte passion

C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,  
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte<sup>1</sup> ;

J'en ai pour preuve cet amant

Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement ;

Le conte m'en a plu toujours infiniment :

Il est bien d'une âme espagnole,

Et plus grande encore que folle.

1. • Quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur. •

---



FABLE XVI. — Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,  
Et logeant le diable en sa bourse,  
C'est-à-dire n'y logeant rien,  
S'imagina qu'il ferait bien  
De se pendre, et finir lui-même sa misère,  
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :  
Genre de mort qui ne duit pas  
A gens peu curieux de goûter le trépas.  
Dans cette intention, une vieille mesure  
Fut la scène où devait se passer l'aventure :  
Il y porte une corde, et veut avec un clou  
Au haut d'un certain mur attacher le licou.  
La muraille, vieille et peu forte,  
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.  
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte ;  
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,  
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire  
Tandis que le galant à grands pas se retire,  
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent  
Absent.

» Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !  
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,  
    Ou de corde je manquerai. »  
Le lac était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :  
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.  
    Ce qui le consola, peut-être,  
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.  
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :  
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,  
    Thésaurisant pour les voleurs,  
    Pour ses parents, ou pour la terre.  
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?  
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :  
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente  
    Cette déesse inconstante  
    Se mit alors en l'esprit  
    De voir un homme se pendre ;  
    Et celui qui se pendit  
    S'y devait le moins attendre.

---



FABLE XVII. — Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,  
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître  
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :  
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,  
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :  
Bertrand déroba tout; Raton de son côté,  
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.  
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
Regardaient rôtir des marrons.  
Les escroquer était une très bonne affaire :  
Nos galants y voyaient double profit à faire;  
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.  
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui  
Que tu fasses un coup de maître;  
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître  
Propre à tirer marrons du feu,  
Certes, marrons verraient beau jeu ».  
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,  
D'une manière délicate,

Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;  
Puis les reporte à plusieurs fois,  
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;  
Et cependant Bertrand les croque.  
Une servante vient : adieu mes gens. Raton  
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes  
Qui, flattés d'un pareil emploi,  
Vont s'échauder en des provinces  
Pour le profit de quelque roi.

---

## FABLE XVIII. — Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,  
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
Et fait crier sur lui les enfants du village,  
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.  
Le héraut du printemps lui demande la vie.

« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie.

— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans?

— Non pas; c'était un roi dont les feux violents

Me firent ressentir leur ardeur criminelle.

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »

Le milan alors lui réplique :

« Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique!

— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra.

Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un milan, il s'en rira. »

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

---

FABLE XIX. — **Le Berger et son Troupeau.**

« Quoi! toujours il me manquera

Quelqu'un de ce peuple imbécile!

Toujours le loup m'en gobera!

J'aurai beau les compter! ils étaient plus de mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!

Robin mouton, qui par la ville

Me suivait pour un peu de pain,

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde!

Hélas! de ma musette il entendait le son;

Il me sentait venir de cent pas à la ronde.

Ah! le pauvre Robin mouton! »

Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,

Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffirait pour écarter les loups.

Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous

De ne bouger non plus qu'un terme

« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton

Qui nous a pris Robin mouton. »

Chacun en répond sur sa tête.

Guillot les crut, et leur fit fête.

Cependant, devant qu'il fût nuit,

Il arriva nouvel encombre :

Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats;

Ils promètront de faire rage :

Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;

Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

## LIVRE DIXIÈME

---

### FABLE I. — Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerais ; il n'est que trop aisé :  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles  
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :  
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.  
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,  
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point :  
D'autre propos chez vous récompensent ce point.  
    Propos, agréables commerces,  
Où le hasard fournit cent matières diverses ;  
    Jusqu'à là qu'en votre entretien  
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.  
    Laissons le monde et sa croyance.  
    La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens  
    Qu'il faut de tout aux entretiens ;  
    C'est un parterre où Flore épand ses biens ;  
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,  
    Et fait du miel de toute chose.  
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais  
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits  
    De certaine philosophie,  
    Subtile, engageante, et hardie.

On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non  
 Oûi parler? Ils disent donc  
 Que la bête est une machine;  
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :  
 Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.  
 Telle est la montre qui chemine  
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.  
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :  
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;  
 La première y meut la seconde:  
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.  
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.  
 L'objet la frappe en un endroit;  
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.  
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.  
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle?  
 Selon eux, par nécessité,  
 Sans passion, sans volonté :  
 L'animal se sent agité  
 De mouvements que le vulgaire appelle  
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
 Ou quelque autre de ces états.  
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.  
 Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.  
 Voici de la façon que Descartes l'expose :  
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
 Chez les païens, et qui tient le milieu  
 Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huitre et l'homme.  
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;  
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :  
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,  
 J'ai le don de penser; et je sais que je pense;  
 Or, vous savez, Iris, de certaine science,  
 Que, quand la bête penserait,  
 La bête ne réfléchirait  
 Sur l'objet ni sur sa pensée.  
 Descartes va plus loin, et soutient nettement  
 Qu'elle ne pense nullement.  
 Vous n'êtes point embarrassée  
 De le croire; ni moi. Cependant, quand au bois  
 Le bruit des cors, celui des voix,  
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
 Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre et brouiller la voie,  
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,  
 En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,  
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.  
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours:  
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
     Et le change, et cent stratagèmes  
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!  
 On le déchire après sa mort :  
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

    Quand la perdrix  
     Voit ses petits  
 En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle  
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,  
 Elle fait la blessée, et va trainant de l'aile,  
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,  
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;  
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,  
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit  
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

    Non loin du nord il est un monde  
     Où l'on sait que les habitans  
     Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,  
     Dans une ignorance profonde :  
 Je parle des humains; car, quant aux animaux,  
     Ils y construisent des travaux  
 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,  
 Et font communiquer l'un et l'autre rivage.  
 L'édifice résiste et dure en son entier :  
 Après un lit de bois est un lit de mortier.  
 Chaque castor agit : commune en est la tâche;  
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;  
 Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.  
     La république de Platon  
     Ne serait rien que l'apprentie  
     De cette famille amphibie.  
 Ils savent en hiver élever leurs maisons,  
 Passent les étangs sur des ponts,  
 Fruit de leur art, savant ouvrage;  
 Et nos pareils ont beau la voir,  
 Jusqu'à présent tout leur savoir  
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :

Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,

Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant :

Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :

C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,

Des animaux entre eux ont guerre de tout temps

Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps de garde avance, vedettes, espions,

Embuscades, partis, et mille inventions

D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure,

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature

Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers

Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

Sans le secours de la pensée,

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent ;

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
 Se conçoit mieux que le corps même :  
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.  
 Mais comment le corps l'entend-il?  
 C'est là le point. Je vois l'outil  
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide?  
 Eh! qui guide les cieus et leur course rapide?  
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.  
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;  
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;  
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;  
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,  
 Descartes l'ignorait encore.  
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :  
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux  
 Dont je viens de citer l'exemple,  
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.  
 Aussi faut-il donner à l'animal un point  
 Que la plante après tout n'a point :  
 Cependant la plante respire.  
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.  
 Le diner suffisait à gens de cette espèce :  
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.  
 Pleins d'appétit et d'allégresse,  
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,  
 Quand un quidam parut : c'était maître renard;  
 Rencontre incommode et fâcheuse :  
 Car comment sauver l'œuf? Le bien emballer,  
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,  
 Ou le rouler, ou le trainer,  
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.  
 Nécessité l'ingénieuse  
 Leur fournit une invention.  
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,  
 L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,  
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;  
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,  
 L'autre le traina par la queue.  
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,  
 Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étais le maître,

Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.  
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?  
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Par un exemple tout égal,  
 J'attribuerais à l'animal,

Non point une raison selon notre manière,  
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :  
 Je subtiliserais un morceau de matière,  
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,  
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,  
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor  
 Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,  
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme  
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or  
 Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage  
 Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferais notre lot infiniment plus fort ;

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;

L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,

Entrerait dans un point sans en être pressé,

Ne finirait jamais quoique ayant commencé :

Choses réelles quoique étranges.

Tant que l'enfance durerait,

Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait

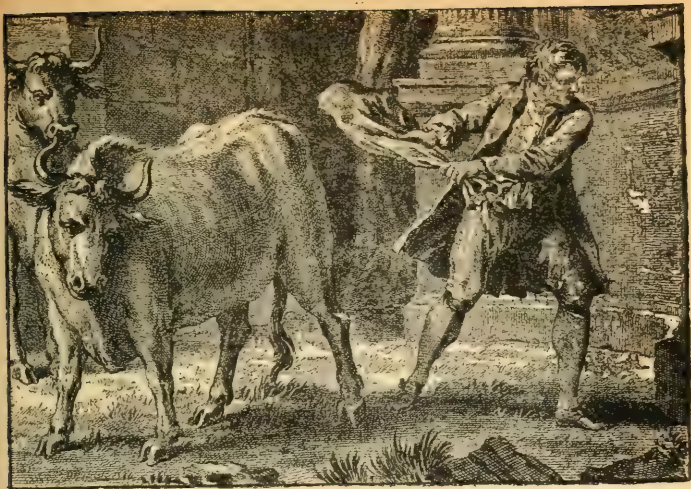
Qu'une tendre et faible lumière ;

L'organe étant plus fort, la raison percerait

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperait

L'autre âme imparfaite et grossière.



FABLE II. — L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre :  
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre  
Agréable à tout l'univers ! »  
A ces mots l'animal pervers  
(C'est le serpent que je veux dire,  
Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper),  
A ces mots le serpent, se laissant attraper,  
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,  
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.  
Afin de le payer toutefois de raison,  
L'autre lui fit cette harangue ;  
« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,  
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents  
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,  
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner  
Tous les ingrats qui sont au monde,  
A qui pourrait-on pardonner ?  
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde  
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,  
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :  
 Selon ces lois, condamne-moi;  
 Mais trouve bon qu'avec franchise  
 En mourant au moins je te dise -  
 Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. « Ces paroles  
 firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.  
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;  
 Mais rapportons-nous-en. — Soit fait », dit le reptile.

Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient :  
 Le cas est proposé. C'était chose facile :

« Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?  
 La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?

Je nourris celui-ci depuis longues années;  
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;  
 Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants  
 Le font à la maison revenir les mains pleines :  
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin  
 Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître!

Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
 L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
 Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit!

C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.

Croyons ce bœuf. — Croyons », dit la rampante bête.

Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,

Parcourant sans cesser ce long cercle de peines

Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines

Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,

Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,

On croyait l'honorer chaque fois que les hommes

Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.

Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;  
 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,  
 Au lieu d'arbitre, accusateur.  
 Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,  
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;  
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :  
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;  
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire  
 Un rustre l'abattait : c'était là son loyer ;  
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne  
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.  
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?  
 De son tempérament, il eût encore vécu.  
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
 Voulut à toute force avoir cause gagnée,  
 « Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »  
 Du sac et du serpent aussitôt il donna  
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête

On en use ainsi chez les grands :  
 La raison les offense, ils se mettent en tête  
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,  
 Et serpents.  
 Si quelqu'un desserre les dents,  
 C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire ?  
 Parler de loin, ou bien se taire.

---

## FABLE III. — La Tortue et les deux Canards.

Une tortue était, à la tête légère,  
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.  
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;  
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
     Deux canards, à qui la commère  
     Communiqua ce beau dessein,  
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.  
     « Voyez-vous ce large chemin ?  
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :  
     Vous verrez mainte république,  
 Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez  
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
 Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère  
     De voir Ulysse en cette affaire.  
 La tortue écouta la proposition.  
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine  
     Pour transporter la pèlerine.  
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.  
 « Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »  
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.  
 La tortue enlevée, on s'étonne partout  
     De voir aller en cette guise  
     L'animal lent et sa maison,  
 Justement au milieu de l'un et l'autre oison.  
 « Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues  
     Passer la reine des tortues.  
 — La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;  
 Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait  
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;  
 Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,  
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.  
 Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,  
     Et vaine curiosité,  
     Ont ensemble étroit parentage :  
     Ce sont enfants tous d'un lignage

---



FABLE IV. — Les Poissons et le Cormoran.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage  
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :  
Viviers et réservoirs lui payaient pension.  
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge  
Eut glacé le pauvre animal,  
La même cuisine alla mal.  
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.  
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
N'ayant ni filets ni réseaux,  
Souffrait une disette extrême.  
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,  
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang  
Cormoran vit une écrevisse.  
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant  
Porter un avis important  
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;  
Le maître de ce lieu dans huit jours péchera. »  
L'écrevisse en hâte s'en va  
Conter le cas. Grande est l'émeute ;

On court, on s'assemble, on députe  
 A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,  
 D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?  
 Êtes-vous sûr de cette affaire?  
 N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?  
 — Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?  
 — N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,  
 L'un après l'autre, en ma retraite.  
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :  
 Il n'est demeure plus secrète.  
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,  
 Inconnu des traitres humains,  
 Sauvera votre république. »  
 On le crut. Le peuple aquatique  
 L'un après l'autre fut porté  
 Sous ce rocher peu fréquenté.  
 Là, Cormoran le bon apôtre,  
 Les ayant mis en un endroit  
 Transparent, peu creux, fort étroit,  
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;  
 Il leur apprit à leurs dépens  
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
 En ceux qui sont mangeurs de gens.  
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance  
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.  
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup; toute panse  
 Me paraît une à cet égard :  
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,  
 Ce n'est pas grande différence.

---



FABLE V. — L'Enfouisseur et son Compère.

Un pincemaille avait tant amassé  
Qu'il ne savait où loger sa finance.  
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,  
Le rendait fort embarrassé  
Dans le choix d'un dépositaire ;  
Car il en voulait un, et voici sa raison :  
« L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère  
Si je le laisse à la maison ;  
Moi-même de mon bien je serai le larron. »  
Le larron ! Quoi ! jouir c'est se voler soi-même ?  
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.  
Apprends de moi cette leçon :  
Le bien n'est bien qu'en temps que l'on s'en peut défaire  
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?  
La peine d'acquérir, le soin de conserver,  
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.  
Pour se décharger d'un tel soin,  
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :

Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,  
Celui-ci l'aide. Il vont enfouir le trésor.  
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :  
    Il ne retrouva que le gîte.  
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite  
Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor  
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »  
Le compère aussitôt va remettre en sa place  
    L'argent volé, prétendant bien  
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien. •  
    Mais pour ce coup, l'autre fut sage :  
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,  
    Plus n'entasser, plus n'enfouir ;  
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,  
    Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

---



FABLE VI. — Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité  
(S'il en est de tels dans le monde)  
Fit un jour sur sa cruauté,  
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,  
Une réflexion profonde,  
« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.  
Le loup est l'ennemi commun :  
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;  
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte,  
On y mit notre tête à prix  
Il n'est hobereau qui ne fasse  
Contre nous tels bans publier ;  
Il n'est marmot osant crier  
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.  
Le tout pour un âne rogneux,  
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,  
Dont j'aurai passé mon envie.  
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :

Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.  
Est-ce une chose si cruelle?  
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »  
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,  
Mangeant un agneau cuit en broche.  
« Oh! oh! dit-il, je me reproche  
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
S'en repaissant eux et leurs chiens;  
Et moi, loup j'en ferai scrupule!  
Non, par tous les dieux, non ; je serais ridicule :  
Thibaut l'agnelet passera,  
Sans qu'à la broche je le mette;  
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,  
Et le père qui l'engendra! »

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux ; et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ;  
Ils n'auront ni croc ni marmite!  
Bergers, bergers! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

---

## FABLE VII. — L'Araignée et l'Hirondelle.

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,  
 Par un secret d'accouchement nouveau,  
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie,  
 Entends ma plainte une fois en ta vie!  
 Progné me vient enlever les morceaux;  
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,  
 Elle me prend mes mouches à ma porte :  
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau  
 En serait plein sans ce maudit oiseau :  
 Je l'ai tissu de matière assez forte. »

Ainsi, d'un discours insolent,  
 Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,  
 Et qui lors étant filandière  
 Prétendait enlacer tout insecte volant.  
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,  
 Malgré le bestion happait mouches dans l'air,  
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,  
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,  
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,  
 Demandaient par des cris encore mal entendus.

La pauvre aragne n'ayant plus  
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,  
 Se vit elle-même enlevée :  
 L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,  
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :  
 L'adroit, le vigilant et le fort sont assis  
 A la première ; et les petits  
 Mangent leur reste à la seconde.

---

## FABLE VIII. — La Perdrix et les Coqs

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,  
 Toujours en noise, et turbulents,  
 Une perdrix était nourrie.  
 Son sexe, et l'hospitalité,  
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,  
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :  
 Ils feraient les honneurs de la ménagerie.  
 Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,  
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect,  
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.  
 D'abord elle en fut affligée ;  
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée  
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,  
 Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;  
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :  
 Jupiter sur un seul modèle  
 N'a pas formé tous les esprits ;  
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.  
 S'il dépendait de moi, je passerais ma vie  
 En plus honnête compagnie.  
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;  
 Il nous prend avec des tonnelles,  
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :  
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

---

## FABLE IX. — Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi  
Mutilé par mon propre maître?  
Le bel état où me voici!

Devant les autres chiens oserai-je paraître?  
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,  
Qui vous ferait choses pareilles! »

Ainsi criait Mouflar, jeune dogue; et les gens,  
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,  
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.  
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps  
Qu'il y gagnait beaucoup; car étant de nature  
A piller ses pareils; mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui  
Avec cette partie en cent lieux altérée :  
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,  
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit, de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin;  
Du reste ayant d'oreille autant que sur sa main,  
Un loup n'eût su par où le prendre.

---

## FABLE X. — Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
 Si vous me demandez leur état et leur nom,  
 J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, Ambition.  
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
     Car même elle entre dans l'amour.  
 Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire  
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,  
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
 Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.  
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.  
 « Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :  
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes :  
     Je te fais juge souverain. »

Voilà notre berger la balance à la main.  
 Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,  
 Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,  
 Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :  
 « Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?  
 Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;  
 Leur faveur est glissante : on s'y trompe et le pire,  
 C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs  
 Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.  
 Vous ne connaissez pas l'atrait qui vous engage :  
 Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.  
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,  
     Un serpent engourdi de froid  
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;  
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.  
 Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure.  
 Quand un passant cria : « Que tenez-vous ! ô dieux !  
 « Jetez cet animal traître et pernicieux,

« Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent vous dis-je ;  
 « A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?  
 « — Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?  
 « Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :  
     « Vous n'en parlez que par envie. »  
     L'aveugle enfin ne le crut pas :  
     Il en perdit bientôt la vie.

L'animal dégourdi piqua son homme au bras.  
 Quant à vous, j'ose vous prédire  
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.  
 — Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?  
 — Mille dégoûts viendront », dit le prophète ermite.  
 Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.  
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,  
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,  
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite  
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.  
 « De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »  
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.  
 Il ne trouva partout que médiocrité,  
 Louange du désert et dé la pauvreté :  
     C'étaient là ses magnificences.

« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :  
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.  
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris  
     Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert on y vit des lambeaux,  
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
 Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
 Et, je pense, aussi sa musette.

« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais  
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,  
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais  
     Comme l'on sortirait d'un songe !  
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :  
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.  
 Jem'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête  
     Un petit grain d'ambition ? »

---

## NOTE

**Sur les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.**

C'est une fable d'Hérodote qui est la première connue sur ce sujet. L'historien l'a mise en ces termes dans la bouche de Cyrus :

« Il y eut autrefois un joueur de flûte qui, ayant aperçu des poissons dans la mer, se mit à jouer dans son instrument, pensant qu'ils viendraient à terre. Se voyant trompé dans son espoir, il prit un filet, y enveloppa un grand nombre de poissons et le retira.

Sur le rivage, ils se mirent à sauter, mais il leur dit :

« Cessez maintenant, cessez de danser, puisque vous n'avez pas voulu sortir de l'eau en dansant pendant que je jouais de la flûte. »

---



FABLE XI. — Les Poissons et le Berger qui joue  
de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette  
Faisait résonner les accords  
D'une voix et d'une musette  
Capables de toucher les morts,  
Chantait un jour le long des bords  
D'une onde arrosant des prairies  
Dont Zéphyre habitait les campagnes fleuries.  
Annette cependant à la ligne pêchait ;  
Mais nul poisson ne s'approchait :  
La bergère perdait ses peines.  
Le berger qui par ses chansons  
Eût attiré des inhumaines,  
Crut, et crut mal, attirer des poissons.  
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,  
Laissez votre naïade en sa grotte profonde ;  
Venez voir un objet mille fois plus charmant.  
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle,  
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.  
Vous serez traités doucement ;

On n'en veut point à votre vie :

Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;  
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,  
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »  
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;  
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :  
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées  
S'en étant aux vents envolées,  
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;  
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis  
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits  
D'une multitude étrangère,  
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout !  
Il y faut une autre manière :  
Servez-vous de vos rets ! la puissance fait tout.

---

## FABLE XII. — Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,  
 Du rôl d'un roi faisaient leur ordinaire ;  
 Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,  
 De ces oiseaux faisaient leurs favoris.  
 L'âge liait une amitié sincère  
 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;  
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,  
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,  
 Nourris ensemble et compagnons d'école.  
 C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet :  
 Car l'enfant était prince et son père monarque  
 Par le tempérament que lui donna la Parque  
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,  
 Et le plus amoureux de toute la province,  
 Faisait aussi sa part des délices du prince,  
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant,  
 Comme il arrive aux jeunes gens,  
 Le jeu devint une querelle  
 Le passereau, peu circonspect,  
 S'attira de tels coups de bec,  
 Que, demi-mort et trainant l'aile,  
 On crut qu'il n'en pourrait guérir.  
 Le prince indigné fit mourir  
 Son perroquet. Le bruit en vint au père.  
 L'infortuné vieillard crie et se désespère,  
 Le tout en vain, ses cris sont superflus ;  
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque :  
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus  
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque  
 Son père s'en va fondre et lui crève les yeux.  
 Il se sauve aussitôt et choisit pour asile  
 Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,  
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.  
 Le roi lui-même y court ; et dit pour l'attirer :  
 « Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?  
 Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.  
 Je suis contraint de déclarer,  
 Encor que ma douleur soit forte,  
 Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :  
 Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

La Parque avait écrit de tout temps en son livre  
Que l'un de nos enfants doit cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »

Le perroquet dit : « Sire roi,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,

Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?

Mais que la Providence, ou bien que le Destin

Règle les affaires du monde,

Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,

Ou dans quelque forêt profonde,

J'achèverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance

Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense ;

Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,

Éviter ta main et tes yeux.

Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine :

Ne me parle point de retour ;

L'absence est aussi bien un remède à la haine

Qu'un appareil contre l'amour. »



## LA FABLE ANCIENNE

**Le Vilain qui norrit le Serpent**

Jadis ot nourris un vilain  
 Une serpente et de ses mains.  
 Un jour a li se courrousa  
 Et la feri (frappa) et la blessa  
 D'une coignée qu'il tint.  
 Après ne say comment ce avint  
 Qu'il fust povre et mendiens.  
 Si cuide bien li paysans  
 Que c'est meschief ait encouru  
 Pour son serpent qu'il a feru.  
 Alors vient et moult s'humilie  
 Et du meffait merci li crie  
 En priant qu'elle li pardoint.  
 Dit li serpent : ne me fie point  
 En toy ne en ta compaignie  
 Tant comme tu ayes ta cognie  
 De quoy m'as navré et battu,  
 Car encores m'en battras-tu....  
 Mes se de bon cueur te repens.  
 Je te pardoins, dist le serpens.



**Du Vilain qui norrit le Serpent.**

## FABLE XIII. — La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avait perdu son faon :  
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée  
 Poussait un tel rugissement  
 Que toute la forêt était importunée.  
 La nuit ni son obscurité,  
 Son silence, et ses autres charmes,  
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :  
 Nul animal n'était du sommeil visité.  
 L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,  
 Un mot sans plus ; tous les enfants  
 Qui sont passés entre vos dents  
 N'avaient-ils ni père ni mère ?  
 — Ils en avaient. — S'il est ainsi,  
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,  
 Si tant de mères se sont tues,  
 Que ne vous taisez-vous aussi ?  
 — Moi, me taire ! moi malheureuse !  
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner  
 Une vieille douloreuse !  
 — Dites-moi, qui vous force à vous y condamner !  
 — Hélas ! c'est le Destin qui me hait. » Ces paroles  
 Ont été de tout temps de la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous !  
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.  
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,  
 Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

---

## FABLE XIV. — Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.  
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :  
     Ce dieu n'a guère de rivaux ;  
 J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.  
 En voici pourtant un, que de vieux talismans  
 Firent chercher fortune au pays des romans.  
     Il voyageait de compagnie.  
 Son camarade et lui trouvèrent un poteau  
     Ayant au haut cet écriteau :  
 « Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie  
 « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,  
     « Tu n'as qu'à passer ce torrent ;  
 « Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre  
     « Que tu verras couché par terre,  
 « Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont  
 « Qui menace les cieux de son superbe front. »  
 L'un des deux chevaliers saigna du nez. « Si l'onde  
     Est rapide autant que profonde,  
 Dit-il..., et supposé qu'on la puisse passer,  
 Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?  
     Quelle ridicule entreprise !  
 Le sage l'aura fait par tel art et de guise  
 Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :  
 Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas  
 Au pouvoir d'un mortel : à moins que la figure  
 Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,  
     Propre à mettre au bout d'un bâton :  
 Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?  
 On nous veut attraper devant cette écriture ;  
 Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :  
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »  
 Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,  
     Les yeux clos, à travers cette eau.  
     Ni profondeur ni violence  
 Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,  
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.  
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,  
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.  
 Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :  
     Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,  
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,  
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.  
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte  
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.  
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;  
« Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort. »  
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père :  
    Serait-ce bien une misère  
    Que d'être pape ou d'être roi ?  
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.  
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter  
Avant que de donner le temps à la sagesse  
D'envisager le fait, et sans la consulter.

---

## FABLE XV. — Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
 L'homme agit, et qu'il se comporte  
 En mille occasions comme les animaux :  
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
 Que ses sujets ; et la Nature  
 A mis dans chaque créature  
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :  
 J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.  
 Je vais prouver ce que je dis.

À l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
 Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
 Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,  
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,  
 Je foudroie à discrétion  
 Un lapin qui n'y pensait guère.  
 Je vois fuir aussitôt toute la nation  
 Des lapins qui, sur la bruyère,  
 L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
 S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.  
 Le bruit du coup fait que la bande  
 S'en va chercher sa sûreté  
 Dans la souterraine cité :  
 Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande  
 S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,  
 Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,  
 A peine ils touchent le port  
 Qu'ils vont hasarder encor  
 Même vent, même naufrage.  
 Vrais lapins, on les revoit  
 Sous les mains de la Fortune. γ

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit  
 Qui n'est pas de leur détroit,  
 Je laisse à penser quelle fête!  
 Les chiens du lieu n'ayant en tête  
 Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents  
 Vous accompagnent ces passants  
 Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,  
 Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,  
 A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,  
 Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.  
 La coquette et l'auteur sont de ce caractère :  
 Malheur à l'écrivain nouveau!

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau.  
 C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;  
 Mais les ouvrages les plus courts  
 Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide  
 Tous les maîtres de l'art et tiens qu'il faut laisser  
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser  
 Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,  
 Et dont la modestie égale la grandeur,  
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
 La louange la plus permise,  
 La plus juste et la mieux acquise ;  
 Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu  
 Que votre nom reçût ici quelques hommages,  
 Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,  
 Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,  
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde  
 Qu'aucun climat de l'univers,  
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde  
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

---

FABLE XVI. — **Le Marchand, le Gentilhomme,  
le Pâtre et le Fils de Roi.**

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,  
Presque nus échappés à la fureur des ondes,  
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,  
Réduits au sort de Bélisaire,  
Démandaient aux passants de quoi  
Pouvoir soulager leur misère.  
De raconter quel sort les avait rassemblés,  
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,  
C'est un récit de longue haleine.  
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :  
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.  
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.  
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée  
De leur aventure passée  
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin  
De pourvoir au commun besoin.  
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?  
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »  
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on  
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées  
De l'esprit et de la raison ;  
Et que de tout berger, comme de tout mouton,  
Les connaissances soient bornées ?  
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon  
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.  
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :  
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.  
— J'enseignerai la politique »,  
Reprit le fils de roi. Le noble pour en vint :  
« Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école. »  
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit  
La sottise vanité de ce jargon frivole !  
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi !  
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance  
Jeûnerons-nous, par votre foi ?  
Vous me donnez une espérance  
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.  
Qui pourvoira de nous au diner de demain ?  
Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?  
Avant tout autre, c'est celui  
Dont il s'agit. Votre science  
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »  
A ces mots le pâtre s'en va  
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,  
Pendant cette journée et pendant la suivante,  
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant  
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure  
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;  
Et, grâce aux dons de la nature,  
La main est le plus sûr et le plus prompt secours

---

## LIVRE ONZIÈME

---

### FABLE I — Le Lion.

Sultan léopard autrefois  
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,  
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois  
Force moutons parmi la plaine.  
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.  
Après les compliments et d'une et d'autre part,  
Comme entre grands il se pratique,  
Le sultan fit venir son vizir le renard,  
Vieux routier, et bon politique.  
« Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :  
Son père est mort ; que peut-il faire ?  
Plains plutôt le pauvre orphelin.  
Il a chez lui plus d'une affaire ;  
Et devra beaucoup au Destin  
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »  
Le renard dit, branlant la tête :  
« Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;  
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,  
Ou s'efforcer de le détruire  
Avant que la griffe et la dent  
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.  
N'y perdez pas un seul moment.  
J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre ;  
Ce sera le meilleur lion  
Pour ses amis, qui soit sur terre :  
Tâchez donc d'en être ; sinon  
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.  
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine

Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin  
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin  
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène  
 De toutes parts ; et le vizir,  
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :  
 « Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.  
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :  
 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons  
 Qu'à manger leur part des moutons.  
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance  
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.  
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien :  
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.  
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;  
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :  
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,  
 Tout le plus gras du pâturage.  
 Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.  
 Il en prit mal ; et force États  
 Voisins du sultan en pâtirent :  
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.  
 Quoi que fit ce monde ennemi,  
 Celui qu'ils craignaient fut le maître

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,  
 Si vous voulez le laisser craître.

---

FABLE II. — Les Dieux voulant instruire  
un fils de Jupiter.

POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu  
Dont il tirait son origine,  
Avait l'âme toute divine.  
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu  
Faisait sa principale affaire  
Des doux soins d'aimer et de plaire.  
En lui l'amour et la raison  
Devancèrent le temps, dont les ailes légères  
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.  
Flore aux regards rians, aux charmantes manières,  
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.  
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,  
Sentiments délicats et remplis de tendresse,  
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.  
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,  
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,  
Que les enfants des autres dieux :  
Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence,  
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,  
Tant il le fit parfaitement !  
Jupiter cependant voulut le faire instruire.  
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire,  
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers.  
Mais il est des emplois divers  
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.  
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :  
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.  
Afin de mériter le rang des immortels,  
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre  
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.  
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.  
« Je veux, dit le dieu de la guerre,  
Lui montrer moi-même cet art  
Par qui maints héros ont eu part  
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.  
— Je serai son maître de lyre,

Dit le blond et docte Apollon.

— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,  
Son maître à surmonter les vices,

A dompter les transports, monstres empoisonneurs,  
Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs  
Ennemi des molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus  
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »

Quand ce vint au dieu de Cythère,  
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout  
L'esprit joint au désir de plaire?

---

## FABLE III. — Le Fermier, le Chien et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!  
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure  
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,  
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.  
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
N'étaient pas au compère un embarras léger.

« Hé quoi! dit-il, cette canaille  
Se moque impunément de moi.

Je vais, je viens, je me travaille,  
S'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,  
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie  
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc;  
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
Je suis au comble de la joie!

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
Au métier de renard? Je jure les puissances  
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »

Roulant en son cœur ces vengeances,  
Il choisit une nuit libérale en pavots :  
Chacun était plongé dans un profond repos;  
Le maître du logis, les valets, le chien même,  
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,  
Laisant ouvert son poulailler,  
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté  
Parurent avec l'aube : on vit un étalage  
De corps sanglants et de carnage.  
Peu s'en fallut que le soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil,  
Apollon irrité contre le fier Atride  
Joncha son camp de morts; on vit presque détruit  
L'ost des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente  
Ajax, à l'âme impatiente,  
De moutons et de boucs fit un vaste débris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse

Et les auteurs de l'injustice  
Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,  
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.  
Le maitre ne trouva de recours qu'à crier  
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.  
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,  
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage!  
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :  
Si vous, maitre et fermier, à qui touche le fait,  
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,  
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,  
Sans aucun intérêt je perde le repos? »

Ce chien parlait très à propos :  
Son raisonnement pouvait être  
Fort bon dans la bouche d'un maitre,  
Mais n'étant que d'un simple chien,  
On trouva qu'il ne valait rien :  
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),  
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.  
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.  
Que si quelque affaire t'importe,  
Ne la fais point par procureur.

---

## FABLE IV. — Le Songe d'un habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir  
 Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir  
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :  
 Le même songeur vit en une autre contrée  
     Un ermite entouré de feux,  
 Qui touchait de pitié même les malheureux.  
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :  
 Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.  
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris !  
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,  
     Il se fit expliquer l'affaire.  
 L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;  
 Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point  
     Acquis tant soit peu d'habitude,  
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,  
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;  
 Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »  
 Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,  
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :  
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,  
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas  
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,  
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,  
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !  
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !  
 Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes  
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux  
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,  
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !  
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,  
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !  
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,  
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
 En est-il moins profond, et moins plein de délices ?  
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,  
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

## FABLE V. — Le Lion, le Singe et les deux Ânes.

Le lion, pour bien gouverner,  
 Voulant apprendre la morale,  
 Se fit, un beau jour, amener  
 Le singe, maître ès arts chez la gent animale.  
 La première leçon que donna le régent  
 Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,  
 Il faut que tout prince préfère  
 Le zèle de l'État à certain mouvement  
 Qu'on appelle communément  
 Amour-propre; car c'est le père,  
 C'est l'auteur de tous les défauts  
 Que l'on remarque aux animaux.  
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte  
 Ce n'est pas chose si petite  
 Qu'on en vienne à bout en un jour :  
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.  
 Par là, votre personne auguste  
 N'admettra jamais rien en soi  
 De ridicule ni d'injuste.  
 — Donne-moi, repartit le roi,  
 Des exemples de l'un et l'autre.  
 — Toute espèce, dit le docteur,  
 Et je commence par la nôtre,  
 Toute profession s'estime dans son cœur,  
 Traite les autres d'ignorantes,  
 Les qualifie impertinentes;  
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême  
 On porte ses pareils; car c'est un bon moyen  
 De s'élever aussi soi-même.  
 De tout ce que dessus, j'argumente très bien  
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,  
 Cabale, et certain art de se faire valoir,  
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace  
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,  
 Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,  
 J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :  
 • Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot

« L'homme, cet animal si parfait? Il profane  
 « Notre augusté nom, traitant d'âne  
 « Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :  
 « Il abuse encore d'un mot,  
 « Et traite notre rire et nos discours de braire.  
 « Les humains sont plaisants de prétendre exceller  
 « Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,  
 « A leurs orateurs de se taire :  
 « Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :  
 « Vous m'entendez, je vous entends;  
 « Il suffit. Et quant aux merveilles  
 « Dont notre divin chant vient frapper les oreilles,  
 « Philomèle est, au prix, novice dans cet art :  
 « Vous surpassez Lambert. » L'autre baudet repart :  
 « Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »  
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,

S'en allèrent dans les cités

L'un l'autre se prôner; chacun d'eux croyait faire,  
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,  
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,

Non parmi les baudets, mais parmi les puissances  
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,  
 Qui changeraient entre eux les simples excellences,  
 S'ils osaient, en des majestés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose  
 Que votre majesté gardera le secret.

Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait

Qui lui fit voir entre autre chose,

L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.

L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »

Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire

S'il traita l'autre point, car il est délicat ;

Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,

Regardait ce lion comme un terrible sire.

FABLE VI. — **Le Loup et le Renard.**

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,  
 C'est d'exceller en tour plein de matoiseries ?  
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.  
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie,  
     Ou d'attaquer celle d'autrui,  
     N'en sait-il pas autant que lui ?  
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être  
 Avec quelque raison contredire mon maître.  
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image  
     Lui parut un ample fromage.  
     Deux seaux alternativement  
     Puisaient le liquide élément :  
 Notre renard, pressé par une faim canine,  
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
     L'autre seau tenait suspendu.  
     Voilà l'animal descendu,  
     Tiré d'erreur, mais fort en peine,  
     Et voyant sa perte prochaine :  
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
     De la même image charmé,  
     Et succédant à sa misère,  
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?  
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.  
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits  
     Échancré, selon l'ordinaire,  
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.  
     Sire Renard était désespéré.  
     Compère loup, le gosier altéré,  
     Passe par là. L'autre dit : « Camarade,  
 Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?  
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait  
     La vache Io donna le lait,  
     Jupiter, s'il était malade,  
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.  
     J'en ai mangé cette échancrure ;  
 Le reste vous sera suffisante pâture.  
 Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès. »

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,  
 Le loup fut un sot de le croire :  
 Il descend ; et son poids emportant l'autre part,  
 Reguinde en haut maitre renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire  
 Sur aussi peu de fondement ;  
 Et chacun croit fort aisément  
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

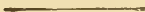


## LA FABLE ANCIENNE

**Renart le contrefait**

Au un destour d'une abaie  
 Qui sembloit bien estre erbaie (pleine d'herbes)  
 A renars un grand puis trouvé.  
 Là c'est renars bien esprové  
 Qu'il y trouva mereveilles :  
 Car il avoit on puis deus seilles (seau)  
 Quant l'une vient et l'autre vait.

.....  
 .....



## FABLE VII. — Le Paysan du Danube

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.  
     Jadis l'erreur du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance :  
     J'ai, pour le fonder à présent,  
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc Aurèle  
     Nous fait un portrait fort fidèle.  
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici  
     Le personnage en raccourci.  
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;  
     Toute sa personne velue  
 Représentait un ours, mais un ours mal léché :  
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,  
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,  
     Portait sayon de poil de chèvre,  
     Et ceinture de joncs marins.  
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles  
     Où l'avarice des Romains  
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
 Le député vint donc, et fit cette harangue :  
 « Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,  
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :  
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris !  
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
     Que tout mal et toute injustice :  
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.  
 Témoin nous, que punit la romaine avarice ;  
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,  
     L'instrument de notre supplice.  
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour  
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;  
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,  
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
     Il ne vous fasse, en sa colère,  
     Nos esclaves à votre tour.  
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres. Qu'on me die  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?  
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains  
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.  
 Qu'avez-vous appris aux Germains?  
 Ils ont l'adresse et le courage :  
 S'ils avaient eu l'avidité,  
 Comme vous, et la violence,  
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
 Et sauraient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos autels  
 Elle-même en est offensée ;  
 Car sachez que les immortels  
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples.  
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
 De mépris d'eux et de leurs temples,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :  
 La terre et le travail de l'homme  
 Font pour les assouvir des efforts superflus.  
 Retirez-les : on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes ;  
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;  
 Nous laissons nos chères compagnes ;  
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.  
 Quant à nos enfants déjà nés,  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :  
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les : ils ne nous apprendront  
 Que la mollesse et que le vice ;  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine et d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
 N'a-t-on point de présent à faire,  
 Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère  
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère  
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort  
 Doit commencer à vous déplaire.  
 Je finis. Punissez de mort  
 Une plainte un peu trop sincère. »

A ces mots, il se couche; et chacun étonné  
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,  
    Du sauvage ainsi prosterné.  
On le créa patrice; et ce fut la vengeance  
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit  
    D'autres prêteurs; et par écrit  
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,  
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
    On ne sut pas longtemps à Rome  
    Cette éloquence entretenir.

---

## FABLE VIII. — Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »  
Disaient trois jouvenceaux, enfans du voisinage :  
Assurément il radotait.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,  
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?  
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie  
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?  
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :  
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous. •

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. Tout établissement  
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.  
Qui de nous des clartés de la voûte azurée  
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment  
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?  
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?  
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :  
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux  
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;  
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
Dans les emplois de Mars servant la république,  
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre  
Ce que je viens de raconter.

## FABLE IX. — Les Souris et le Chat-Huant.

Il ne faut jamais dire aux gens :

« Écoutez un bon mot, oyez une merveille. »

Savez-vous si les écoutants

En feront une estime à la vôtre pareille ?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté :

Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable

Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.

Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,

Logeaient, entre autres habitants,

Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,

Et de son bec avait leur troupeau mutilé.

Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.

En son temps, aux souris le compagnon chassa :

Les premières qu'il prit du logis échappées,

Pour y remédier, le drôle estropia

Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées

Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité

S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.

Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :

Elle allait jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puis, qu'un cartésien s'obstine

A traiter ce hibou de montre et de machine !

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue !

Si ce n'est pas là raisonner,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'arguments il fit :

« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin

N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe

Mais comment? Otons-lui les pieds. » Or, trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!  
Quel autre art de penser Aristote et sa suite  
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

(*Note de La Fontaine.*)

---

## ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,  
Traduisait en langue des dieux  
Tout ce que disent sous les cieux  
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.  
Truchement de peuples divers,  
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :  
Car tout parle dans l'univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers  
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,  
J'ai du moins ouvert le chemin :  
D'autres pourront y mettre une dernière main.  
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise ;  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;  
Sous ces inventions il faut l'envelopper.  
Mais vous n'avez que trop de quoi vos occuper :  
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,  
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
Qu'ait jamais formés un monarque.  
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets  
Vainqueurs du temps et de la Parque.

---

## LIVRE DOUZIÈME

---

### A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE <sup>1</sup>

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance

1. Petit-fils de Louis XIV. Il fut depuis dauphin. C'est le père de Louis XV, et le frère du roi d'Espagne Philippe V.

que ces sujets; les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin<sup>1</sup>. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très obéissant  
et très fidèle serviteur.

DE LA FONTAINE.

1. La Fontaine avait alors soixante-treize ans.

## FABLE I. — Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,  
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.  
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :  
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.  
 Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant  
 On aperçoit le vôtre aller en augmentant :  
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.  
 Le héros dont il tient des qualités si belles  
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :  
 Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,  
 Il ne marche à pas de géant  
 Dans la carrière de la gloire.

Quelque dieu le retient, c'est notre souverain,  
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.  
 Cette rapidité fut alors nécessaire ;  
 Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.  
 Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours  
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.  
 De ces sortes de dieux votre cour se compose :  
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :  
 Le sens et la raison y règlent toute chose.  
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,  
 Imprudents et peu circonspects,  
 S'abandonnèrent à des charmes

Qui métamorphosaient en bêtes les humains.  
 Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,  
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.  
 Ils abordèrent un rivage  
 Où la fille du dieu du jour,  
 Circé, tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage  
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.  
 D'abord ils perdent la raison ;  
 Quelques moments après, leur corps et leur visage  
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :  
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;

Les uns sous une masse énorme,  
 Les autres sous une autre forme :  
 Il s'en vit de petits ; EXEMPLUM, UT TALPA.  
 Le seul Ulysse en échappa ;  
 Il sut se défier de la liqueur traîtresse.  
 Comme il joignait à la sagesse  
 La mine d'un héros et le doux entretien,  
 Il fit tant que l'enchanteresse  
 Prit un autre poison peu différent du sien.  
 Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :  
 Celle-ci déclara sa flamme,  
 Ulysse était trop fin pour ne pas profiter  
 D'une pareille conjecture :  
 Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure  
 « Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?  
 Allez le proposer de ce pas à la troupe. »  
 Ulysse y court et dit : « L'empoisonneuse coupe  
 A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :  
 Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?  
 On vous rend déjà la parole. »  
 Le lion dit, pensant rugir :  
 « Je n'ai pas la tête si folle ;  
 Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !  
 J'ai griffes et dents, et mets en pièces qui m'attaque.  
 Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !  
 Tu me rendras peut-être encor simple soldat :  
 Je ne veux point changer d'état. »  
 Ulysse du lion court à l'ours ! « Eh ! mon frère,  
 Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !  
 — Ah ! vraiment nous y voici,  
 Reprit l'ours à sa manière :  
 Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.  
 Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre !  
 Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?  
 Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.  
 Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route et me laisse.  
 Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,  
 Et te dis tout net et tout plat :  
 Je ne veux point changer d'état. »  
 Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;  
 Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :  
 « Camarade, je suis confus  
 Qu'une jeune et belle bergère  
 Conte aux échos les appétits gloutons  
 Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver ta bergerie :

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois, et redevient,

Au lieu de loup, homme de bien.

— En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village?

Si j'étais homme, par ta foi.

Aimerais-je moins le carnage?

Pour un mot quelquefois vous vous étrangez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse fit à tous une même semonce :

Chacun d'eux fit même réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'était leurs délices suprêmes :

Tous renonçaient au los des belles actions,

Ils croyaient s'affranchir, suivant leurs passions :

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'était sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :

Ils ont force pareils en ce bas univers,

Gens à qui j'impose pour peine

Votre censure et votre haine.

FABLE II. — **Le Chat et les deux Moineaux**

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,  
 Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :  
 La cage et le panier avaient mêmes pénates.  
 Le chat était souvent agacé par l'oiseau :  
 L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.  
 Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :  
 Il se fût fait un grand scrupule  
 D'armer de pointes sa fêrule.  
 Le passereau, moins circonspect,  
 Lui donnait force coups de bec.  
 En sage et discrète personne,  
 Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne.  
 Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,  
 Une longue habitude en paix les maintenait ;  
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage  
 S'en vint les visiter, et se fit compagnon  
 Du pétulant Pierrot et du sage Raton ;  
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;  
 Et Raton de prendre parti.

« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,  
 D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !  
 Non, de par tous les chats ! » Entrant lors au combat,  
 Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,  
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »  
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?  
 Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.  
 J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.  
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés :  
 Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse,  
 Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

## FABLE III. — Le Thésauriseur et le Singe.

Un homme accumulait. On sait que cette erreur  
 Va souvent jusqu'à la fureur.  
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.  
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles  
 Pour sûreté de son trésor,  
 Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite  
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.  
 Là, d'une volupté selon moi fort petite,  
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours :  
 Il passait les nuits et les jours  
 A compter, calculer, supputer sans relâche,  
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,  
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.  
 Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,  
 Jetait quelques doublons toujours par la fenêtre,  
 Et rendait le compte imparfait :  
 La chambre, bien cadénassée,  
 Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.  
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée  
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.  
 Quant à moi, lorsque je compare  
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,  
 Je ne sais bonnement auquel donner le prix :  
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;  
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.  
 Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,  
 Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,  
 Un jacobus, un ducaton,  
 Et puis quelque noble à la rose ;  
 Éprouvait son adresse et sa force à jeter  
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter  
 Par les humains sur toute chose.  
 S'il n'avait entendu son compteur à la fin  
 Mettre la clef dans la serrure,  
 Les ducats auraient tous pris le même chemin,  
 Et couru la même aventure ;  
 Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier  
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.  
  
 Dieu veuille préserver maint et maint financier  
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

## FABLE IV. — Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,  
 Certain esprit de liberté  
 Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage  
 Vers les endroits du pâturage  
 Les moins fréquentés des humains.  
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,  
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,  
 C'est où ces dames vont promener leurs caprices.  
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.  
 Deux chèvres donc s'émançant,  
 Toutes deux ayant patte blanche,  
 Quittèrent les bas près, chacune de sa part :  
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.  
 Un ruisseau se rencontre et pour pont une planche.  
 Deux belettes à peine auraient passé de front  
 Sur ce pont :  
 D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond  
 Devaient faire trembler de peur ces amazones.  
 Malgré tant de dangers l'une de ces personnes  
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fit **autant**.  
 Je m'imagine voir avec Louis le Grand  
 Philippe Quatre qui s'avance  
 Dans l'île de la Conférence :  
 Ainsi s'avançaient pas à pas,  
 Nez à nez nos aventurières.  
 Qui, toutes deux étant fort fières,  
 Vers le milieu du pont ne se voulurent pas  
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire  
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,  
 L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,  
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;  
 Et l'autre la chèvre Amalthée,  
 Par qui fut nourri Jupiter.  
 Faute de reculer, leur chute fut commune :  
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau  
 Dans le chemin de la fortune.

---

## A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE,

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FÛT NOMMÉE :

**Le Chat et la Souris.**

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée  
Destine un temple en mes écrits,  
Comment composerai-je une fable nommée  
Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,  
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,  
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris  
Comme le chat et la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?  
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune  
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis  
Comme le chat et la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris  
Elle respecte seul, **roi** qui fixe sa roue,  
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,  
Et qui des plus puissants, quand il lui plait se joue  
Comme le chat et la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,  
Mon dessein se rencontre ; et si je ne m'abuse,  
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :  
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse  
Comme le chat et la souris.

## FABLE V. — Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris de peu d'expérience,  
 Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,  
 Et payant de raisons le Raminagrobis.

« Laissez-moi vivre : une souris  
 De ma taille et de ma dépense  
 Est-elle à charge en ce logis ?  
 Affamerais-je, à votre avis,  
 L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?  
 D'un grain de blé je me nourris :  
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :  
 Réservez ce repas à messieurs vos enfants. »  
 Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : « Tu t'es trompée ;  
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.  
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères,  
 Selon ces lois, descends là-bas,  
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,  
 Haranguer les sœurs filandières :  
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »  
 Il tint parole. Et pour ma fable  
 Voici le sens moral qui peut y convenir :

La eunesse se flatte, et croit tout obtenir :  
 La vieillesse est impitoyable.

---

## FABLE VI. — Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.  
Incontinent maint camarade  
Accourt à son grabat le voir, le secourir,  
Le consoler du moins : multitude importune.  
« Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :  
Permettez qu'en forme commune  
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »  
Point du tout ; les consolateurs  
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,  
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :  
Ce ne fut pas sans boire un coup,  
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.  
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.  
La pitance du cerf en déchet de beaucoup.  
Il ne trouva plus rien à frirer :  
D'un mal il tomba dans un pire,  
Et se vit réduire à la fin  
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,  
Médecins de corps et de l'âme !  
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,  
Tout le monde se fait payer.

---

FABLE VII. — **La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.**

Le buisson, le canard et la chauve-souris,  
 Voyant tous trois qu'en leur pays  
 Ils faisaient petite fortune,  
 Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.  
 Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents  
 Non moins soigneux qu'intelligents,  
 Des registres exacts de mise et de recette.  
 Tout allait bien ; quand leur emplette,  
 En passant par certains endroits  
 Remplis d'écueils et fort étroits,  
 Et de trajet très difficile,  
 Alla tout emballée au fond des magasins  
 Qui du Tartare sont voisins  
 Notre trio poussa maint regret inutile ;  
 Ou plutôt il n'en poussa point :  
 Le plus petit marchand est savant sur ce point :  
 Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.  
 Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte  
 Ne put se réparer : le cas fut découvert.  
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,  
 Prêts à porter le bonnet vert.  
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse.  
 Et le sort principal, et les gros intérêts,  
 Et les sergents, et les procès,  
 Et le créancier à la porte  
 Dès devant la pointe du jour,  
 N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour  
 Pour contenter cette cohorte.  
 Le buisson accrochait les passants à tous coups.  
 « Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez nous  
 En quel lieu sont les marchandises  
 Que certains gouffres nous ont prises. »  
 Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher,  
 L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher  
 Pendant le jour nulle demeure :  
 Suivis des sergents à toute heure,  
 En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,  
 Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,  
 Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve  
 Par un escalier dérobé.

FABLE VIII. — La Querelle des Chiens et des Chats,  
et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;  
Notre monde en fournit mille exemples divers :  
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire  
Commençons par les éléments  
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments  
Ils seront appointés contraire  
Outre ces quatre potentats,  
Combien d'êtres de tous états  
Se font une guerre éternelle !  
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,  
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,  
Vit terminer tous leurs débats.  
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,  
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,  
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.  
Cette union si douce, et presque fraternelle,  
Édifiait tous les voisins.  
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,  
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,  
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené  
Représenter un tel outrage.  
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas  
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.  
Quoi qu'il en soit, cet altercas  
Mit en combustion la salle et la cuisine :  
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.  
On fit un règlement dont les chats se plainquirent  
Et tout le quartier étourdirent.  
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien  
Recourir aux arrêts. Enfin ils les cherchèrent  
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent ;  
Les souris enfin les mangèrent.  
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois  
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,  
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,  
Les guetta, les prit, fit main basse.  
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux  
Nul animal, nul être, aucune créature  
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.  
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.

    Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles  
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du **temps**  
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans  
    Renvoyer chez les barbacoles.

---

## FABLE IX. — Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie  
 N'est satisfait de son état?  
 Tel voudrait bien être soldat  
 A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,  
 Se faire loup. Eh! qui peut dire  
 Que pour le métier de mouton  
 Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans  
 Un prince en fable ait mis la chose,  
 Pendant que sous mes cheveux blancs  
 Je fabrique à force de temps  
 Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés  
 Ne sont en l'ouvrage du poète  
 Ni tous ni si bien exprimés :  
 Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,  
 C'est mon talent; mais je m'attends  
 Que mon héros, dans peu de temps,  
 Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,  
 Cependant je lis dans les cieux  
 Que bientôt ses faits glorieux  
 Demanderont plusieurs Homères :  
 Et ce temps-ci n'en produit guères.  
 Laissant à part tous ces mystères,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets  
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :  
 J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;

Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras ;  
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats :  
 — Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère ;  
 Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »

Il vint ; et le loup dit : « Voici comme il faut faire,  
 Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »

Le renard, ayant mis la peau,  
 Répétait les leçons que lui donnait son maître.  
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,  
 Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,  
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,  
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,  
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :  
 Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.  
 L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups :  
 Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,  
 Et laisse seulement une brebis pour gage.  
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là  
 Il entendit chanter un coq du voisinage.  
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,  
 Jetant bas sa robe de classe,  
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,  
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?  
 Prétendre ainsi changer est une illusion :  
 L'on reprend sa première trace  
 A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,  
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :  
 Vous m'avez donné le sujet,  
 Le dialogue et la morale.

---

## FABLE X. — L'écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,  
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
 C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice  
 De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,  
 Envisagent un point directement contraire,  
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.  
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :  
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant  
 Qui tout seul déconcerte une ligne à cent têtes.  
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,  
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.  
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher.  
 Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :  
 Le torrent à la fin devient insurmontable.  
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.  
 Louis et le Destin me semblent de concert  
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :  
 « Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?  
 — Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :  
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?  
 Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ? »

Elle avait raison : la vertu  
 De tout exemple domestique  
 Est universelle, et s'applique  
 En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;  
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos  
 A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,  
 Surtout au métier de Bellone :  
 Mais il faut le faire à propos.



## LA FABLE ANCIENNE

## De l'écrebisce qui aprenoit son FFilz à aler.

Unes ecrevice de mer  
 Ainsi l'ai-je ouï nomer  
 Aloit au miex qu'ele savoit  
 De tant de piés comme elle avoit.  
 Sa mere dit : Fille, comment  
 Alés vous si honteusement  
 Vous ne faites que reculer...  
 Bien avés or, mere, parlé,  
 Dit la fille, or alés avant.  
 Si que je vous aille suivant;  
 Mes que devant aler vous voie;  
 Mais en lui a plus a reprendre  
 Qu'em celle qu'elle veult aprendre  
 La fille si va hudement (hideusement)  
 La mere va plus sottement

L'on doit avoir poids et mesure  
 Des biens que l'on a de nature

.....  
 .....



, De l'Escrebisce qui aprenoit son FFilz à aler.

## FABLE XI. — L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,  
 Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,  
 Et d'habit,  
 Traversaient un bout de prairie.  
 Le hasard les assemble en un coin détourné.  
 L'agace eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien diné,  
 La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie :  
 Si le maître des Dieux assez souvent s'ennuie,  
 Lui qui gouverne l'univers,  
 J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.  
 Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »  
 Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,  
 Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,  
 Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su  
 Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.  
 Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,  
 Sautant, allant, de place en place,  
 Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu  
 L'aigle lui dit tout en colère :  
 « Ne quittez point votre séjour,  
 Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire  
 D'une babillarde à ma cour :  
 C'est un fort méchant caractère. »  
 Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :  
 Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.  
 Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,  
 Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :  
 Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux  
 Porter habit de deux paroisses.

---

## FABLE XII. — Le Roi, le Milan et le Chasseur.

A. S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois  
 Le soient aussi : c'est l'indulgence  
 Qui fait le plus beau de leurs droits  
 Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux  
 S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.

Achille, qui du sien ne put se rendre maître,  
 Fut par là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes  
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.  
 Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :  
 L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,  
 Mille actes généreux vous promettent des temples.  
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,  
 Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :  
 Un siècle de séjour doit ici vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux  
 Vous composer des destinées  
 Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.

J'en prends ses charmes pour témoins ;  
 Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,  
 De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles  
 Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :

Le ciel joignit en sa personne  
 Ce qui sait se faire estimer  
 A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :

Je me tais donc, et vais rimer  
 Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,  
 Étant pris vif par un chasseur,

D'en faire au prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnait prix à la chose.

L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de sa majesté.

— Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne.

— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?

— Quand il en auroit eu, ç'aurait été tout un :

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.

Dire des courtisans les clameurs et la peine

Serait se consumer en efforts impuissants.

Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,

Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente

Nicherait là malgré le bruit,

Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.

Tâcher de l'en tirer irritait son caprice

Il quitte enfin le roi, qui dit : « Laissez aller

Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,

L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :

Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,

Je les affranchis du supplice. »

Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis

Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis :

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle.

Et le veneur l'échappa belle ;

Coupables seulement, tant lui que l'animal.

D'ignorer le danger d'approcher trop du maître

Ils n'avaient appris à connaître

Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.

Là nulle humaine creature

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :

Le roi même ferait scrupule d'y toucher.

« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie

N'était point au siège de Troie ?

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros  
 Des plus huppés et des plus hauts :  
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore  
 Nous croyons, après Pythagore,  
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;  
 Tantôt milans, tantôt pigeons,  
 Tantôt humains, puis volatilles  
 Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte en deux façons  
 L'accident du chasseur, voici l'autre manière ;

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,  
 A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),  
 En voulut au roi faire un don,  
 Comme de chose singulière :  
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;  
 C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.  
 Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,  
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.  
 Par ce parangon des présents  
 Il croyait sa fortune faite :  
 Quand l'animal porte-sonnette,  
 Sauvage encore et tout grossier,  
 Avec ses ongles tout d'acier,  
 Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.  
 Lui de crier ; chacun de rire,  
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,  
 Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.  
 Qu'un pape rie, en bonne foi  
 Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi  
 Bien malheureux s'il n'osait rire :  
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,  
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi.  
 Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,  
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.  
 Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,  
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;  
 Car, puisqu'il s'agit de morale,  
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale  
 Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps  
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

## FABLE XIII. -- Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,  
 Renard fin, subtil, et matois,  
 Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange  
 Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange  
 Que le sort à tel point le voulût affliger,  
 Et le fit aux mouches manger.

« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
 De tous les hôtes des forêts !

Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?  
 Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?  
 Va, le ciel te confonde, animal importun !

Que ne vis-tu sur le commun ! »

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importunité

Du peuple plein d'avidité :

« Je les vais de mes dards enfilez par centaines,  
 Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

— Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami ne le fais pas :

Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont saouls ; une troupe nouvelle

Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :

Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.

Aristote appliquait cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Surtout au pays où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

## FABLE XIV. — L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,  
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :  
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
 Que d'épuiser cette science.  
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici  
 Mon but est seulement de dire à ma manière,  
 Comment l'aveugle que voici  
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,  
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien :  
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :  
 Celui ci n'était pas encore privé des yeux.  
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
 Là-dessus le conseil des dieux ;  
 L'autre n'eut pas la patience ;  
 Elle lui donne un coup si furieux.  
 Qu'il en perd la clarté des cieux.  
 Vénus en demande vengeance.  
 Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :  
 Les dieux en furent étourdis,  
 Et Jupiter, et Némésis,  
 Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.  
 Elle représenta l'énormité du cas ;  
 Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :  
 Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :  
 Le dommage devait être aussi réparé.  
 Quand on eut bien considéré  
 L'intérêt du public, celui de la partie,  
 Le résultat enfin de la suprême cour  
 Fut de condamner la Folie  
 A servir de guide à l'Amour.

FABLE XV. — Le Corbeau, la Gazelle,  
la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE

Je vous gardais un temple dans mes vers :  
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.  
 Déjà ma main en fondait la durée  
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,  
 Et sur le nom de la divinité  
 Que dans ce temple on aurait adorée.  
 Sur le portail j'aurais ces mots écrits :  
 « Palais sacré de la déesse Iris ; »  
 Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;  
 Car Junon même et le maître des dieux  
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux  
 Du seul honneur de porter ses messages.  
 L'apothéose à la voûte eût paru :  
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu  
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.  
 Les murs auraient amplement contenu  
 Toute sa vie ; agréable matière,  
 Mais peu féconde en ces événements  
 Qui des États font les renversements.  
 Au fond du temple eût été son image,  
 Avec ses traits, son souris, ses appas,  
 Son art de plaire et de n'y penser pas,  
 Ses agréments à qui tout rend hommage.  
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels  
 Et des héros, des demi-dieux encore,  
 Même des dieux : ce que le monde adore  
 Vient quelquefois parfumer ses autels.  
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme  
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :  
 Car ce cœur vif et tendre infiniment  
 Pour ses amis, et non point autrement ;  
 Car cet esprit, qui, né du firmament,  
 A beauté d'homme avec grâce de femme,  
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.  
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,  
 Qui savez plaire en un degré suprême.  
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même

(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
 Car c'est un mot banni de votre cour,  
 Laissons-le donc), agréez que ma muse  
 Achève un jour cette ébauche confuse.  
 J'en ai placé l'idée et le projet,  
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet  
 Où l'amitié donne de telles marques,  
 Et d'un tel prix, que leur simple récit  
 Peut quelque temps amuser votre esprit;  
 Non que ceci se passe entre monarque :  
 Ce que chez vous nous voyons estimer  
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer;  
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie  
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
 Quatre animaux, vivant de compagnie,  
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,  
 Vivaient ensemble unis : douce société.  
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue  
 Assurait leur félicité.  
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
 Soyez au milieu des déserts,  
 Au fond des eaux, au haut des airs,  
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.  
 La gazelle s'allait ébattre innocemment,  
 Quand un chien, maudit instrument  
 Du plaisir barbare des hommes,  
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
 Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,  
 Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes  
 Aujourd'hui que trois conviés ?  
 La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?  
 A ces paroles, la tortue  
 S'écrie, et dit : « Ah ! si j'étais  
 Comme un corbeau d'ailes pourvue,  
 Tout de ce pas je m'en irais  
 Apprendre au moins quelle contrée,  
 Quel accident tient arrêtée  
 Notre compagne au pied léger :  
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »  
 Le corbeau part à tire-d'aile :  
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle  
 Prise au piège et se tourmentant.

Il retourne avertir les autres à l'instant ;  
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment  
 Ce malheur est tombé sur elle,  
 Et perdre en vains discours cet utile moment,  
 Comme eût fait un maître d'école,  
 Il avait trop de jugement.  
 Le corbeau donc vole et revole,  
 Sur son rapport les trois amis  
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis  
 De se transporter sans remise  
 Aux lieux où la gazelle est prise.  
 « L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :  
 Avec son marcher lent quand arriverait-elle ?  
 Après la mort de la gazelle. »  
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
 Leur chère et fidèle compagne,  
 Pauvre chevrette de montagne.  
 La tortue y voulut courir :  
 La voilà comme eux en campagne,  
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
 Et la nécessité de porter sa maison.  
 Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)  
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.  
 Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »  
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,  
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle  
 Et le chasseur à demi fou  
 De n'en avoir nulle nouvelle  
 Aperçoit la tortue et retient son courroux.  
 « D'où vient, dit-il, que je m'effraye ?  
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraye. »  
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,  
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.  
 Celle-ci quittant sa retraite,  
 Contrefait la boiteuse et vient se présenter.  
 L'homme de suivre et de jeter  
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille  
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,  
 Qu'il délivre encore l'autre sœur,  
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.  
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,  
 J'en ferais pour vous plaire, un ouvrage aussi long

Que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*.

Rongemaille ferait le principal héros,  
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.  
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,

Que monsieur du corbeau va faire  
Office d'espion, et puis de messenger.  
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager  
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun dans son endroit

S'entremet, agit et travaille.

A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!

Cet autre sentiment que l'on appelle amour

Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.

Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente!

Vous protégez sa sœur, il suffit: et mes vers

Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.

Mon maître était l'Amour; j'en vais servir un autre,

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi bien que la vôtre

---

## FABLE XVI. — La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer  
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.  
 Cette perte ne pût sitôt se réparer  
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement  
 De lui laisser tout doucement  
 Emporter une unique branche,  
 Afin de faire un autre manche :

Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;  
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin  
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.  
 L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.  
 Elle en eut du regret. **E**l emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert  
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice  
 De ses principaux ornements.  
 Elle gémit à tous moments :  
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :  
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
 Soient exposés à ces outrages,  
 Qui ne se plaindraient là-dessus ?  
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,  
 L'ingratitude et les abus  
 N'en seront pas moins à la mode.



## LA FABLE ANCIENNE

## Du Bois et de la Coignée.

Une coignée ou fault (.nanque) un manche  
 Dont nuls ne coupe ni ne tranche,  
 Ot en sa maison uns vilains :  
 Au bois pria qu'un de ses rains (branche)  
 Li donnast pour un manche avoir.  
 Li bois par son non-savoir  
 Li ottroya legierement  
 Don s'en repentira briesment ;  
 Emmanché a cils sa coignéé  
 Puis l'a a li poings empoignéé ;  
 Du bois en commence a abatre  
 Non un ou deus, ne trois ne quatre ;  
 Mais du meilleur et du plus bel  
 Abat et met en un monsel.  
 Le bois qui s'est donné la mort  
 Dist lors que sa folie l'a mort.

. . . . .  
 Nuls homs son ennemi ne doit  
 Servir de chose quelque soit  
 Dont peris li puisse avenir  
 S'il ne se veut pour fol tenir.  
 . . . . .



Du Bois et de la Coignée.

## FABLE XVII. — Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un renard, jeune encore, quoique des plus madrés,  
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.

Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,  
Un animal pait dans nos prés,

Beau, grand ; j'en ai la vue encore toute ravie  
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :

Fais-moi son portrait, je te prie.

— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,  
Repartit le renard, j'avancerais la joie

Que vous aurez en le voyant.

Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie.

Que la fortune nous envoie. »

Ils vont ; et le cheval qu'à l'herbe on avait mis,

Assez peu curieux de semblables amis,

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs  
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »

Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,

Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;

Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »

Le renard s'excusa sur son peu de savoir.

« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;

Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :

Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »

Le loup par ce discours flatté,

S'approcha. Mais sa vanité

Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre

Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,

Mal en point, sanglant, et gâté.

» Frère, dit le renard, ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit

Que de tout inconnu le sage se méfie. »

## FABLE XVIII. — Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard

Un arbre à des dindons servait de citadelle..

Le perfide ayant fait tout le tour du rempart

Et vu chacun en sentinelle,

S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !

Eux seuls seront exempts de la commune loi !

Non, par tous les dieux ! non. » Il accomplit son dire.

La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,

Vouloir favoriser la dindonnière gent.

Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,

Eut recours à son sac de ruses scélérates,

Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes.

Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté

Tant de différents personnages.

Il élevait sa queue, il la faisait briller,

Et cent mille autres badinages.

Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.

L'ennemi les lassait en leur tenant la vue

Sur même objet toujours tendue.

Les pauvres gens étaient à la longue éblouis.

Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,

Autant de mis à part : près de moitié succombe.

Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger

Fait le plus souvent qu'on y tombe.

## FABLE XIX. — Le Singe.

Il est un singe dans Paris  
A qui l'on avait donné femme :  
Singe en effet d'aucuns maris,  
Il la battait. La pauvre dame  
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.  
Leur fils se plaint d'étrange sorte,  
Il éclate en cris superflus.  
Le père en rit : sa femme est morte,  
Il a déjà d'autres amours,  
Que l'on croit qu'il battra toujours ;  
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,  
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :  
La pire espèce, c'est l'auteur.

---

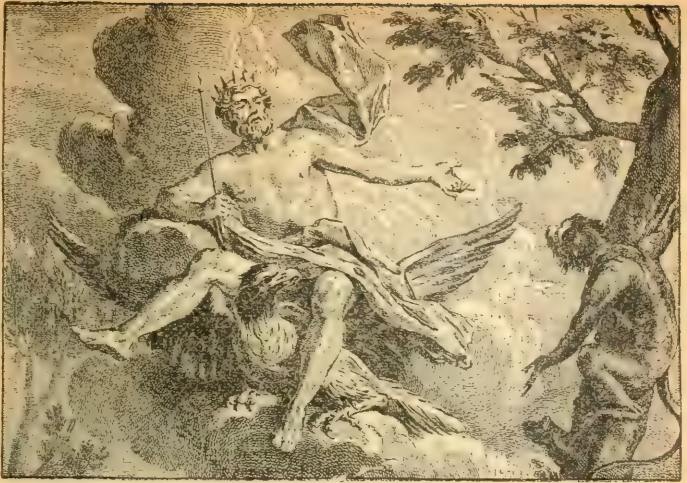
FABLE XX. — **Le Philosophe scythe.**

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,  
 Se proposant de suivre une plus douce vie,  
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,  
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
 Et comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.  
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,  
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,  
 Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,  
     Corrigeant partout la nature,  
 Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda  
 Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage  
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants?  
 « Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;  
     Laissez agir la faux du temps :  
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
 — J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,  
     Le reste en profite d'autant. »  
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;  
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
     Un universel abatis.  
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
 Il tronque son verger contre toute raison,  
     Sans observer temps ni saison,  
     Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
 Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :  
 Celui-ci retranche de l'âme  
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
     Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.  
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;  
 Ils font cesser de vivre avant que l'en soit mort.



FABLE XXI. — L'Eléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,  
En dispute du pas et des droits de l'empire,  
Voulurent terminer la querelle en champ clos.  
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire  
    Que le singe de Jupiter,  
Portant un caducée, avait paru dans l'air.  
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.  
    Aussitôt l'éléphant de croire  
    Qu'en qualité d'ambassadeur  
    Il venait trouver sa grandeur.  
    Tout fier de ce sujet de gloire,  
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent  
    À lui présenter sa créance.  
    Maître Gille enfin, en passant,  
    Va saluer son excellence.  
L'autre était préparé sur la légation :  
    Mais pas un mot. L'attention  
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle  
N'agitait pas encore chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament  
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?  
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.  
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu  
Un assez beau combat, de son trône suprême;  
Toute sa cour verra beau jeu.  
— Quel combat? » dit le singe, avec un front sévère.  
L'éléphant repartit : « Quoi! vous ne savez pas  
Que le rhinocéros me dispute le pas;  
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?  
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.  
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,  
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère  
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »  
L'éléphant, honteux et surpris  
Lui dit : « Eh! parmi nous que venez-vous donc faire?  
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :  
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,  
On n'en dit rien encore dans le conseil des dieux.  
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

---

## FABLE XXII. — Un Fou et un Sage.

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.  
Le sage se retourne et lui dit : « Mon ami,  
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.  
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;  
Toute peine, dit on, est digne de loyer :  
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;  
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »  
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire  
Même insulte à l'autre bourgeois.  
On ne le paya pas en argent cette fois.  
Maint estafier accourt : On vous happe notre homme,  
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :  
A vos dépens il font rire le maître.  
Pour réprimer leur babil, irez-vous  
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être  
Assez puissant. Il faut les engager  
A s'adresser à qui peut se venger.

---

FABLE XXIII. — **Le Renard anglais.**

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;  
 Avec cent qualités trop longues à déduire,  
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire  
 Et les affaires et les gens,  
 Une humeur franche et libre, et le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même et les temps orageux,  
 Tout cela méritait un éloge pompeux :  
 Il en eût été moins selon votre génie ;  
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.  
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;  
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;  
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,  
 Ils étendent partout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :  
 Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins : je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,  
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,  
 Passa près d'un patibulaire.

Là, des animaux ravissants,

Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire  
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.

Leur confrère aux abois, entre ces morts s'arrange,

Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,

Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,

Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute. parvenues

A l'endroit où pour mort le traître se pendit,

Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,

Bien que de leurs abois, ils perçassent les nues.

Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.  
 « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :  
 Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes  
 Où sont tant d'honnêtes personnes.  
 Il y viendra, le drôle ! » Il y vint, à son dam.  
 Voilà maint basset clabaudant ;  
 Voilà notre renard au charnier se guindant.  
 Maître pendu croyait qu'il en irait de même  
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;  
 Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houx.  
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !  
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,  
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;  
 Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie  
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?  
 Mais le peu d'amour pour la vie  
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire  
 D'autres traits sur votre sujet ;  
 Tout long éloge est un projet  
 Peu favorable pour ma lyre :  
 Peu de nos chants, peu de nos vers,  
 Par un encens flatteur amusent l'univers,  
 Et se font écouter des nations étrangères.  
 Votre prince vous dit un jour  
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour  
 Que quatre pages de louanges.  
 Agréez seulement le don que je vous fais  
 Des derniers efforts de ma muse.  
 C'est peu de chose ; elle est confuse  
 De ces ouvrages imparfaits.  
 Cependant ne pourriez-vous faire  
 Que le même hommage pût plaire  
 A celle qui remplit vos climats d'habitants  
 Tirés de l'île de Cythère ?  
 Vous voyez par là que j'entends  
 Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

---

## FABLE XXIV. — Le Soleil et les Grenouilles.

Les filles du limon tiraient du roi des astres  
 Assistance et protection :  
 Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,  
 Ne pouvaient approcher de cette nation ;  
 Elle faisait valoir en cent lieues son empire.  
 Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire.  
 (Car que coûte-t-il d'appeler  
 Les choses par noms honorables?)  
 Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,  
 Et devinrent insupportables,  
 L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,  
 Enfants de la bonne fortune,  
 Firent bientôt crier cette troupe importune :  
 On ne pouvait dormir en paix.  
 Si l'on eût cru leur murmure,  
 Elles auraient par leurs cris  
 Soulevé grands et petits  
 Contre l'œil de la Nature.  
 Le soleil, à leur dire, allait tout consumer  
 Il fallait promptement s'armer,  
 Et lever des troupes puissantes.  
 Aussitôt qu'il faisait un pas,  
 Ambassades coassantes  
 Allaient dans tous les États :  
 A les ouïr, tout le monde,  
 Toute la machine ronde  
 Roulait sur les intérêts  
 De quatre méchants marais.  
 Cette plainte téméraire  
 Dure toujours : et pourtant  
 Grenouilles doivent se taire,  
 Et ne murmurer pas tant :  
 Car si le soleil se pique,  
 Il le leur fera sentir ;  
 La république aquatique  
 Pourrait bien s'en repentir.

---

## FABLE XXV. — La Ligue des Rats.

Une souris craignait un chat  
 Qui dès longtemps la guettait au passage.  
 Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,  
 Consulte son voisin : c'était un maître rat,  
 Dont la rateuse seigneurie  
 S'était logée en bonne hôtellerie,  
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,  
 De ne craindre ni chat, ni chatte,  
 Ni coup de dent, ni coup de patte.  
 « Dame souris, lui dit ce fanfaron,  
 Ma foi! quoi que je fasse,  
 Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace .  
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,  
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. »  
 La souris fait une humble révérence;  
 Et le rat court en diligence  
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,  
 Où maints rats assemblés  
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.  
 Il arrive, les sens troublés,  
 Et tous les poumons essoufflés.  
 « Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats, parlez.  
 — En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,  
 C'est qu'il faut promptement secourir la souris;  
 Car Raminagrobis  
 Fait en tous lieux un étrange carnage.  
 Ce chat, le plus diable des chats,  
 S'il manque de souris, voudra manger des rats. »  
 Chacun dit : « Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes! »  
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.  
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet :  
 Chacun se met en équipage;  
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage;  
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.  
 Ils allaient tous comme à la fête,  
 L'esprit content, le cœur joyeux.  
 Cependant, le chat, plus fin qu'eux,  
 Tenait déjà la souris par la tête  
 Ils s'avancèrent à grands pas  
 Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat, qui n'en démord pas,  
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie  
A ce bruit nos très prudents rats,  
Craignant mauvaise destinée,  
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas.  
Une retraite fortunée.  
Chaque rat rentre dans son trou :  
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

---

## FABLE XXVI. — Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

Aimable fille d'une mère  
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,  
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,  
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,  
     Je ne puis qu'en cette préface  
     Je ne partage entre elle et vous  
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,  
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.  
     Je vous dirai donc.... Mais tout dire,  
     Ce serait trop; il faut choisir  
     Ménageant ma voix et ma lyre  
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.  
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,  
 Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :  
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,  
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit  
     Gardez d'environner ces roses  
     De trop d'épines, si jamais  
     L'amour vous dit les mêmes choses :  
     Il les dit mieux que ne fais ;  
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille  
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille  
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir ;  
     On l'appelait Alcimadure :  
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,  
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,  
     Et ne connaissant autres lois  
 Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,  
     Et surpassant les plus cruelles ;  
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :  
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !  
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,  
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce,  
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,  
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.  
 Las de continuer une poursuite vaine,  
     Il ne songea plus qu'à mourir.

Le désespoir le fit courir  
A la porte de l'inhumaine.

Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine,  
On ne daigna lui faire ouvrir  
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,  
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,  
Joignait aux fleurs de sa beauté  
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;  
Mais je vous suis trop odieux,  
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste  
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.  
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,  
Doit mettre à vos pieds l'héritage  
Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,  
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;  
Et que du reste de mon bien  
Mes compagnons fondent un temple  
Où votre image se contemple,  
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.  
J'aurai près de ce temple un simple monument :  
On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi ;  
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi  
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :  
Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.  
Son ingrate sortit triomphante et parée.  
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment  
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :  
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,  
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,  
Ses compagnes danser autour de sa statue.  
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids ;  
Une voix sortit de la nue,

Écho redit ces mots dans les airs épandus :  
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »  
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue  
Frémit et s'étonna la voyant accourir.  
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide  
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr,  
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

FABLE XXVII. — Le Juge arbitre, l'Hospitalier  
et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,  
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.  
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :  
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents  
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.  
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,  
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,  
S'offrit de les juger sans récompense aucune,  
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.  
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,  
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :  
La moitié, les trois quarts, et bien souvent le tout.  
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout  
De guérir cette folle et détestable envie.  
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.  
Je le loue; et le soin de soulager les maux  
Est une charité que je préfère aux autres.  
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,  
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier;  
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :  
« Il a pour tels et tels un soin particulier,  
Ce sont ses amis; il nous laisse. »  
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras  
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :  
Aucun n'était content; la sentence arbitrale  
A nul des deux ne convenait :  
Jamais le juge ne tenait  
A leur gré la balance égale.  
De semblables discours rebutaient l'appointeur.  
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.  
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,  
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,  
Vont confier leur peine au silence des bois.  
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,  
Lieu respecté des vents, ignorés du soleil,  
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.  
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.  
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?  
Apprendre à se connaître est le premier des soins

Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.  
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?  
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :  
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

    Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

    La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer.

    Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »

    Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.  
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,  
 Il faut des médecins, il faut des avocats ;  
 Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :  
 Les honneurs et le gain, tout me le persuade.  
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.  
 O vous, dont le public emporte tous les soins,

    Magistrats, princes et ministres,

Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,

    Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :

Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !

Je la présente aux rois, je la propose aux sages :

    Par où saurais-je mieux finir ?

# PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

---

**A Monseigneur le duc de Vendôme.**

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.  
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux  
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.  
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;  
Véritables vautours, que le fils de Japet  
Représente, enchainé sur son triste sommet.  
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.  
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :  
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,  
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;  
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne  
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;  
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :  
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.  
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,  
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :  
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme.  
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.  
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,  
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.  
Eux seuls ils composaient toute leur république :  
Heureux de ne devoir à pas un domestique  
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !  
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;  
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,  
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur  
 Joignait aux duretés un sentiment moqueur.  
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.  
 Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;  
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.  
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.  
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,  
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,  
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison.  
 Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon  
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :  
 « Vous me semblez tous deux fatigués du voyage :  
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;  
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons :  
 Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :  
 Jamais le ciel ne fut aux humains si facile  
 Que quand Jupiter même était de simple bois ;  
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.  
 Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :  
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,  
 Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »  
 Quelques restes de feu sous la cendre épandus  
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :  
 Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent :  
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.  
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs :  
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,  
 Il entretint les dieux, non point sur la fortune,  
 Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois  
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois  
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

Cependant par Baucis le festin se prépare.  
 La table où l'on sert le champêtre repas  
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :  
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,  
 Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue  
 Baucis en égala les appuis chancelants  
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.  
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :  
 Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.  
 Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,  
 D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérés.  
 Les divins voyageurs, altérés de leur course,

Mélaient au vin grossier le cristal d'une source.  
 Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.  
 Philémon reconnut ce miracle évident;  
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;  
 A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.  
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils  
 Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.  
 « Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute.  
 Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?  
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :  
 Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux  
 C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde  
 Apprêtent un repas pour les maîtres du monde :  
 Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »  
 Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.  
 Dans le verger courait une perdrix privée,  
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;  
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :  
 La volatile échappe à sa tremblante main;  
 Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.  
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :  
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons  
 Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.  
 « De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :  
 Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.  
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »  
 Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.  
 Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine;  
 Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :  
 Moitié secours des dieux, moitié peur se hâtans,  
 Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.  
 A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.  
 Des ministres du dieu les escadrons flottants  
 Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,  
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;  
 Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.  
 Les vieillards déploraient ces sévères destins.  
 Les animaux périrent ! car encor les humains,  
 Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :  
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs  
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.

De pilastres massifs les cloisons revêtues  
 En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues,  
 Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris.  
 Tous ces événements sont peints sur le lambris.  
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!  
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.  
 Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,  
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.  
 « Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :  
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures  
 Pour présider ici sur les honneurs divins,  
 Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins? »  
 Jupiter exauça leur prière innocente.  
 « Hélas! dit Philémon, si votre main puissante  
 Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels.  
 Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice;  
 D'autres mains nous rendraient un vain et triste office.  
 Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux  
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »  
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable  
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?  
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis  
 Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,  
 La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille;  
 Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille  
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :  
 Un bourg était autour, ennemi des autels,  
 Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;  
 Du céleste courroux tous furent les hosties.  
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :  
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;  
 Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,  
 Philémon regardait Baucis par intervalles;  
 Elle devenait arbre, et lui tendait les bras;  
 Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.  
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.  
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :  
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.  
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.  
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne;  
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.  
 On les va voir encore, afin de mériter  
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.  
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,  
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.  
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.  
Célébrons seulement cette métamorphose.  
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,  
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,  
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.  
Quelque jour on verra chez les races futures,  
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.  
Vendôme, consentez au los que j'en attends;  
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :  
Enchainez ces démons, que sur nous ils n'attendent,  
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.  
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut  
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.  
Toutes les célébrer serait œuvre infinie;  
L'entreprise demande un plus vaste génie :  
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?  
Sans parler de celui qui force à vous aimer.  
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;  
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;  
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents  
Que nous font à regret le travail et les ans.  
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,  
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.  
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;  
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.  
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,  
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :  
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,  
Transportent dans Anet tout le sacré vallon :  
Je le crois. Pussions-nous chanter sous les ombrages  
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!  
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,  
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

AVERTISSEMENT .....	V
ÉLOGE DE LA FONTAINE, par Chamfort .....	IX
BIOGRAPHIE DU POÈTE .....	XXXIII
PRÉFACE DE LA FONTAINE .....	XXXVII
LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN .....	XLIII
L'Aigle et l'Escarbot, II, VIII .....	55
L'Aigle et le Hibou, V, XVIII .....	181
L'Aigle, la Laie et la Chatte, III, VI .....	95
L'Aigle et la Pie, XII, XI .....	411
L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ, IV, XXII .....	149
Les deux Amis, VIII, XI .....	275
L'Amour et la Folie, XII, XIV .....	416
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel, II, X .....	59
L'Ane et le Chien, VIII, XVII .....	286
X L'Ane et le petit Chien, IV, V .....	120
L'Ane et ses Maîtres, VI, XI .....	206
L'Ane portant des reliques, V, XIV .....	175
X L'Ane vêtu de la peau du Lion, V, XXI .....	185
Un Animal dans la Lune, VII, XVIII .....	258
X Les Animaux malades de la peste, VII, I .....	229
L'Araignée et l'Hirondelle, X, VII .....	357
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits, II, XIII .....	65
L'Avantage de la Science, VIII, XIX .....	289
L'Avare qui a perdu son trésor, IV, XX .....	145
Aventuriers (Les deux) et le Talisman, X, XIV .....	369
Avertissement publié par La Fontaine en tête de la troisième et de la quatrième partie de ses Fables .....	225
Le Bassa et le Marchand, VIII, XVIII .....	287
La Belette entrée dans un grenier, III, XVII .....	109
Le Berger et la Mer, IV, II .....	115
Le Berger et le Roi, X, X .....	360
Le Berger et son Troupeau, IX, XIX .....	340
La Besace, I, VII .....	12
Bourgogne (A Monseigneur le duc de) .....	393
Le Bûcheron et Mercure, V, I .....	153

Le Cerf malade, XII, vi.....	403
Le Cerf se voyant dans l'eau, VI, ix.....	203
Le Cerf et la Vigne, V, xv.....	176
Le Chameau et les Bâtons flottants, IV, x.....	128
Le Charlatan, VI, xix.....	219
Le Chartier embourbé, VI, xviii.....	217
Le Chat, la Belette et le petit Lapin, VII, xvi.....	255
Le Chat et les deux Moineaux, XII, ii.....	398
Le Chat et le vieux Rat, III, xviii.....	110
Le Chat et le Rat, VIII, xxii.....	294
Le Chat et le Renard, IX, xiv.....	331
Le Chat et la Souris, XII.....	401
Chat (Le vieux) et la jeune Souris, XII, v.....	402
La Chatte métamorphosée en Femme, II, xviii.....	75
La Chauve-Souris et les deux Belettes, II, v.....	49
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard, XII, vii.....	404
Le Chêne et le Roseau, I, xxii.....	41
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf, IV, xiii.....	133
Le Cheval et l'Ane, VI, xvi.....	214
Le Cheval et le Loup, V, viii.....	166
Chèvres (Les deux), XII, iv.....	400
Le Chien à qui on a coupé les oreilles, X, ix.....	359
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, xvii.....	215
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître, VIII, vii.....	270
Chiens (Les deux) et l'Ane mort, VIII, xxv.....	298
Le Cierge, IX, xii.....	327
La Cigale et la Fourmi, I, i.....	1
Le Coche et la Mouche, VII, ix.....	242
Le Cochet, le Chat et le Souriceau, VI, v.....	195
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton, VIII, xii.....	276
La Colombe et la Fourmi, II, xii.....	63
Le Combat des Rats et des Belettes, IV, vi.....	123
Les Compagnons d'Ulysse, XII, i.....	395
Conseil tenu par les Rats, II, ii.....	45
Contre ceux qui ont le goût difficile, II, i.....	43
Le Coq et la Perle, I, xx.....	39
Le Coq et le Renard, II, xv.....	69
Coqs (Les deux), VII, xiii.....	250
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat, XII, xv.....	417
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle, II, xvi.....	70
Le Corbeau et le Renard, I, ii.....	3
La Cour du Lion, VII, vii.....	239
Le Curé et le Mort, VII, xi.....	246
Le Cygne et le Cuisinier, III, xii.....	104
Daphnis et Alcimadure, XII, xxvi.....	435
Dauphin (A Monseigneur le).....	LIX
Démocrite et les Abdéritains, VIII, xxvi.....	300
Le Dépositaire infidèle, IX, i.....	305
Les Devineresses, VII, xv.....	253

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter, XI, II.....	377
La Discorde, VI, XX.....	221
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues, I, XII.....	21
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin, IX, V.....	313
L'Écrevisse et sa Fille, XII, X.....	409
L'Éducation, VIII, XXIV.....	297
L'Éléphant et le Singe de Jupiter, XII, XXI.....	427
L'Enfant et le Maître d'école, I, XIX.....	37
L'Enfouisseur et son Compère, X, V.....	353
Épilogue du livre VI.....	223
Épilogue du livre XI.....	392
Le Faucon et le Chapon, VIII, XXI.....	292
La Femme noyée, III, XVI.....	108
Les Femmes et le Secret, VIII, VI.....	269
Le Fermier, le Chien et le Renard, XI, III.....	379
La Fille, VII, V.....	235
La Forêt et le Bûcheron, XII, XVI.....	421
La Fortune et le jeune Enfant, V, XI.....	169
Le Fou qui vend la Sagesse, IX, VIII.....	319
Un Fou et un Sage, XII, XXII.....	429
Les Frelons et les Mouches à miel, I, XXI.....	40
Le Geai paré des plumes du Paon, IV, IX.....	128
La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion, I, VI.....	11
† Le Gland et la Citrouille, IX, IV.....	312
La Goutte et l'Araignée, III, VII.....	99
✧ La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, I, III.....	5
• La Grenouille et le Rat, IV, XI.....	129
Les Grenouilles qui demandent un Roi, III, IV.....	91
√ Le Héron, VII, IV.....	234
L'Hirondelle et les petits Oiseaux, I, VIII.....	13
L'Homme et la Couleuvre, X, II.....	347
L'Homme et la Puce, VIII, V.....	268
L'Homme et son Image, I, XI.....	20
L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses, I, XVII.....	33
L'Homme et l'Idole de bois, IV, VIII.....	127
L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'at- tend dans son lit, VII, XII.....	247
L'Horoscope, VIII, XVI.....	283
• L'Huitre et les Plaideurs, IX, IX.....	321
L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune, VII, XIV.....	251
L'Ivrogne et sa Femme, III, VII.....	97
Le Jardinier et son Seigneur, IV, IV.....	118
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, XII, XXVII.....	437
Jupiter et le Métayer, VI, IV.....	192
Jupiter et le Passager, IX, XIII.....	329



La Mouche et la Fourmi, IV, III.....	116
Le Mulet se vantant de sa généalogie, VI, VII.....	199
Mulets (Les deux), I, IV.....	7
Les Obsèques de la Lionne, VIII, XIV.....	279
L'OEil du Maître, IV, XXI.....	147
L'Oiseau blessé d'une flèche, II, VI.....	51
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette, VI, XV.....	212
L'Oracle et l'Impie, IV, XIX.....	143
Les Oreilles du Lièvre, V, IV.....	161
L'Ours et l'Amateur des jardins, VIII, X.....	273
L'Ours et les deux Compagnons, V, XX.....	183
Le Paon se plaignant à Junon, II, XVII.....	73
Parole de Socrate, IV, XVII.....	140
Le Pâtre et le Lion, VI, I.....	187
Le Paysan du Danube, XI, VII.....	386
La Perdrix et les Coqs, X, VIII.....	358
Perroquets (Les deux), le Roi et son Fils, X, XII.....	365
Phébus et Borée, VI, III.....	191
Philomèle et Progné, III, XV.....	107
Le Philosophe scythe, XII, XX.....	426
Pigeons (Les deux), IX, II.....	308
Poisson (Le petit) et le Pêcheur, V, III.....	159
Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte, X, XI.....	363
Les Poissons et le Cormoran, X, IV.....	351
Le Pot de terre et le Pot de fer, V, II.....	157
La Poule aux œufs d'or, V, XIII.....	173
Le Pouvoir des Fables, VIII, IV.....	266
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris, XII, VIII.....	405
Le Rat qui s'est retiré du monde, VII, III.....	233
Le Rat et l'Éléphant, VIII, XV.....	281
Le Rat et l'Huitre, VIII, IX.....	272
Le Rat de ville et le Rat des champs, I, IX.....	15
Rats (Les deux), le Renard et l'OEuf, X, I.....	341
Le Renard ayant la queue coupée, V, V.....	162
Le Renard anglais, XII, XXIII.....	430
Le Renard et le Bouc, III, V.....	93
Le Renard et le Buste, IV, XIV.....	134
Le Renard et la Cigogne, I, XVIII.....	35
Le Renard, le Loup et le Cheval, XII, XVII.....	423
Le Renard, les Mouches et le Hérisson, XII, XIII.....	415
Le Renard et les Poulets d'Inde, XII, XVIII.....	424
Le Renard et les Raisins, III, XI.....	103
Le Renard, le Singe et les Animaux, VI, VI.....	197
Rien de trop, IX, XI.....	325
Le Rieur et les Poissons, VIII, VIII.....	271
Le Roi, le Milan et le Chasseur, XII, XII.....	412
Le Satyre et le Passant, V, VII.....	165
Le Savetier et le Financier, VIII, II.....	263



---

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD

1364 12-22

---



# COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Édition illustrée des dessins des maîtres anciens

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

**Œuvres de Molière** (d'après l'édition de 1734) illustrées des dessins et des culs-de-lampe de Boucher et du portrait de Molière par Coypel. 2 vol. de 512 pages chacun.

**Œuvres de Corneille** illustrées des dessins de Gravelot, placés en tête de chaque pièce, de culs-de-lampe et de deux portraits de Corneille. 2 vol. de 512 pages chacun.

**Fables de La Fontaine** illustrées de 81 gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle, tirées du *La Fontaine en estampes*, de 31 fac-similés des dessins d'un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Racine** (d'après l'édition de 1760) illustrées d'un portrait, de 12 gravures hors texte, de 12 en-têtes et de 49 culs-de-lampe, par Jacques De Sève. 2 vol. de 450 pages chacun.

**Œuvres de Fénelon.** *Les Aventures de Télémaque*, illustrées d'un portrait de Fénelon et de 24 gravures de Monnet d'après l'édition de 1785. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Beaumarchais.** *Théâtre et Mémoires*, illustrés de 3 dessins de Gravelot d'après les originaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, de 5 gravures de Saint-Quentin, de 6 dessins inédits et de 2 portraits. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Florian.** *Les Fables*, avec un portrait par Queverdo, 80 dessins de Grandville et 40 culs-de-lampe; *Le Théâtre* et les *Pastorales* avec les dessins de Marillier et de Queverdo. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres d'Alfred de Musset.** *Premières Poésies. Poésies nouvelles. Comédies et Proverbes. Contes et Nouvelles.* Œuvres illustrées de 16 dessins originaux de Bida, de portraits de Musset par Devéria, Gavarni, Landelle et Dufaut, de son médaillon par David d'Angers, de sa statue par Antonin Mercié, de 12 dessins de Grandville et de culs-de-lampe de Watteau. 2 vol. de 432 et 494 pages.

**Œuvres de Boileau-Despréaux** (d'après l'édition de 1729). *Les Satires, les Épîtres, l'Art poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Epigrammes, Œuvres en prose*, illustrés d'un portrait de l'auteur, par Hyacinthe Rigaud, gravé par Ravenet, de 8 gravures hors texte, par Bernard Picart le Romain, de 2 en-têtes et de 10 culs-de-lampe. 1 vol. de 435 pages.

**Œuvres de Lesage.** *Gil Blas de Santillane*, illustré d'un portrait de Lesage, par J.-B. Guélard, de 16 gravures hors texte, d'après l'édition de 1747, la dernière publiée du vivant de l'auteur, d'un fleuron et de 11 culs-de-lampe. — *Le Diable boiteux* illustré de 8 gravures hors texte, d'après l'édition de 1737, par Dubercelle, et de 3 culs-de-lampe. 2 vol. de 415 et 475 pages.

**M<sup>me</sup> de Sévigné.** *Lettres choisies*, illustrées d'un portrait de l'auteur, gravé par Delegorge, d'après le pastel original de Nanteuil; du fac-similé d'une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné à Ménage; du portrait de M<sup>me</sup> de Grignan, gravé par M. Aubert, d'après Mignard; du château des Rochers; du château de Grignan, d'après une aquarelle du temps, exécutée pour Roger de Gaignières (1642-1715); des ruines du château de Grignan, gravées par Baugean, d'après Veyrenc; du portrait de M<sup>me</sup> de Simiane, d'après Largillière; de la façade de l'hôtel Carnavalet, par Mansard; de la cour d'entrée de l'hôtel Carnavalet, avec la statue de Louis XIV, par Antoine Coysevox; du salon de réception de M<sup>me</sup> de Sévigné à l'hôtel Carnavalet (la cour d'entrée et le salon de réception d'après les clichés originaux); du portrait de la marquise de Sévigné, femme de Charles de Sévigné; de 3 culs-de-lampe. 1 vol. de 590 pages.

**La Bruyère.** *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, précédés des "Caractères de Théophraste" traduits du grec. Ouvrage illustré d'un portrait de La Bruyère, gravé par Drevet, d'après St-Jean; du fac-similé d'une lettre autographe de La Bruyère à Phélypeaux, comte de Pontchartrain; d'un dessin de Grandville et de neuf dessins de Penguilly l'Haridon; et d'un fleuron. 1 vol. de 452 pages.

# Les Contes de Charles Perrault en vers et en prose (*Contes de ma Mère Loyé*) suivis des

*Contes des Fées*, par M<sup>me</sup> d'Aulnoy, Hamilton, M<sup>me</sup> de Murar, M<sup>lle</sup> Lhéritier de Villandon, M<sup>lle</sup> de la Force, M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, ouvrage illustré d'un portrait de Ch. Perrault par Edelinck, d'après Tortebat, et de vingt-quatre vignettes composées par des artistes contemporains. 1 vol. de 464 pages.

**Chateaubriand.** *Œuvres choisies — Itinéraires de Paris à Jérusalem — Les Natchez — Atala — René — illustrés* de deux portraits de Chateaubriand, par Girodet-Trioizon, gravés par Aubry Lecomte et Hopwood; de dix-sept dessins de Staal gravés par Delannoy et Geofroy; et de cinq vignettes par Garneray, F. Benoist, A. Anglin. 2 vol. de 468 et 516 pages.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

**Œuvres de Shakespeare** illustrées d'un portrait de Shakespeare, de 9 gravures hors texte, de Westal, Hamilton et Smirke, d'après l'édition anglaise publiée de 1791 à 1802. 2 vol. de 450 pages chacun.

**Œuvres de Daniel De Foë.** *Les Aventures de Robinson Cruséo*, illustrées du portrait de l'auteur, de 16 gravures hors texte et de plusieurs dessins. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Dante Alighieri.** *La Divine Comédie*, illustrée de 100 gravures, d'après l'édition publiée à Venise en 1757 et dédiée à l'impératrice Elizabeth Petrowna, avec le portrait de Dante. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Goëthe.** *Faust, Werther, Hermann et Dorotheë, Mignon, Poésies diverses*, édition illustrée d'un portrait de Goëthe par Eug. Delacroix et de 29 reproductions d'eaux-fortes de Tony Johannot et autres. Traduction revue. 1 vol. de 450 pages.

**Œuvres de Cervantes.** *Les Aventures de Don Quichotte*, illustrées de 31 planches du XVIII<sup>e</sup> siècle et d'un portrait par Josel de Castillo. 1 vol. de 450 pages.

**Les Grands Tragiques Grecs.** *Sophocle, Eschyle, Euripide*, illustrés de la reproduction des statues et des bustes, de très belles gravures tirées des éditions du XVIII<sup>e</sup> siècle et de nombreux dessins d'après Flaxman, M<sup>me</sup> Giacomelli, Etx. 2 vol. de 450 pages chacun.

### Œuvres de Swift.

*Voyages de Gulliver*, illustrés d'un portrait gravé à Londres par Geo Vertue, de onze dessins de Granville, dont neuf hors texte, d'un fleuron et de 6 culs-de-lampe, précédés d'une ÉTUDE DE SWIFT, par Prévost-Paradol.

Les deux œuvres en 1 vol. illustré de 420 pages.

### Œuvres de Sterne.

*Voyage sentimental en France*, illustré d'un portrait par E. Fischer, d'après J. Reynolds, de cinq gravures sur bois, hors texte, par Bastin et Nicholls, d'après des dessins originaux de Jacque et Fussel, précédé d'une NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LAWRENCE STERNA, par Walter Scott.

**Ovide.** *Les Métamorphoses* (traduction de Gros, d'après l'édition Panckoucke de 1835-1836-1837), illustrées de 16 gravures d'après les dessins de Eisen, Monnet, J.-M. Moreau, par Le Mire, Née, Basan, De Launay, Le Veau, Binet, De Ghendt, De Longueil et Simonet. 1 vol. de 431 pages.

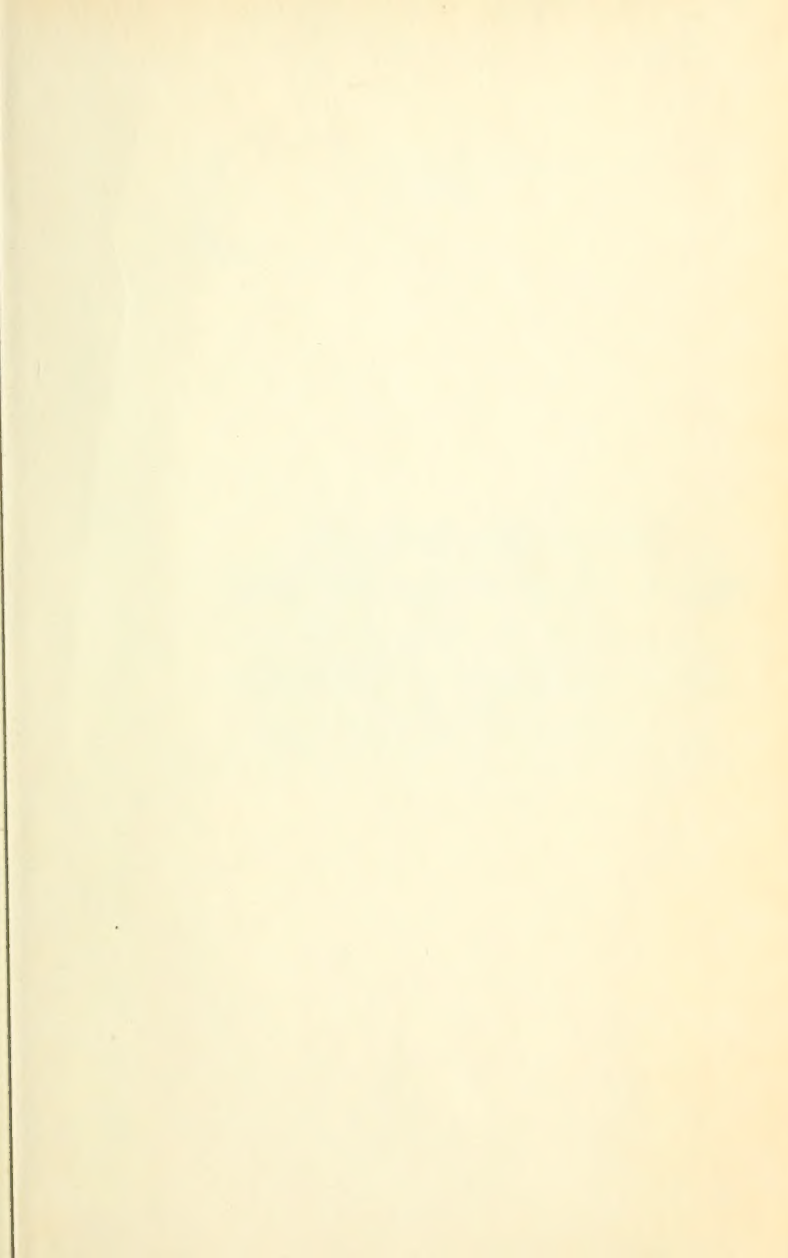
**Virgile.** *L'Énéide* (traduction de Desfontaines, d'après l'édition de 1743), illustrée d'un frontispice par F. Chauveau et de 12 gravures de C.-N. Cochin, père et fils. 1 vol. de 419 pages.

**Walter Scott.** *Quentin Durward* (traduction de Defauconqret), illustré de 3 dessins de Raffet, d'une œuvre d'Alfred Johannot gravée par Tavernier, des portraits de Walter Scott gravé par Hopwood, Louis XI gravé par Morin, du portrait de Charles le Téméraire et du château de Plessis-lez-Tours d'après deux anciennes gravures, d'un dessin de S. Proust gravé par Fünden, de trois autres gravures de Bosselman, Le Loup, Beaugéan d'après Goblain.

**Walter Scott.** *Ivanhoë*, illustré de 12 gravures d'après les peintures ou les dessins de T. Philips Stone, S. A. Hart, P. Dewint, R. Westall, gravées par S. W. Reynolds, Freeman, Cocheran, Finden et Charles Heath. 1 vol. de 511 pages.









PQ  
1808  
A1  
1922

La Fontaine, Jean de  
Fables

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

